



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

THE
UNIVERSITY
OF CHICAGO
LIBRARY

LES
JOYEUSES NOUVELLES
DE
MARC DE MONTIFAUD

Or, esbaudissez-vous, mes amours, et
gaiement lisez, tout à l'aise du corps, et
au profit des reins. RABELAIS.

I

Le Mariage d'une Momie

EAU-FORTE DE VAN RUYSS



PARIS

M. DCCC. LXXXII

Droits réservés

LES

JOYEUSES NOUVELLES



Van Ruyss d. et s.

Imp Delâtre. Paris

Qui vogue de Montifaud,

LES

Marie Amélie

JOYEUSES NOUVELLES

DE

MARC DE MONTIFAUD

Or, esbaudissez-vous, mes amours, et
gaiement lisez, tout à l'aise du corps et
au profit des reins. RABELAIS.

I

Le Mariage d'une Momie

FAU-PORTE DE VAN RUYSS



PARIS

M. DCCC. LXXXII

Droits réservés

PQ2384

. Q75J8

1882

v.1-4



039077

U. G.

LE MARIAGE D'UNE MOMIE

333562



LE MARIAGE D'UNE MOMIE



COMMENT, c'est toi, Jacques?... à cette époque de l'année, à Paris? Que signifie ta bizarre présence? Je te croyais en pleines fiançailles?

— Ah bien, oui! Mes fiançailles? refusé, mon cher Bonardel, et sans espoir de retour.

— Est-ce croyable? M^{lle} Letourneur qui paraissait ne vouloir, ne comprendre, n'attendre, n'admettre que toi...

— Ce n'est pas elle, la chère enfant, mais son gremlin de père...

— Alors, rien de perdu.

— Tout, au contraire, mon ami;

M. Letourneur ne revient jamais sur ses décisions. Il y a deux heures que... j'ai été éconduit fort poliment.

— Deux heures ! alors tu reviens...

— De Versailles, mon Dieu, oui. Et, Berthe... non, je ne m'en remettrai jamais ! si ce n'est qu'elle m'a juré...

— De ne jamais se marier ?

— Non, de n'être qu'à moi ; mais pour cela il faut que je consente... à ce qu'elle exige.

— Alors, je ne te comprends guère.

— C'est que, ce qu'elle me demande est si scabreux...

— Si scabreux ? Explique-toi.

— Elle veut que je la compromette, afin que son père ne puisse pas se refuser à notre mariage.

— Diable ! En effet, c'est difficile. Et, pourtant, c'est une preuve d'amour qu'elle te donne, en t'offrant un moyen si radical.

— C'est justement parce que je l'aime que j'ai refusé. Et si tu avais vu ses lar-

mes ! elle me suppliait :— « Oh ! compromettez-moi, monsieur Jacques, compromettez-moi, je vous en prie ; de cette façon papa sera obligé de consentir. »

— Sapristi ! il faut qu'elle t'aime bigrement, en effet. Et de quelle façon M^{lle} Letourneur entend-elle que tu la compromettes ?

— Elle n'en sait rien. Elle s'est creusé la tête sans trouver une idée, et, finalement, elle m'a crié à traversses larmes : — « Tâchez donc de vous informer de ce qui compromet une femme ; moi, je l'ignore. Si vous l'ignorez, de votre côté, demandez à vos camarades ; ils ne refuseront pas de vous en instruire... Mais, je le répète, compromettez-moi ; sans cela, nous sommes perdus l'un pour l'autre... »

— Voilà ce qui s'appelle de la bonne volonté. Et qu'as-tu répondu ?

— Que j'allais aviser, chercher ; seulement, tu comprends que je ne peux abuser de sa confiance en moi pour lui obéire

— Eh, sans doute ! Mais, si on désho-

norait le papa Letourneur au lieu de sa fille ?

— Comment, diantre, veux-tu que je déshonore Letourneur ? Est-ce que je l'aime, ce vieux Papavoine !

— Avec cela que l'on n'agit ainsi qu'avec les gens qu'on aime ! Vrai, si tu n'avais la tête à l'envers, je rirais de toi.

— Ris quand même, et donne-moi un moyen. Eh bien, tu restes tranquille... tu es muet ? Si c'est là ce que tu prétends m'enseigner.

— Mais, sacrebleu ! accorde-moi le temps de la réflexion. Voyons, si on écrivait une tragédie en cinq actes et qu'on fasse courir le bruit qu'elle est de Letourneur ? Lui... un des quarante : c'est ça qui le monterait.

— Il est joli, ton moyen. J'exaspèrerais mon beau-père, ni moins, ni plus.

— Au moment où il atteindrait le diapason de la rage, tu lui écrirais : « Mariez-nous, et je me déclare l'auteur de la tragédie en question ! »

— Et tu crois que je m'en vais rimer comme cela cinq actes... d'ici à demain ? Non, on n'a jamais vu proposer à un homme prêt à se noyer de composer une tragédie en cinq actes. Bonsoir !

En ce moment un lourd camion rasa le trottoir, et celui qu'on a entendu nommer Jacques fut atteint par une énorme caisse.

Il allait presque s'en prendre au conducteur, lorsqu'il lut sur le couvercle du colis l'inscription suivante : « Marseille, dépôt d'objets égyptiens. »

— Tiens, tiens, tiens ! répéta-t-il en se frappant le front.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda Bonardel étonné.

— Il y a, mon ami, que j'ai trouvé.

— Quoi ? le moyen de compromettre M^{lle} Berthe ?

— Non, M. Letourneur.

— Bah ! avec l'inscription de cette caisse ?

— Juste. Crois-tu qu'un homme tiendrait là-dedans?

— Ah ça, mon garçon, est-ce que le contenu que tu supposes t'aurait rendu ...

— Fou? nullement; inventif, voilà tout.

— Alors, j'écoute.

— Tu sais que mon beau-père est un égyptologue... distingué?

— Egyptologue, je le sais; mais, distingué... comment pourrions-nous en avoir la certitude, puisque ni toi, ni moi, n'entendons la langue dont il se sert?

— Ça ne fait rien, Bonardel, du moment qu'il est égyptologue, il doit être distingué. C'est toujours ce qu'on dit d'un homme...

— Dont on ne comprend pas les travaux. On lui applique l'épithète de distingué, justement parce que l'on est incapable de juger ce qu'il écrit.

— Mais, satané bavard, permets-moi au moins d'achever.

— Dis donc, si je rappelais la caisse qui

t'a rendu à l'espérance, et qui est en train de filer ?

— Non, laisse la caisse aller à sa destination et écoute-moi t'expliquer mon plan ; il est très simple. Pourrais-tu me transformer en momie, me farder, me colorier, me plâtrer, si tu veux, en un mot, me donner toutes les apparences d'un être ayant dormi une dizaine de siècles sous les pyramides ?

Jacques d'Hargeville aurait pu parler très longtemps cette fois, sans être interrompu, car Bonardel, le croyant positivement dérangé du cerveau, commençait à regarder vaguement de quel côté il lui serait possible de s'esquiver. Voyant cela, Jacques le retint.

— Mon ami, commença-t-il en riant, ne me crois pas aliéné. Si je te parle ainsi, c'est que je rêve au moyen de m'introduire de nouveau chez mon futur beau père, d'une façon assez détournée, pour qu'en accueillant ce qu'il croira être une momie, il fasse dévoyer suffisamment sa science ar-

chéologique ; quand il aura exalté bien haut le don précieux qui lui viendra d'une société d'orientalistes, quand il aura convoqué une commission afin de l'étudier, j'apparaîtrai alors... et il se trouvera si ridicule, que, sous peine de voir éventer son histoire, il...

— J'entends, interrompit Bonardel enthousiasmé. Il faudra qu'il t'accorde M^{lle} Berthe ? Sa grâce sera le prix de votre union. C'est miraculeux, c'est superbe ton projet ! ah ! mon ami, viens que je te serre la main ! Tiens, je dois te l'avouer, tu m'as causé une fière peur tout à l'heure.

— Si tu t'imagines que je ne m'en suis pas aperçu...

— Une seule chose me semble difficile, pourtant. Comment arriverai-je à te donner l'apparence d'une momie ?

— Il s'agira d'abord de me faire mouler un masque en cire ; je respirerai en-dessous. Pour le corps... tu me mettras une tunique en vieux damas vert à palmes... Nous trouverons ça chez Babin. Je te parie que

j'en déniche une qui paraîtra exhumée du temps de Sémiramis ? Quant à mes membres tu les ligoteras avec des bandelettes

— Tu arranges ça facilement. Mais la réussite dépend de la dose de bonne volonté dont M. Letourneur disposera pour accueillir une momie.

— Oh ! je te répons qu'il me croira authentique ; d'ailleurs, tu lui diras que je tombe positivement en poussière, et que le voyage m'a si éprouvé qu'il doit se garder de me toucher.

— Bon, bon, je vois ça d'ici. Je lui insinuerai, si tu veux, que tu remontes au moins jusqu'à Dagobert.

— Mais, malheureux, ne va pas confondre les rois de France et les Pharaons !... dis-lui plutôt, par exemple, que je dois dater de l'origine... d'Aménophis.

— Oh ! mon Dieu... Aménophis, Dagobert ou un autre... tu sais ? moi, je le laisserais décider, cet homme ; ça serait plus poli... Ce que nous oublions c'est une caisse oblongue... une espèce de cercueil

enfin, qu'il est absolument nécessaire de découvrir.

— Je te garantis que d'ici à quelques jours on m'en aura confectionné une authentique qui excitera la pâmoison de la société Letourneur. Une seule recommandation, Bonardel : pas un mot à ta femme...

— Il n'y a pas de danger, elle connaît M^{lle} Letourneur. Je ne commettrai jamais la bétise de l'instruire de notre projet.

— Ainsi, Bonardel, je peux compter sur toi ?

— Parbleu ! tu as réponse à tout. Et, d'ailleurs, qui est-ce qui aurait l'idée de soupçonner jamais la vérité ? Donc, il y a vraiment des chances à peu près certaines que nous réussirons.

— En ce cas, je te prends demain chez toi à neuf heures ; et, de ce pas, je vais m'occuper des achats nécessaires. Toi, rédige une lettre que nous enverrons à l'un de tes correspondants du Caire ; il la renverra ensuite à Letourneur, comme

écrite par l'un de ses confrères en inscriptions.

— Si cela va jusqu'au bout je doute que Letourneur s'en relève de si tôt. Adieu !

— Adieu, et merci !

Cette conversation, qui se tenait à neuf heures du soir devant la gare St-Lazare, explique suffisamment l'activité que durent déployer Bonardel et d'Hargeville pour arriver à leurs fins. Le huitième jour après cette rencontre, Bonardel montrait en triomphe à Jacques une lettre de Letourneur qui lui revenait par l'entremise de son correspondant du Caire, lettre pleine de congratulations. Letourneur acceptait le don de la soi-disant Société archéologique ; il attendait la momie en question, lui promettait une réception à laquelle elle ne pourrait malheureusement pas se trouver sensible, et projetait de convier à son exhibition plusieurs membres de diverses Sociétés préhistoriques.

De plus, M. Letourneur s'enquérât du

nom du correspondant chez qui ce précieux dépôt serait opéré en France.

Ce fut M. Bonardel qui s'empressa de lui annoncer qu'il était l'heureux mortel choisi pour servir d'intermédiaire au don des archéologues étrangers.

Jacques, on le suppose, passait ses jours à s'essayer dans son rôle de momie. Ce qui le gênait, c'était la tunique de brocart, dont il devait se revêtir et qui pouvait faire douter de son authenticité chez M. Letourneur ; mais il finit par se familiariser avec le péril et les difficultés, au point qu'il ressentait une jubilation extrême à entrer dans son prétendu cercueil et qu'il conjura Bonardel de ne plus retarder le moment de l'exécution de leur projet.

Ajoutons que, malgré les répugnances de d'Hargeville, il avait été forcé d'acheter la complicité de quatre rouliers de la maison Bonardel, à raison de mille francs chacun. Mais ce n'était pas trop de quatre hommes pour porter un fardeau du poids

de deux cents livres comme celui que représentaient Jacques et son coffre.

Du reste, rappelons encore une fois, que le plan arrêté se résumait à ceci : introduire sous la forme d'un cadavre égyptien ou autre, Jacques d'Hargeville chez l'académicien Letourneur, dans sa maison, à Versailles ; et, au moment où M. Letourneur aurait prononcé devant M. Bonardel et quelques intimes les paroles de la consécration qui signifieraient que le personnage qu'on lui amenait ainsi embaumé devait appartenir à la 3^e ou à la 19^e dynastie, la soi-disant momie se levait de son sarcophage en s'écriant d'une voix creuse :

— M. Letourneur, la main de votre fille, ou le ridicule à perpétuité !

Et tout portait à conjecturer que Letourneur préférerait accorder la main de sa fille.

La veille du jour fixé, Bonardel accourut chez Jacques, rue Taitbout.

— Devine qui j'ai vu ?... M. Le-

tourneur en personne ; il sort de chez moi.

D'Hargeville devint inquiet,

— Aurait-il soupçonné...

— Rien, je te l'affirme. Il est accouru en recevant une lettre d'avertissement, persuadé que le présent qu'on lui destine se trouvait déjà dans mes magasins. Je l'ai assuré que je l'attendais d'un instant à l'autre par le train rapide de Marseille, mais que je tenais à honneur de lui conduire moi-même sa momie.

— Qu'a-t-il répliqué ?

— Il m'a compris, en ajoutant : — « Ce sera un jour mémorable que celui où je vous recevrai. Quand pensez-vous que cela aura lieu ? » J'ai répondu : — « Attendez-moi au plus tard après-demain. »

— Pourvu qu'il ne s'avise pas de revenir à Paris chercher sa... propriété ! Ces hommes-là sont intraitables.

— Il n'y a pas de danger. Je l'ai assuré qu'elle était emballée par un procédé connu de moi et de mon correspondant,

et qu'il ne pourrait faire sauter le couvercle lui-même sans l'endommager. M. Letourneur m'a cru sur parole, mais en m'assurant qu'il m'attendrait après-demain. Seulement, il a ajouté une clause qui...

— Achève, tu me donnes le trac...

— Eh bien, il a retenu une voiture des Pompes funèbres, celle dont on se sert pour conduire les corps au chemin de fer; et il désire que je mette la momie dans cette voiture-là.

D'Hargeville fit un soubresaut.

— Saperlotte, il ne me convient nullement, une fois emballé, que tu me conduises chez M. Letourneur dans une voiture des Pompes funèbres.

— C'est ce que j'ai pensé; mais je n'ai pas osé lui refuser positivement. Je comptais simplement prendre une de mes voitures de roulage. Juge de mes perplexités.

— Je ne l'entends pas autrement, s'exclama Jacques. Je ne consentirai jamais à

passer une heure déguisé en momie dans le coffre noir d'une de ces berlines intectes.

— Ne te fâche pas. Ecoute...

— Saprستي, je voudrais t'y voir...

— Attends que je m'explique...

— Sacré mille tonnerres, puisque je te répète que je ne veux pas !

— Te tairas-tu, bourreau ? tonna Bonardel en le secouant pour l'obliger à l'entendre ; puisque je te jure qu'il n'en est pas question.

— A la bonne heure ! comme cela je me rends.

— C'est bien heureux.

— Comment espères-tu tourner la difficulté ?

— Il y a une heure que tu le saurais si tu ne m'empêchais de parler. Voici tout simplement ce que j'ai imaginé.

Jacques le regarda plein d'anxiété.

— M^{me} Bonardel est invitée. Tu sais qu'elle connaît M^{lle} Berthe Letourneur depuis le couvent ? Elle achevait sa dernière année quand M^{lle} Berthe y est entrée.

— Au fait, mon ami, je t'en conjure.

— Or, M. Letourneur qui tenait à m'être agréable, l'a gracieusement invitée à se joindre à moi pour assister à la réunion de savants qu'il a convoqués afin d'assister à ton déballage. Enhardi par son aménité, j'ai usé de finesse, je lui ai demandé sa protection pour notre jeune cousin, le normalien Octave Régis. — Pourquoi me regardes-tu d'un drôle d'air ?

— Pour rien.

— Si, je veux savoir. Tu prétends qu'il en conte à ma femme, n'est-ce pas ?

— Moi, grand Dieu !...

— Oui, tu le prétends. Et c'est justement parce qu'on l'a pensé que je tiens à donner le change aux mauvaises langues en le protégeant officiellement. Un mari ne protège pas un parent qu'il redouterait.

— Mais, qui est-ce qui te dit le contraire, encore une fois ?

— Tu ne le dis pas, mais tu le penses. Sache-le encore, je te le répète, qu'en

priant M. Letourneur de recevoir mon cousin, je te servais sans que tu t'en doutes.

— Elle est... forte, celle-là!

— Eh! certainement, je te servais.

Quand j'ai déclaré à M. Letourneur :

— « Monsieur, j'ai une grande faveur à réclamer de vous, » comme il sait que je suis très lié avec toi, il a de suite songé que j'allais le prier, le supplier de renouer ton mariage rompu. Aussi, lorsque j'ai parlé de l'avenir de mon jeune cousin, il s'est de suite rasséréiné. Voyant que je ne venais pas chez lui dans l'intention de l'implorer pour toi, toute sa méfiance a disparu. Il riait presque quand il est parti.

— Je comprends mieux. Mais cela ne m'explique pas comment tu m'éviteras d'être emballé dans la susdite voiture des Pompes funèbres.

— Parbleu, Octave et ma femme y monteront après-demain matin, pour se rendre chez M. Letourneur; ce sera un

moyen de l'utiliser, et j'expliquerai à notre homme que j'ai tenu à te conduire, toi, momie, dans ma propre voiture de roulage, afin que le colis fut dirigé à ma fantaisie, par un cheval dont j'ai l'habitude de me servir pour certains transports.

Cette fois, Jacques contempla Bonardel, la bouche béante, sans trouver une parole.

— Est-ce que mon projet ne te sourit pas ?

— Si ; mais, ta femme... ton cousin...

— Parbleu ! ça épargnera des frais de voyage. Du reste, je dois ajouter que c'est Octave qui en a eu l'idée ; il a préféré cela au chemin de fer. C'est une fête pour lui de voyager ainsi avec sa cousine.

— Ah !... fort bien !

— Et comme, de mon côté, je me suis gardé d'avertir M. Letourneur que je ne me servirais pas de ce moyen de locomotion, dans la crainte de contrarier un homme qui a ses manies.....

— J'entends, ton cousin et ta femme,

en arrivant, lui expliqueront qu'au dernier moment tu as choisi un autre système d'expédition pour la momie.

— Justement. Tu commences à comprendre; ce n'est pas malheureux!

— Ah! Bonardel... tu es un ami... précieux... autant qu'un époux modèle.

— Eh! eh! un époux modèle... Emilie... me soupçonne tous les jours de la trahir. Elle prétend que je suis un scélérat... Au fond, elle n'a pas tort...

Jacques toussa fortement afin de l'interrompre :

— Ainsi, c'est pour après-demain?

— Pour après - demain, affirma Bonardel. Nous déjeunerons et je t'emballe ensuite dans ton coffre. C'est égal, il faut un fier aplomb pour jouer cette partie-là, et tu me devras une belle chandelle.

Il prit un air important en entonçant d'un coup son chapeau sur sa tête, et quitta Jacques parfaitement radieux.

Le lundi, à onze heures du matin, M. Henri Bonardel et M. Jacques d'Har-

geville sortaient l'un et l'autre d'un copieux déjeuner et, le déguisement opéré, Jacques apparaissait dans le sarcophage, les bras collés au corps, ficelés de bandellettes, tout prêt pour le départ. Seulement, il répétait à chaque instant :

— Pourvu que Letourneur, en s'apercevant que je n'ai rien qui ressemble aux momies du musée égyptien, — puisque mon travestissement consiste en une vieille tunique de brocart, — n'aille pas soupçonner une tromperie.

— Mais, rappelle-toi les expressions de la lettre que nous lui avons adressée : « Cette momie, très illustre maître, est extraordinaire, parce qu'elle n'est pas comme les autres momies. »

— Oui, oui, je me souviens.

— Nous avons ajouté : « L'étoffe de la robe a été préservée, sans doute, au moyen d'une merveilleuse préparation chimique; on a dû seulement restaurer la tête du personnage avec un masque en cire, car le visage tombait en poussière. »

— En effet... il a assez gentiment gobé la chose.

— Parbleu ! il en goberait bien d'autres. Enfin, nous avons ajouté que tu étais entortillé de bandelettes de lin par dessus la tunique. Tout nous sert donc à souhait. Je ne sais pas ce que tu réclames.

Jacques s'immobilisa le mieux possible, dans sa nouvelle position ; on couvrit le coffre d'une mince draperie, ne voulant pas encore y assujettir un couvercle, et les quatre hommes de confiance de la maison Bonardel et C^{ie} enlevèrent d'Hargevillle et le portèrent dans la voiture de roulage.

— Il faut diablement aimer une femme pour se décider à pareille chose, se répétaient les quatre rouliers pendant que les chevaux prenaient le trot.

La conversation allait son train, lorsque Jacques, qui avait retiré son masque, se tut subitement et devint d'une pâleur mortelle. Depuis un quart-d'heure on roulait.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il à Bonardel.

— Un peu plus loin que la gare Saint-Lazare. Pourquoi ? Tu parais incommodé.

— Sapristi, on le serait à moins ! c'est ce sacré melon...

— Ah ! s'exclama Bonardel, lui jetant un regard effaré. Nous n'avions pas prévu que tu pourrais avoir à descendre. Si, au moins, nous étions en pleins champs ou dans un chemin désert.

— Impossible d'attendre jusque là. Faisons un détour, mène-moi vite chez Célestine ; tu sais où elle demeure ?

— En pareil costume ?

— Et comment veux-tu que j'entre dans un établissement... ainsi accoutré ? On s'attrouperait... on me prendrait pour un fou... et puis, je ne ne peux pas marcher ni changer de vêtements en plein air... on me prendrait pour un voleur qui cherche à dépister les agents. Tel je suis, tel il faut que je reste. Ah ! ce sacré melon, ce sacré melon !

— Rue de Miroménil ! cria Bonardel aux quatre employés assis devant la voiture.

Et, revenant à Jacques :

— Vois-tu, nous te monterons chez Célestine dans ta caisse; ce sera infiniment plus commode pour toi que d'en sortir.

— Parbleu ! à aucun prix je n'en sortirais. Mais quel attirail, mes enfants ! quelle déveine !

Bonardel aussi envoyait la partie au diable.

Jacques recommença à se tortiller dans son sarcophage. On toucha le 25 de la rue de Miroménil.

— Allons, mes enfants, enlevons ça et vivement, dit le patron aux quatre employés qui chargèrent immédiatement la caisse sur leurs épaules, après avoir rajusté le couvercle sous lequel se dérobait la tête de d'Hargeville.

Ils passèrent devant la loge du concierge qui ouvrit son carreau.

— C'est une caisse de dattes pour M^{lle} Célestine, déclara Bonardel, répondant à l'interrogation muette du bonhomme, tandis que les porteurs grimpaient péniblement les quatre étages.

On sonna ; une jeune fille apparut.

— Ne vous effrayez pas, c'est Jacques, annonça le commerçant d'un air aimable, en saluant gracieusement Célestine.

— Jacques ! s'exclama-t-elle... Dans cette caisse ?

— C'est Jacques, répétèrent les quatre hommes, déposant péniblement leur fardeau et faisant glisser le couvercle de ses rainures.

— Jacques à demi-mort ? s'exclama de nouveau Célestine, croyant à une farce funèbre.

Le commerçant débarrassait son ami de ses bandelettes d'étoffe, de son masque en cire, sans s'occuper davantage de la dame.

— La clef ! s'écria Jacques, qui, rendu à la liberté sautait du sarcophage, montrant ses mains plâtreuses.

— La clef ! insista Bonardel... Vous n'entendez donc pas?... la clef de votre inodore, n. d. D!

— Elle est après la porte, fit enfin Célestine, qui, comprenant tout à coup, se tenait les côtes, prête à défaillir, tant elle riait.

Jacques s'élança de l'antichambre au palier, ouvrit le cabinet à gauche, et poussa un juron.

Une femme s'y trouvait dans une situation périlleuse à décrire. Il l'arracha brutalement de sa retraite, la jeta dehors et s'installa à sa place. Cela s'accomplit en moins de secondes qu'il n'en faut pour l'écrire. Mais la victime de cet acte arbitraire, dérangée dans une minute aussi critique, n'avait pas eu le temps de se reconnaître, et se montra dans l'escalier, jupes en l'air et jambes au vent. A ce coup de théâtre, le commerçant, ses rouliers et Célestine faillirent tomber à la renverse, épuisés par le rire qui les renversait les uns contre les autres. Une sorte de trépidation

nerveuse les empêchait de s'arrêter. Célestine la première, alla se jeter sur un canapé.

— Ah ! j'en mourrai, s'écria-t-elle, se sentant la rate et l'estomac absolument épuisés.

Quelques instants après, la locataire surprise par Jacques s'était réfugiée chez elle, et d'Hargeville, se soutenant à peine, sortait de sa retraite à son tour.

L'explication fut nette et brève. Mais l'imprévu de la situation avait tellement désarçonné les complices de cette scène qu'ils ne savaient de quel bout reprendre l'aventure. Bonardel ne tarda pas, cependant, à ressaisir son sang-froid.

— En route, et plus vite que ça, s'écria-t-il en se mettant en devoir de rajuster les bandelettes et le masque de la prétendue momie.

— Admirable ! s'exclama Célestine quand elle vit Jacques étendu à nouveau dans son sarcophage. Tu me rendras une visite de noces, hein, ma vieille ?

— **Affaire convenue. Mais n'oublie pas de déclarer au concierge que tu as refusé la caisse de dattes envoyée du bureau des messageries ici, parce que l'on te réclamait trop cher de port.**

— **Sois tranquille, rien ne transpirera. Vogue avec confiance vers la rive conjugale.**

Les porteurs reprirent leur caisse et la reportèrent en voiture. Une fois d'Hargeville installé, Bonardel fit glisser le couvercle à jour — ce qui permit au patient de respirer plus largement — et l'on se retrouva sérieusement en route cette fois jusqu'à Versailles, où l'on arriva vers trois heures, à la villa de M. Letourneur.

— **Je désespérais, s'écria l'académicien en accourant les recevoir à la grille. Ah ! vous avez renoncé à vous servir de la voiture des Pompes funèbres ?**

— **J'aurais craint les regards des curieux ; j'ai préféré mon camion. Mais une de nos roues s'est accrochée à une voiture ; un encombrement s'en est suivi ; de**

là une heure de perdue, répliqua paisiblement Bonardel en plongeant les yeux dans les profondeurs de la route où il espérait voir, surgir un autre véhicule.

— Vous cherchez quelqu'un? lui demanda Letourneur, à qui l'explication parut suffisante.

— Mais... ma femme et mon cousin... Bah! un retard, sans doute... Il est écrit que tout le monde le sera aujourd'hui. Allons, enlevez-moi ça, mes gaillards! Là, hop! vous y êtes?

Les quatre employés grimpèrent le perron, et, laissant à gauche une salle à manger, entrèrent au salon et déposèrent la caisse au milieu.

— Faites sauter le couvercle et sortez le sarcophage, ordonna résolument Bonardel.

— Permettez, observa Letourneur, j'aurais voulu attendre que mes confrères soient présents, pour commencer le déballage.

— Ma foi, autant débarrasser ma caisse

de suite, dit le commerçant, qui adressa un signe imperceptible à ses hommes.

Bonardel voulait, on le conçoit, rendre la situation tolérable à d'Hargeville qui devait étouffer, pensait-il, malgré le couvercle percé à jour, ainsi qu'on doit se le rappeler.

Les employés lui obéirent, et, en quelques minutes, le sarcophage était exhumé solennellement.

— Quelle singulière chose ! s'écria Letourneur en voyant apparaître la momie ligottée dans ses vêtements, la tête couverte d'un masque.

— Vous devez savoir que cette momie-là n'a rien de semblable aux autres, observa précipitamment Bonardel. On la dû l'envelopper ainsi d'une tunique parce qu'elle tombait en poussière, et si vous touchiez au masque...

— Et bien ? interrompit Letourneur un peu inquiet.

— Dame, si vous touchiez au masque la tête viendrait avec ; songez donc, une

momie qui a peut-être quinze cents ans d'existence!

— C'est juste, répondit Letourneur. Il faut que les restaurateurs d'objets archéologiques aient acquis une habileté étonnante au Caire pour avoir ainsi maintenu les parties d'un corps prêtes à tomber en poussière.

— J'te crois! murmura Bonardel.

-- Hein?

— Rien. Je disais : Ça se voit.

Letourneur prit son canif.

— Voyons un peu, commença-t-il allègrement...

— Sacrebleu! est-ce que vous allez dépioter l'objet?

— Nullement. Je voudrais gratter un peu une parcelle de ses membres pour voir quelle dureté ils ont acquis.

Et il approcha l'instrument de la main de Jacques, main plâtrée, immobilisée par les bandelettes qui la forçaient d'adhérer au corps.

— Allez-vous finir ? s'écria Bonardel tremblant.

— Qu'est-ce que cela vous fait ? La momie m'appartient.

— Une si belle... pièce, M. Letourneur, vous n'y songez pas ? Et, d'ailleurs...

— D'ailleurs, quoi ?

— Ce serait un sacrilège.

— Un sacrilège ! Est-ce que vous vous moquez ?

Un domestique effaré ouvrit la porte avec fracas.

— Monsieur, s'exclama-t-il, v'la un mort qui s'arrête à la porte !

— Qu'est-ce que vous me racontez-là ? gronda Letourneur s'avançant à la fenêtre suivi de Bonardel.

Ils aperçurent, en effet, la voiture des Pompes funèbres d'où descendaient une femme et un jeune homme.

— Ah ! Enfin ! s'exclama le commerçant radieux. C'est M^{me} Bonardel et mon cousin qui se décident à arriver.

— Comment, dans cette voiture ?

— Oui, répliqua Bonardel avec bonhomie. J'ai songé à l'utiliser puisque vous l'aviez louée, et, ne m'en servant pas pour la momie, je me suis dit que ça ne vous contrarierait pas que j'en use pour M^{me} Bonardel et pour Octave.

— Fort bien! repartit l'académicien un peu interloqué de l'explication.

— En v'là des originaux, observa mentalement le valet de chambre, faire servir une machine pareille pour un voyage d'agrément.

Et il suivit son maître assez intrigué.

— Vous pouvez vous retirer, signifia alors Bonardel à ses employés qui souriaient avec malice. Allez m'attendre au Cheval-Blanc, et ne vous laissez manquer de rien.

— C'est bon, dit l'un des rouliers, sutfit, patron.

Et ils sortirent.

— Ah ça, demanda précipitamment le commerçant à voix basse, courant à Jac-

ques, tu nous diras quand tu voudras que la plaisanterie cesse.

— Laisse donc, l'affaire marche parfaitement, articula Jacques du même ton. Seulement, tâche qu'il ne lui prenne pas la fantaisie de me chatouiller. Cela, par exemple, m'embarrasserait fort.

— Voici ma femme et Octave...
chut!

— Je suis désolé, Madame, que Berthe ne soit pas encore de retour, disait alors Letourneur en amenant à son bras M^{me} Bonardel suivie du cousin Régis. Veuillez vous reposer ici pendant que je vous ferai servir quelques rafraîchissements.

Il s'empessa d'aller donner ses ordres.

— Informez-vous donc de quel côté s'est dirigée Berthe, fit M^{me} Bonardel à son mari. Nous irions la rejoindre, Octave et moi, au lieu de rester ici.

Le commerçant courut sur les pas de M. Letourneur.

— Encore un baiser, un seul et je ne

demanderai plus rien, insistait Régis, en pressant la taille d'Émilie Bonardel.

— Vous en avez pris vingt dans la voiture, s'écria-t-elle en reculant.

— Avec cela que c'était commode ! vous prétendiez que l'endroit n'était pas convenable.

— Oui, mais à la fin... il me semble que nous avons mis un cadavre... entre vous et moi.

— Ma foi, observa Octave en riant... des voitures semblables traînent toujours des cadavres.

— Nom de nom, de nom d'un petit bonhomme ! songeait Jacques en essayant de se retourner dans la boîte.

— On croirait entendre la respiration de quelqu'un, murmura M^{me} Bonardel en regardant craintivement le sarcophage.

— Êtes-vous assez poltronne ! fit Octave, la lutinant, l'êtes-vous assez !

Il avait réussi à l'acculer entre le coffre et la croisée.

— Octave, mon cousin... M. Régis.,

voilà ce que c'est que de vous avoir cédé une fois... Ah ! pourvu que je n'aie point à me repentir... s'il m'arrivait un enfant qui ne fût pas de Henri.

— Le grand malheur... il l'endosserait.

— Infortuné Bonardel, se disait Jacques en étouffant sa respiration... Comment, vrai, après cinq ans de mariage ? cette femme est grosse... d'imprévu.

— Voyons, Emilie... Embrassez-moi et je vous tiens quitte...

— Et mon mari qui est à deux pas.

— Laissez-moi donc tranquille avec votre mari, un homme qui passe sa vie à emballer des potiches et des momies.

— Farceur, va ! balbutia Jacques sous son masque ; si tu te doutais de ce qui est ici.

— Non, vrai, Octave, vous n'avez pas de bon sens... Octave, lâchez ma robe.

— Seigneur ! va-t-il falloir les avertir que je suis là ? réfléchit d'Hargeville assez

perplexe. Oui, mais si je prononce un mot, ils crieront comme des brûlés... Ma foi, tant pis pour Bonardel.

— Ah! voilà Berthe! s'écria Emilie en apercevant une jeune fille qui arrivait en courant suivie d'une petite troupe d'hommes âgés.

— On croirait voir Suzanne et les vieillards, remarqua le normalien.

— Stupide animal! fit une voix partie du côté de la boîte.

Octave n'entendit pas et rejoignit M^{me} Bonardel que Berthe accueillait chaleureusement au bas du perron.

Bonardel rentra, et ferma soigneusement la porte du salon.

— Voilà une minute de répit, dit-il à Jacques. Ils commencent un tour de jardin, je vais te débarrasser de ton masque. J'avais peur que tu ne te trouves incommodé; aussi, je me suis emparé d'un flacon de Xérès que j'ai trouvé sur le buffet de la salle à manger.

Et, joignant l'action à la parole, il

délivrait d'Hargeville, qui retira son bras droit de la bandelette, en remuant ses doigts engourdis.

— Sais-tu que je suis un fier homme et que me voilà certain à présent d'épouser Berthe ? C'est égal, quelle position pour un futur !

— Dis donc, il me semble que je pourrais avoir une part dans les éloges que tu t'adresses, et que, moi aussi, je suis un fier homme ?

— Ça, tu peux en être... convaincu. A propos, si nous mettions ta femme dans la confidence ?

— Emilie ? jamais de la vie ! je la connais, elle serait trop enthousiasmée de mon adresse ; car, enfin, j'ai déployé, tu en conviendras, une adresse...

— Surprenante. Mais qu'est-ce que cela prouve ?

— Eh ! mon cher, elle en serait si émue, si pénétrée qu'elle le crierait par-dessus les toits... car elle m'adore, ma femme ; elle m'adore, tu as dû t'en apercevoir.

— Certainement, certainement...

— Elle ne laisse jamais perdre l'occasion de prononcer à mon sujet des éloges à perte de vue... qui me font rougir.

— Oui, je comprends... tu redouterais qu'en ce moment, elle ne te témoignât un surcroît d'affection inattendue.

— Précisément, je redouterais... tu saisis très bien... Comment, tu as bu tout le flacon ?

— Parbleu !

— Mais pour qui vais-je passer en le rapportant vide ?

— Est-ce que tu n'es pas... chez mon futur beau-père ? Je t'autorise, mon ami, je t'autorise à m'apporter tous les flacons que tu trouveras.

— Dans dix minutes on sera à table, et, aussitôt le dîner, tu entendras ton futur beau-père entamer l'éloge de ta personne embaumée en termes auxquels tu n'es pas accoutumé.

— C'est le moment où je compte lui demander la main de sa fille.

— Je t'avoue que je donnerais beaucoup pour être près de la porte en ce moment, et me soustraire... au premier mouvement de M. Letourneur qui, en cette circonstance, apparaîtra flamboyant comme le glaive de la justice.

— Je les entends, s'écria Jacques... vite, remets-moi mon masque et tâche de les faire patienter à mon sujet.

Bonardel s'empessa d'obéir, et courut rejoindre le reste de la société dans le jardin.

M^{me} Bonardel et Berthe entraient alors dans le salon enlacées l'une à l'autre.

— Depuis cinq ans que je ne t'ai vue, répétait M^{me} Bonardel, quel changement, ma petite Berthe!... Mais j'avais déjà entendu parler de toi au sujet d'une personne qui t'intéresse.

— Ah! oui... M. Jacques d'Hargeville. Hélas! notre mariage est rompu... pour l'instant.

— Comment, pour l'instant?... tu espères que cela se renouera?

— Sans doute. Je compte qu'il trou-

vera moyen de me compromettre assez aux yeux du monde pour qu'il n'y ait plus d'autre mari possible pour moi.

— Chère âme, soupirait Jacques... entendre cela et avoir les membres attachés... quel supplice !

— Miséricorde ! comme tu y vas ! reprit M^{me} Bonardel, te compromettre aux yeux du monde..?

— Puisqu'il n'y a que ce moyen-là de l'épouser...

— Mais il existe d'autres maris, ma chère..., tiens, mon cousin Octave par exemple?... il est charmant !

— A-t-on jamais vu ? s'exclamait tout bas d'Hargeville exaspéré... Oh ! elle me le paiera !

— Merci , répliqua Berthe, j'aime mieux être compromise.

— Folle, s'écria Emilie, M. Jacques mérite-t-il autant d'amour ? Mais, c'est un viveur, que M. d'Hargeville.

— Traîtresse !... murmura Jacques.

— Vois-tu, reprit Berthe, c'est préci-

sément parce que c'est un viveur, au lieu d'un homme comme papa, que je l'aime. Et puis, il y a du plaisir à voir enrager les autres femmes en leur prenant un homme qu'elles mouraient d'envie de garder pour elles.

— Bon petit cœur, va ! se dit Jacques.

— Un homme comme papa, personne ne me le disputerait, tu comprends ?

— Parbleu ! interrompit d'Hargeville, en s'oubliant.

— C'est trop fort ! s'écria la jeune fille en se levant ; croirais-tu que j'ai tellement la voix de Jacques dans les oreilles que j'ai cru l'entendre ?...

L'amoureux retint sa respiration. Berthe se rassit et ajouta :

— Même quand je serai mariée, j'aurai l'air parfaitement détachée. Je suis celle à qui aucune femme n'est suspecte. D'ailleurs, à ne te rien cacher, il ne me déplairait pas qu'on me le disputât un peu, mon mari. Ça met du piment sur les fadeurs du lien conjugal.

— A-t-on jamais vu ? se répétait d'Hargeville. Ces petites filles qu'on croit endormies le nez dans leurs livres... C'est à confondre !

— Mesdames, interrompit Régis, en poussant la porte, je suis chargé de vous avertir que l'on va se mettre à table.

— Allons, viens, repartit Berthe, en entraînant son amie. Viens, je suis maîtresse de maison aujourd'hui, je dois être à mon poste.

Et elle sortit, suivie d'Octave et d'Emilie.

— Ah ! fit Jacques, en envoyant un baiser dans le vide, comme ça dilate le cœur d'entendre cela ! Je n'y tiens plus. Il faut que je parle bientôt.

On discernait au bout d'un instant un bruit de vaisselle et d'argenterie. La conversation semblait animée dans la salle à

Ah ça, mais je crève de faim, moi, songeait d'Hargeville. Ce satané animal viendra-t-il me tirer de là ?

De nouveau la porte s'ouvrit et se ferma.

— Jacques ! Jacques ! appelait en sourdine la voix du fidèle Bonardel, me voici !

Une main ôta son masque.

— Nom d'un petit pétard ! je tombe d'inanition. Qu'est-ce que tu m'apportes ? du pain et une sardine... dans ton mouchoir... Te fiches-tu de moi ? Tu sais que je suis affamé ?...

— Je ne peux pourtant pas t'offrir un couvert complet. Si tu crois que c'est facile d'escamoter les morceaux dans ma ma poche ? Je ressemble à un voleur.

— Puisque tu es chez mon beau-père, animal !

— Ton beau-père, ton beau-père, c'est bel et bon. Mais, il n'est pas le mien... Comment, tu te lèves ?

— Mon cher, quelque chose de non moins impérieux que chez Célestine m'y oblige. Je ne saurais attendre... Du reste, ils en ont bien encore pour un quart-d'heure.

— Oui, mais guère plus.

— D'écicèle mes jambes, prends ma tu-

nique de brocart et donne-moi ton paletot. Il faut que je coure à l'autre bout du jardin, après certain endroit... Tu comprends .., je ne peux y aller en caleçon, et il ne faudrait pas laisser le sarcophage vide ? Si quelqu'un s'avisait de venir... Prends ma place un instant.

— Soit. Nous sommes de la même taille, heureusement.

La métamorphose s'opéra. Jacques veilla avec sollicitude à ce que son ami ne trahit aucun désordre dans les draperies mortuaires, et assujettit le masque à la figure de Bonardel et les bandelettes à ses membres, ainsi qu'on l'avait opéré pour lui.

— Tu me remplaces avantageusement, fit-il ; ne bouge pas. Les domestiques sont occupés et ne verront point. D'ailleurs, je saute par la fenêtre.

— C'est dit. Seulement, ne tarde pas.

Il venait de s'éloigner depuis six ou sept minutes lorsque M^{me} Bonardel, sui-

vie d'Octave Régis, entra au salon.

— Mon cousin, s'écria-t-elle, je vous en prie, finissons-en. Vous n'avez cessé de me prendre les pieds sous la table... vous achèverez de me compromettre.

— Voyons, Emilie, au point où nous en sommes... vos scrupules sont étonnants.

Un coup de timbre retentit dans la pièce voisine.

— On sonne l'élévation, ma cousine... Vous n'allez pas vous dérober au Dieu qui descend sur l'autel?...

— J'ai assez d'une messe... basse par jour, mon cousin.

— Elle a assez d'une messe basse, songea Bonardel, stupéfié dans son sarcophage... Est-ce que je suis fou? Est-ce que c'est ma femme? Qu'est-ce qu'elle entend avec sa messe basse?

— Pendant qu'ils sont en train d'avaler le café, insista Régis... un instant de bonheur, c'est si vite accordé! Ah! ma cousine... soyez bonne comme tantôt;

tenez, asseyez-vous ici, poursuivit-il, en désignant la momie, on y est commodément.

— Morbleu ! songeait le mari, qui étouffait sous le poids... Est-ce que c'est possible une position pareille ? Comment, ils se sont assis sur moi ! ils ne parlent plus... ils se taisent... mille tonnerres de Brest ! Mes pieds sont liés ; si j'exécute un mouvement, je découvre le pot aux roses...

Et, oubliant que son masque n'était pas percé aux yeux, il dressa sa tête si brusquement que M^{me} Bonardel, qui avait en ce moment l'expression, la pose d'une Lèda où le cygne est prêt à passer ailes déployées, fut prise d'une terreur folle et se sauva en criant.

Il y eut comme une mêlée générale ; on accourut.

— Ce n'est rien, messieurs, dit Octave, resté là, et qui, tournant le dos à la prétendue momie n'avait pu voir ; ma cousine a eu un moment de panique,

parce que le salon était mal éclairé, et qu'elle s'est imaginé que quelqu'un bougeait dans le sarcophage. Je vais la rassurer.

Et il se précipita du côté où la jeune femme venait de disparaître.

— Pure hallucination, observa en souriant M. Letourneur, se tournant vers ses invités : Ma fille est plus brave que cela et n'aurait pas tremblé.

— Papa, dit Berthe, je voudrais bien que vous grattiez la peau de cette momie, pour savoir si elle a la dureté de la pierre.

— Encore ? articula Bonardel, qui se trouva mal à l'aise. Ils sont enragés dans cette famille. Et Jacques qui n'est pas là pour me délivrer.

— Je ferais mieux que cela, si je ne redoutais pas de détériorer un sujet précieux, répondit Letourneur à la question de sa fille. Je fendrais cette partie du crâne où la cervelle a dû être vidée par les embaumeurs.

Bonardel se sentait de plus en plus mal à l'aise.

— Cher confrère, observa un des honorables, je vous prie de remarquer que la cervelle n'a peut-être pas été vidée ?

— Pardon, interrompit dédaigneusement Letourneur, vous me donnez un démenti, cher confrère !

— Par exemple ! je connais les procédés d'embaumements des anciens Egyptiens.

— Je crois les connaître aussi bien que vous, et il est impossible qu'ils aient conservé le cervelet.

— Impossible, monsieur Letourneur ? Du temps de Sésostriis on possédait, je crois, des secrets pour solidifier les liquides.

— Rien ne prouve que ma momie vienne du temps de Sésostriis, déclara sèchement Letourneur, je la croirais plutôt du règne d'Aménophis.

— Messieurs, fit un troisième immortel voulant apaiser les deux illustres, voyez

donc si les cheveux s'arrachent facilement de l'ossature crânienne, s'ils cèdent sans effort. Il y aurait une déduction à en tirer.

— Miséricorde! gémit Bonardel, c'est fini de moi. Les bourreaux vont m'enlever la peau.

— Je soutiens que les cheveux ne viendront pas avec la racine, prononça sentencieusement M. Letourneur!

— Je demande à tenter une incision sur les membres, repartit aigrement l'adversaire du maître de la maison.

— A l'autre! balbutia Bonardel. Ils vont m'égorger... Je me meurs!..

— Mettons-nous donc d'accord, reprit celui des savants qui paraissait vouloir pacifier la querelle. Arrachons un cheveu; si nous amenons sa racine, c'est qu'il y aura encore des parties molles dans l'individu.

— C'est juste, conclut M. Letourneur, c'est fort juste, mon cher confrère! Mais, je vous demande de constater que le corps est dans un état de conservation par-

faite. C'est la première momie que j'aie vue dans des conditions d'embaumement aussi merveilleuses. Je tiens là, voyez-vous, un fait exceptionnel, qui me fournira un document inouï. Mais, d'abord, puisque vous y tenez, arrachons cette légère poignée de fibres capillaires...

Et, de sa main sèche, l'académicien tira violemment une petite mèche de cheveux à la soi-disant momie.

— Au secours ! s'écria Bonardel d'une voix de tonnerre. Au secours ! au meurtre ! on m'assassine ! à bas l'Institut ! à moi d'Hargeville !

Et, furieux, cette fois, persuadé qu'il devait se trouver là sous les yeux d'une vingtaine d'individus armés d'instruments tranchants, déterminés à lacérer les divers endroits de son corps, l'infortuné commerçant se redressa et, du bras qu'il retira des ban delettes, arracha son masque. Un embaumement datant de quarante siècles n'eût pas immobilisé davantage les personnages de cette scène, lorsqu'ils se vi-

rent en présence de l'un des invités avec lequel ils dînaient l'instant d'avant. Le plus rebelle à accepter ce qu'il voyait fut Letourneur, qui, persuadé qu'on venait de soustraire un véritable cadavre égyptien du sarcophage qui était là, dans le but de le mystifier, regardait partout, espérant découvrir son sujet disparu.

— Où donc est la momie qu'on m'a apportée? Qui s'est permis de l'enlever? Où l'a-t-on placée? Je découvrirai le ravisseur... On ne vole pas un homme comme moi. Je vous jure, messieurs, qu'il y avait ce matin, à cette place, une véritable momie qu'on m'a subtilisée.

— Il n'y en a jamais eu! interrompit un personnage très connu de Letourneur et de Berthe. Il n'y a dans toute cette affaire d'autre momie que moi qui, désespéré de m'être vu refuser la main de votre fille, me suis introduit chez vous grâce à un subterfuge. Mon ami Bonardel me remplace depuis un instant, pour me permettre de satisfaire certain... besoin. Vous

m'aviez mis à la porte, j'y suis rentré par un sarcophage... voilà le cadavre. Cette leçon vaut bien un mariage, sans doute.

Et Jacques se montra audacieusement en chemise et en caleçon de toile.

Cette fois il était impossible de nier l'évidence. L'académicien se trouvait réellement la proie de celui auquel il jouait un tour impardonnable, dix jours avant. Mais sa confusion augmenta lorsque M^{lle} Letourneur s'avançant les yeux humides et les mains tremblantes, dit au vieillard entêté :

— Père, il n'y a pas à lui en vouloir, je lui avais positivement demandé de me compromettre pour que tu ne puisses plus lui refuser ma main.

— Aussi, déclara intrépidement d'Hargeville, n'est-ce pas vous que j'ai compromise, mademoiselle, mais Monsieur votre père, envers lequel je me montre assez généreux cependant pour me démasquer à temps.

— Comment, vous démasquer à temps! s'écria le savant, bleu de rage...

— Sans doute, cher Monsieur ! n'alliez-

vous pas écrire un mémoire concernant la soi-disant momie dont vous étiez l'heureux possesseur ?...

— Trêve de plaisanterie. Croyez-vous que je n'aurais pas découvert votre grossier subterfuge ?

— Allons, allons, mon cher ami, oubliez cette mésaventure, ou nous croirons que vous êtes furieux d'avoir conféré devant nous sur les procédés d'embaumement des peuplades orientales, repartit l'académicien qui, un instant auparavant, le contredisait.

— Riez, messieurs, répéta Letourneur, riez à votre aise. Je suis ridicule, maintenant.

Il regardait d'un œil terrible sa fille à la fois tremblante et radieuse, et Jacques un peu agité.

— J'espérais pourtant, remarqua Jacques, que Bonardel ferait un sacrifice à l'amitié en se laissant arracher les cheveux sans mot dire... Mais son affection pour moi n'a pas même eu l'épaisseur d'un cheveu.

Un rire général accueillit cette réponse. On était ravi du piège où venait de tomber Letourneur.

— Au fait, réfléchit le malheureux savant, si je refuse la main de ma fille, il est certain que les brocards n'en pleuvront pas moins autour de mon nom ; tandis que si je l'accorde, je paraîtrai n'attacher aucune importance à ce qui s'est passé et je montrerai plus d'esprit qu'on ne m'en croit.

— Papa, demanda Berthe, en secouant sa jolie tête, es-tu toujours fâché ? Pense donc à ce qu'a dû souffrir ce pauvre Jacques dans ce cercueil, où il a passé sa journée.

— Elle a raison, s'écria-t-on en chœur ; elle a raison, Letourneur. Allons, oubliez tout et dites oui.

Moitié furieux, moitié apaisé par les supplications, le membre de l'Institut finit par rire et tendre la main à Jacques, qui n'en montrait pas moins une assez inquiète figure.

— Il était mieux déguisé en momie, murmura l'académicien.

— C'est plutôt son ami, qui le remplaçait si dignement, auquel ce rôle convenait, reprit Berthe.

— Vous en parlez à votre aise, mademoiselle, riposta amèrement Bonardel dont la figure restait terrible. Ces messieurs ont voulu me déchiqueter, grâce à lui.

— Ah ! je sais ce qui te rend soucieux, fit Jacques en s'approchant et en baissant la voix. Ecoute, Bonardel, sache une chose... En sortant du salon, il y a un quart-d'heure, j'ai rencontré ta femme. Il a bien fallu lui raconter la vérité, et, voulant rire jusqu'au bout, je l'ai engagée à te jouer une farce de mon invention. Pendant que tu t'installais à ma place dans le sarcophage, elle et Octave ont imaginé cette comédie de l'adultère que tu as failli prendre au sérieux.

— Allons donc ! s'exclama Bonardel, redevenant radieux, t'imagines-tu par hasard que je les ai crus une minute ? Est-

ce que je ne connais pas ma femme, depuis cinq ans de mariage? Imbécile, va!

— Ma foi, tu comprends... je m'imaginai... que tu étais vexé, dans le fonds.

— Jacques, interrompit Letourneur en s'approchant, si vous jugez utile d'endosser un pantalon sur votre caleçon, mon cabinet de toilette est au premier étage.

— Grand merci!

Et d'Hargeville se hâta d'accepter l'offre généreuse de son beau-père futur. Cinq minutes après il reparaisait dans des vêtements trop larges, et trouvait le commerçant en train de regarder sa femme tendrement.

— Ah ça, demanda Letourneur, à qui quelques mots échappés avaient appris la vérité, et s'approchant de l'oreille de son futur gendre, vous croyez donc que ce pauvre Bonardel est...

— Je fais plus que de croire, répliqua Jacques du même ton, j'en suis sûr.

— Sûr de quoi? interrogea Berthe.

— Que nous serons mariés dans trois

semaines, répondit Jacques en lui baisant la main.

— Ma foi, songea l'académicien, il y a ici un homme encore plus ridicule que moi ; cela me console.

On entendit alors la voix de Bonardel, qui parlait à sa femme et à son cousin :

— Avouez, s'écriait-il, que quand je me mêle des choses, elles vont joliment. Hein ! vous ne pensiez guère où je vous menais ce matin, quand vous voyagiez dans le coffre des Pompes funèbres ? C'est pourtant à moi qu'on doit le couronnement de cette journée. Jacques, avec tout son esprit, n'en serait jamais venu à bout.

Et il ajoutait, en embrassant M^{me} Bonardel :

— Voyez-vous, Messieurs, pour mon compte, je suis content !

LES
JOYEUSES NOUVELLES

DE
MARC DE MONTIFAUD

Or, esbaudissez-vous, mes amours, et
gaiement lisez, tout à l'aise du corps, et
au profit des reins. RABELAIS.

II

Les Chevaliers du Bidet
Chaste et Pure

EAU-FORTE DE VAN RUYSS



PARIS

M. DCCC. LXXXII

Droits réservés

187

THE HISTORY OF THE

IN

THE HISTORY OF THE

THE HISTORY OF THE

IN

THE HISTORY OF THE

THE HISTORY OF THE

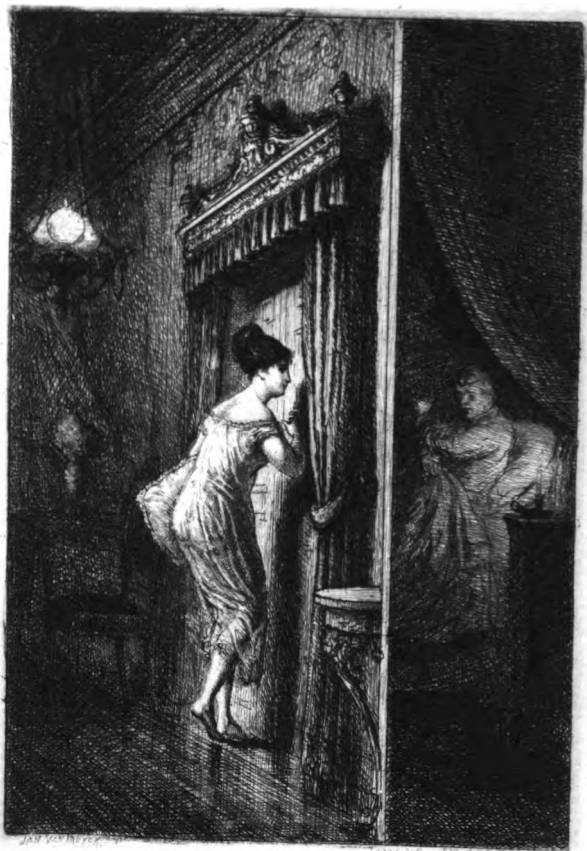
THE HISTORY OF THE

THE HISTORY OF THE

THE HISTORY OF THE

THE HISTORY OF THE

LES
JOYEUSES NOUVELLES





LES
JOYEUSES NOUVELLES

DE
MARC DE MONTIFAUD

Or, esbaudissez-vous, mes amours, et
gaïement lisez, tout à l'aise du corps et
au profit des reins. **RABELAIS.**

II

*Les Chevaliers du Bidet
Chaste et Pure*

EAU-FORTE DE VAN RUYSS



PARIS


M. DCCC. LXXXII

Droits réservés

LES CHEVALIERS DU BIDET



LES CHEVALIERS DU BIDET

ous connaissez déjà la femme Brioux de Bazanville, la « dame » au magistrat fameux, auquel nous empruntons ses expressions propres lorsqu'il préside à la XXI^e Chambre. Ce grotesque gueux de Bazanville, dont il est facile au lecteur de rétablir le véritable nom, cet inamovible coulait des jours assez bêtes dans son cocuage. Ce qui l'horripilait, c'est qu'il ne pouvait en acquérir de preuves plausibles. Aussi, était-il chaque jour plus ventripotent, plus hargneux, plus plat et plus vil, n'osant

dire un mot des amours adultères de la femme Brioux, la plus sale moitié de lui-même dont la société ait jamais été infectée.

En ce temps-là, les condamnations pleuvaient dru sur les gens de lettres, et le *Gil Blas* ne fut pas épargné de ce goujat à binocle. M^{me} Brioux de Bazanville avait depuis longtemps dirigé ses convoitises vers le substitut de la Marinière, ancien attaché au cabinet du duc de Broglie. Ce la Marinière, quoique marié, redoutait de ne pas se montrer galant envers la femme de son chef, car, s'il l'eût repoussée, elle l'aurait sans nul doute noirci près de son auguste époux.

La donzelle s'imagina se l'attacher à jamais en l'avertissant qu'elle lui ferait don, prochainement, d'une chose précieuse.

— Ah ! disait la Marinière, un peu bègue, vous avez un cu... cu... cu... curieux objet à me donner ?...

— Oui, mon cher substitut ; un objet

qui, je l'espère, vous montrera à quel point j'ai placé en vous... mes espérances.

Et la vieille se rengorgea.

— Votre con... con... con... confiance m'honore.

— Jamais je n'en ai ressenti une pareille pour aucun homme. Il faut que ce soit vous pour que je me sois abandonnée à aimer comme j'aime... Croyez que c'est la première et la dernière fois que j'ai fait un accroc à ma robe... d'épouse sans tache.

Et la matrone levait au ciel ses yeux de colombe expirante. ^

— Votre pi... pi... pi... pi... pieuse conduite m'en est garant, Madame la présidente.

— Ne me remerciez pas avant de savoir en quoi consiste la chose en question.

— Qu'ai-je donc, en vérité, accompli de si merveilleux pour que vous daigniez me faire ca... ca... ca... ca... cadeau d'un objet que je ne puis deviner... et qui doit être sans prix ?

— Vous m'avez aidée à supporter les brutalités de mon mari, voilà tout.

— C'est un tu... tu... tu... turbulent époux que vous avez en lui.

— Oh! non, murmura-t-elle, avec un soupir; il n'est pas turbulent avec moi, il n'est que hargneux.

La Marinière n'osa souffler mot, dans la crainte de dire du mal de son supérieur.

— Voyez-vous, mon cher substitut, il ne comprend pas mes aspirations... élevées... Nous n'étions pas créés l'un pour l'autre.

— Je saisis, Madame la présidente. Il n'aime que le so... so... so... solide; il s'englué dans le po... po .. po... po... positif.

— Justement. Vous avez parfaitement deviné. Envieux, bouffi d'importance, ce masque gras, à facies de sanglier, a-t-il jamais pu exhaler l'amour? Voyons, qu'en pensez-vous, La Marinière? Avec moi, n'ayez crainte d'exprimer votre pensée.

— Je lui en veux bien un peu des cou... cou... cou... courbettes que je lui ai adressées...

— Vous voyez que vous êtes de mon avis.

— Et puis, acheva le substitut, il est plein de pou... pou... pou... pou... pouvoir sur moi ; il en a... a... abuse. Et il ne rêve tou... tou... tou... toujours qu'à faire pen... pen... pen... pendre les gens de lettres.

— Enfin, croyez-vous qu'il ira plus haut que la XXI^e ?

— Je crois qu'il a atteint son bâ... bâ... bâ... bâton de maréchal maintenant. D'ailleurs...

— Chut!... Monsieur de la Marinière, je l'entends qui arrive ; prenez votre air cérémonieux et quittez-moi.

— Madame la présidente, je suis, pour la vie, votre dévoué co... co... co... corvéable.

Et le substitut, courbé en deux, salua la cheffesse judiciaire dont il devait rester

l'amant forcé pendant quelque temps, s'il voulait que rien de pénible ne surgît dans ses affaires au palais.

Deux jours après, M^{me} Brioux de Bazanville envoyait au sieur de la Marinière une caisse en bois de Santal avec prière de ne désemballer l'objet que lorsqu'il serait seul.

La Marinière, on le conçoit, avait conservé, quoique marié, un logement secret de garçon, près du Cercle catholique de la rue Madame, dont il se vantait d'être un des membres fervents. Il reçut com-
ponctuellement la caisse qu'on lui adressait. Mais il s'empressa, dès qu'il fut seul, d'enlever rapidement le couvercle, se servant de ses pincettes en guise de levier. Seulement, quand il vit la nature de l'envoi, il se crut le jouet d'une mystification. Enfin il se décida à retirer de la boîte, un petit meuble en forme de guitare... un bidet, pour nous servir du terme consacré, dont les parois en boule contenaient une cuvette à peinture sur porcelaine.

Stupéfait, il enleva la cuvette au fond de laquelle il reconnut en un merveilleux travail céramique le portrait émaillé de la présidente, de l'auguste M^{me} Brioux de Bazanville, dont la ressemblance attestait l'œuvre d'un de nos plus fameux artistes.

— Cette fois, songeait la Marinière, il m'est impossible de croire à une plaisanterie, car si cette femme voulait se moquer de moi, elle n'aurait pas agrémenté le bidet de son... portrait.

Un second objet accompagnait le premier : c'était un « indispensable » également en argent.

Le substitut rompit alors le cachet d'une lettre qui servait de préface à l'introduction de ces deux meubles :

« J'ai voulu, disait l'amante transie, vous donner deux choses qui entrent dans la pratique journalière de la vie, afin qu'aux heures intimes de votre existence vous soyez ramené à penser à moi. Généralement, l'emploi des deux meubles que je vous adresse exige le com-

plet isolement de la société; donc, aucune distraction ne subsistera alors pour écarter mon souvenir de votre esprit; il se mêlera aux rafraîchissements émoullients quevotre précieuse personne, échauffée par les réquisitoires de la XXI^e chambre, demandera à ces instruments d'un usage délectable. »

La Marinière, en vrai magistrat de la XXI^e, absorbait plusieurs fois par jour des clystères d'eau tiède. Il se livrait à cette pratique aimée des dévôts, à l'exemple de son chef. Ce n'est un mystère pour personne que le gros président de la XXI^e possède dans un petit cabinet attenant à son prétoire, des instruments de première nécessité, destinés à combattre la constipation qu'amène chez lui l'éjaculation laborieuse de ses sentences contre les gens de lettres.

Aussi le substitut, un instant ébahi, finit-il par regarder de sang-froid le bidet et l'*indispensable*, lorsque son concierge, frappant violemment, lui remit une nouvelle lettre.

La Marinière ouvrit brusquement. « Cher, disait la missive, défie-toi; ta femme et ta belle-mère sont à la piste de ton logement de garçon. Enlève tout ce qui pourrait être suspect; car, d'un jour à l'autre, sous un prétexte quelconque, tu seras en butte à une perquisition judiciaire. Ton ami, Gaston. »

La situation s'accusait critique.

— D'un instant à l'autre? songeait le substitut; cela signifie, à présent, demain, peut-être ce soir; on ne sait. En vérité, c'est à en perdre la tête! Mes papiers sont faciles à transporter ailleurs... Mais ce bidet? En admettant que je laisse le vase chez moi... je ne peux y laisser aussi cette malheureuse piscine.

Et, comme Marius sur les ruines de Carthage, il restait à cheval en travers du meuble, méditant sur l'écroulement de sa tranquillité.

— Il n'y a pas à réfléchir plus longtemps, songea-t-il. Je vais brûler les lettres de la présidente, et j'emporterai les

deux objets avec moi dans une voiture de place, jusqu'à ce que j'aie trouvé un ami sérieux chez qui les caser.

Sa détermination s'exécuta vite, et une demi-heure après il roulait dans un fiacre, emportant la caisse en bois de Santal.

— Ma femme peut entrer maintenant dans mon logement, se répétait-il; ce qu'elle y trouvera ne sera pas lourd. Seulement, j'ai beau me creuser la tête, je ne me soucie guère de mettre en ma confiance mes amis du Cercle catholique; j'ai peur qu'ils ne rient de moi en devinant la nature de l'objet que la forme de cette boîte autorise trop à soupçonner.

L'heure marchait, cependant; il fallait se rendre à l'audience pour quatre heures.

— Au fait, songea La Marinière, en se frappant le front, si j'allais voir Césarine? Elle est bonne fille.

Et il donna au cocher l'adresse de la personne en question : rue de Douai, 54.

M^{lle} Césarine, qui rentrait alors, sauta au cou de son ancien protecteur.

— J'accours te demander un service, fit La Marinière en riant.

Il est à remarquer que le substitut ne bégayait que lorsqu'il était ému. En général, le contentement lui rendait la liberté de sa parole.

— A titre de revanche, répondit Césarine, quand je m'assiérai sur les bancs de la Correctionnelle, tu me recommanderas chaudement.

— Tu n'en es pas... pas là.

— Enfin, que désires-tu de moi ?

— Que tu me ga... ga... gardes cette caisse jusqu'à ce soir seulement. Je viendrai la reprendre.

— Soit. Mais alors promets-moi une chose ?

— Tout ce que tu voudras.

— Au lieu de ne passer que la soirée avec moi, dînons ensemble ; j'ai quelqu'un que je veux te présenter.

— S'il ne s'agit que de cela pour te rendre heureuse, j'accepte. Mais cache-moi cet objet.

— Enfin, qu'est-ce que c'est que ce précieux dépôt ?

— Je n'ai pas le temps de te l'expliquer. Sache seulement que ma femme su... su... suspectant ma con... con... conduite, est en train de faire cou... cou... courir après moi dans mon petit appartement de garçon.

— Suffit, ma vieille branche ! tu en as enlevé diverses choses qui t'auraient compromis et tu me les apportes ?

— Tu as deviné. Maintenant, adieu !

— Ainsi on a pensé à sa Niche, pour lui demander un petit service mignon ? c'est gentil, ça, mon gros. Allons, sauve-toi, et reviens vite.

— Adieu, ma poule !

— Adieu, mon chien !

Et le substitut se précipita dans l'escalier. Un quart d'heure après, il descendait au Palais de Justice.

Son réquisitoire ânonné, il se retirait, persuadé de l'impression causée par sa parole, ayant obtenu une condamnation à

quelques mois pour un voleur de sonnettes, lorsqu'à la porte du Palais, il s'entendit appeler. C'était le sieur Brioux de Bazanville, qui l'attendait dans une voiture de place.

Il s'empressa d'obéir, monta près de son chef, qui lui dit en riant :

— Je vous emmène avec moi, ce soir.

— Où... où... où donc, monsieur le président ?

— Vous le verrez. C'est une surprise.

Quoique déconcerté, La Marinière n'osa souffler mot.

— Dieu me damne ! songeait-il, le cocher prend le chemin de la rue de Douai.

— Ne cherchez plus où nous allons, fit en riant le sanglier judiciaire, vous ne trouverez pas ; c'est chez une amie à moi.

— Comment, monsieur le président ? u... u... une amie à vous ?

— Eh ! de temps en temps, je la vois. Vous comprenez, on n'est pas sans inspirer quelque attachement.

Et le président se caressa les favoris, et rassujettit son pince-nez.

— Vous m'incul... cul... culquez des choses étranges.

— Allons donc, La Marinière ! vous ne me convaincrez jamais que vous aussi...

— Mon Dieu ! si c'était un piège de ce rhinocéros de malheur ? se dit l'amoureux malgré lui.

Il essaya de sourire.

— Dieu de Thémis ! que ce garçon paraît idiot ! songea Brioux, ému de pitié.

— Ainsi, reprit le président, vous n'avez jamais fait la cour à aucune autre femme que la vôtre ?

— Oh ! si... si... si...

— A la bonne heure !

— Si on peut dire ! acheva La Marinière, dont la langue s'empêtrait.

— Mais alors, mon garçon, vous êtes un ange, et je ne sais comment je vous présenterai à Césarine.

— Juste ciel ! songea le malheureux

La Marinière, en voici bien d'une autre, à présent!

La voiture touchait au 54 de la rue de Douai. Le président paya et entraîna le substitut. Une sueur froide coulait dans le dos du subordonné qui se décida à un aveu spontané.

— Je co..co..co..connais cette dame, balbutia-t-il en essayant un sourire.

— Ah bah ! s'écria Brioux, le regardant en face, cette fois, et stupéfait de la confiance.

En même temps il souriait et poussait La Marinière devant lui.

— Comment, ensemble ! s'exclamait une voix de femme.

C'était Césarine qui entr'ouvrait la porte de son boudoir.

— Je crois superflu de vous présenter l'un à l'autre, observa le président avec un petit rire sec.

— C'est chose faite, interrompit la donzelle en voyant ces deux singuliers visages. Seulement je vous ai préparé une

surprise. Oh ! mais, là, une surprise !.. Vous ne savez pas dans quoi vous allez être servis, messeigneurs ?

— Dans du Sèvres ? demanda Brioux.

— Mieux que cela.

— De la vaisselle plate ?

— Pas tout à fait.

— Allons, La Marinière, égayez-vous, que diable ! Vous êtes en pays de connaissance.

— A table ! cria la dame en prenant le bras du président.

On entra dans la salle à manger, et deux exclamations formidables sortirent de la poitrine de chacun des deux hommes.

Le bidet, le trop fameux bidet avait été exhumé de la caisse et trônait en guise de soupière au milieu de la table, exhalant l'arome d'un potage succulent.

— Mi... mi... misérable ! cria La Marinière, que la colère suffoquait. Je t'avais confié cela en dépôt.

— Pas possible ! interrompit Bazanville

interloqué. C'est de vous qu'elle tient ce meuble ?

— En dépôt, monsieur le président.

— En dépôt ! comment ?

— C'est... c'est... un ca... cadeau qu'on... qu'on... m'a fait.

— Et, ajouta Césarine sans penser à ce qu'elle disait, il y a aussi un joli portrait de dame sur émail, au fond.

— Eh ! eh ! monsieur le substitut, poursuivit d'un ton goguenard le magistrat, on va bien au Cercle catholique.

— Votre ca... ca... ca... caprice est étonnant, Césarine !

— Là, là, calmez-vous, répliqua-t-elle. Vous savez que ce bidet n'a pas encore servi. C'est pourquoi il m'a paru plaisant de vous offrir la soupe dedans.

Elle plongea la cuillère dans le récipient en pâte transparente et présenta une assiette pleine à chacun des deux magistrats.

Depuis quelques secondes, La Marinière ne réfléchissait qu'à une chose :

empêcher Brioux de Bazanville de voir le portrait de la dame peint dans la cuvette. Et, depuis le même nombre de secondes, Brioux ne songeait qu'au moyen de distinguer le susdit portrait.

— Po... po... po... portez cela ailleurs ! répétait La Marinière.

— Quand le bidet sera vide, déclara solennellement le président, qui jouissait de la confusion de son subordonné.

— Si je me sauve, se disait La Marinière, il fera jeter le reste du potage, et reconnaîtra encore plus vite la physionomie de sa femme.

Césarine, elle, se tenait les côtes, heureuse de sa petite vengeance sur le gros La Marinière, qui l'avait plantée là dans un moment de dèche. Elle s'efforçait de se détourner de son suppliant regard, et luttait, à l'instar du président, à qui, d'elle ou de lui, mangerait le plus de soupe.

Enfin, le moment fatal arrivait. Le bidet se vidait, se vidait. Le président se leva brusquement, saisit le meuble et plongea

un œil ardent au fond. La Marinière, pris de frayeur, gagna la porte et se sauva. Mais, pendant qu'il enfilait l'escalier, le président considérait vainement la figure engluée de vermicelle. Il ne reconnut pas M^{me} Brioux de Bazanville et résolut d'achever de dîner tranquillement.

Le surlendemain, le substitut fut destitué ; mais on eut l'obligeance au Parquet de propager le bruit que c'était parce qu'il avait refusé de se prêter à l'expulsion des Jésuites.

— Je l'ai échappé belle, se répétait quelques jours après La Marinière en apprenant, par un petit billet de Césarine que le magistrat après avoir examiné l'objet, ne s'était douté de rien.

Seulement, Césarine ajoutait : « Je garde le pot de chambre en argent, je te retourne la piscine. Tu me devais un dédommagement de l'abandon dans lequel tu m'as laissée, il est juste que je sois rétribuée. Si cela te contrarie, adresse-moi tes réclamations par voie judiciaire. »

— J'ai eu affaire à une friponne, pensait le substitut. J'ai encore de la chance de m'en tirer ainsi.

Il reprit son courage et son bidet, et retourna chez la présidente. Là, il lui expliqua de son mieux sa crainte d'une perquisition dans ses appartements, ce qui le forçait à lui confier momentanément le don précieux qu'il tenait d'elle.

— Je suis di... di... digne de votre con... con... confiance, acheva-t-il en lui baisant les mains.

Le bidet n'était pas plutôt jeté par M^{me} Brioux dans une armoire, que son mari entra.

— Vous ici ? fit-il en tendant la main à La Marinière.

— J'expliquais à notre cher substitut, dit précipitamment M^{me} de Bazanville, que notre loterie des orphelins se tirera le huit de ce mois, et je lui demandais un concours qu'il m'accordait généreusement.

— Oui, répondit La Marinière en se levant pour partir, j'apporterai à madame,

monsieur le pré... pré... président, ma petite què... què... quête...

— C'est entendu ; au revoir ! dit Brioux de Bazanville en le saluant d'un geste protecteur.

— Votre cha... cha... charité m'émeut, madame, acheva La Marinière en saluant, la main sur son cœur.

Et il sortit.

Deux ou trois jours après ces événements, on tirait une autre loterie à un louis le billet chez Césarine. Le chiffre de cette loterie s'élevait à près de 1.700 francs.

Le gros lot, que l'on adjugea à dessein au président, parce qu'il s'était fendu d'au moins trente billets, ce gros lot se trouvait précisément représenté par le vase nocturne en argent repoussé, que La Marinière pensait reprendre un jour ou l'autre.

M^{me} Brioux de Bazanville ce soir-là venait de se coucher, lorsque son mari entra dans sa chambre. Or, il y avait des années qu'il ne s'y montrait pas. A

sa très grande surprise, elle le vit déposer un objet assez lourd sur sa table de nuit.

— Qu'est-ce? demanda la présidente, très étonnée.

— Une surprise, ma louloute, répondit le gros homme en essayant de prendre un ton aimable.

— Une surprise... à moi?

— Tu verras ça demain quand il fera jour, bobonne.

— Enfin, je veux savoir en quoi consiste votre cadeau.

— Imagine-toi que j'ai gagné le gros lot à une loterie de bienfaisance.

— Vous?.. le gros lot!.. Comment s'appelait cette loterie?

— Attends donc... C'était une... loterie pour le rachat des âmes du Purgatoire.

— Ah!.. Et chez qui se tirait-elle?

— Chez madame... madame Irène de Valpuis.

— Je n'ai jamais entendu ce nom, remarqua la présidente d'une voix aigre-

douce. Mais, je vous remercie ; demain je regarderai l'objet.

Le président qui s'attendait à des reproches au sujet de sa prodigalité pour des loteries non paroissiales, sortit assez content. M^{me} de Bazanville n'eut rien de plus pressé alors que de chercher à se rendre compte de la nature du lot que son mari lui apportait.

Elle frotta une allumette, alluma sa bougie et poussa un cri rauque.

Elle venait de reconnaître le vase, le fameux vase donné par elle à La Marinière. Il y avait là quelque abominable manœuvre. Elle était perdue. Son mari devait tout savoir, quoique, cependant, son allure n'eût marqué aucun courroux, aucun semblant de vengeance. Oh ! elle allait voir cela. Il lui fallait la vérité.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que le président de Bazanville entendait gratter à sa porte.

— Monsieur Brioux ! monsieur Brioux !

— Qu'est-ce que vous me voulez ? dit-il en grognant.

— C'est moi... Joséphine, ne m'entends-tu pas, mon ami ?

— Après ? fit-il, distinguant la voix de sa femme.

— Monsieur Brioux !.. insista-t-elle d'une voix caressante, j'ai mon oreiller...

— Allez au diable avec votre oreiller !..

— Vous ne voulez pas ?..

— Non, je ne veux pas, cette nuit.

— Bonsoir, mon ami.

— Bonsoir, ma bobonne.

Et le magistrat se replongea dans ses couvertures.

— Si elle croit, parce que je lui ai offert un présent, que c'était pour obtenir autre chose, elle se trompe, grommelait le loup-cervier. Est-elle assez embêtante avec son oreiller ?

— Comment faire, saints du Paradis ? songeait de son côté l'épouse repoussée ; comment ce vase peut-il être en son pouvoir ? Que se passera-t-il demain ?

Suis-je oui ou non perdue ? Ce scélérat de La Marinière aurait-il donné à d'autres ce que j'ai eu la folie de lui envoyer pour son usage particulier ? Qui m'éclairera ? Comment m'y prendre ?

Le déjeuner la trouva en face du président, qui crut la dérider en lui demandant :

— As-tu étrenné mon cadeau..., Joséphine ?

En lançant cette question, il rit d'un gros rire, de ce rire — qui lui parut drôle — épais, vulgaire, que connaissent les gens de lettres qui passent en jugement à la XXI^e chambre.

— Au fait, demanda rêveusement M^{me} Brioux de Bazanville, pourquoi donc M. de la Marinière a-t-il donné sa démission ?

— On l'a forcé de prendre cette détermination.

— Vraiment ? articula-t-elle, jouant l'étonnement. Et, pourquoi a-t-on usé envers lui d'une semblable rigueur ?

— Il a des mœurs déplorables.

— Lui ? que j'ai vu si correct, si froid, si positif ?

— Oui, ma chère ! lui-même. Et, tiens, ajouta finement le fonctionnaire, voulant rendre sa femme aimable en ayant l'air de lui faire une confidence, je vais te raconter une chose épouvantable de lui...

— Vous m'effrayez.

— Dame, il y a de quoi. Figure-toi qu'il a donné à une fille, — tu m'entends ? à une fille — je t'offre en mille... Non, il vaut mieux que je te le dise. Il lui a donné un bidet d'au moins... dix-huit cents à deux mille francs.

— Est-ce possible ?

— Les agents de police m'ont adressé un fidèle rapport. Et, dans ce bidet, devinez ce qu'il y avait ?.. le portrait d'une femme du monde, qui honorait ce monstre de ses faveurs !

— Mais, comment le savez-vous ? murmura la malheureuse en pâlisant atrocement.

— Est-ce que nous ne savons pas tout ? Il ne me manque qu'un renseignement ; je donnerais beaucoup pour l'avoir.

— Qu'est-ce qui vous manque ?

— Le nom de la dame qui s'est laissée peindre au fond de cette fameuse et innarrable cuvette émaillée, après y avoir trempé ses... charmes postérieurs.

La présidente respira. Son mari connaissait tout, excepté le fin mot.

— J'ai pourtant usé de ruse, continua le président. J'ai menacé la donzelle à qui ce drôle avait offert le bidet de la flanquer en prison elle ne consentait pas à me faire revoir le portrait en question ; mais ces filles-là, ma parole, ont des points d'honneur étonnants.

— Eh bien ! continua la présidente, en essayant de manger.

— Eh bien ! elle s'y est refusée, et je n'ai pas osé user de rigueur. Mais, je retrouverai ce bidet, je te le jure.

Le président se leva de table, prit la

serviette où il renfermait ses dossiers, et sortit.

A deux heures, M^{me} Brioux de Bazanville entrait dans un des confessionnaux de l'église de Passy ; en quelques minutes elle achevait sa confession et implorait un conseil urgent.

— Oui, mon père... le hasard m'a remise en possession de l'objet fatal que je lui avais donné, et je ne sais comment m'en débarrasser.

— De quelle nature est cet objet ?

— Oh ! si c'est un objet suspect par les intentions qu'il représente... il est très utile en ce qui concerne les services qu'il rend... Je n'ose pourtant vous le nommer.

— Quelle forme a-t-il ?

— La forme d'une... guitare.

— Eh ! mais, dit le prêtre, qui ne comprenait pas, je ne vois rien là qui soit méprisable ; cependant, j'ai beau chercher je ne découvre aucun objet... voluptueux, ressemblant à celui dont vous me parlez.

— Oh ! mon père, s'il ressemble à cet

instrument, il n'en a que l'apparence ; je défierais qu'on puisse jouer dessus un air qui offensât l'oreille.

— Mais, enfin, reprit le confesseur, en essayant une voix sévère, cela rentre donc dans les choses indispensables d'un mobilier... profane ?

— Hélas ! tous les dons de l'amour décernés aux hommes ne sont-ils pas criminels ?

— De pareilles offrandes ne devraient s'adresser qu'à Jésus et à la Vierge, Madame la présidente. Et quelle en est la matière ?

— La porcelaine, le boule, l'émail... Cela me coûte deux mille francs.

— Une dernière fois, quel est le nom de cet objet... terrible ?

— Eh bien, mon père, c'est... une piscine.

— Une piscine... c'est très simple. En ce cas, faites-en hommage à une église pour les fonts baptismaux.

— Quoi, mon père, repartit M^{me} Brioux

en souriant, malgré la gravité de l'endroit, vous voulez que...

— Ce qui a été profané par l'amour terrestre soit purifié par l'amour divin, articula sentencieusement le prêtre.

— Mais, je vous avouerai...

— Il le faut, ma fille; autrement, je me verrai dans la pénible obligation de vous refuser l'absolution.

— Jésus, mon sauveur! que deviendrais-je? s'écria la dévote en joignant les mains et très effrayée.

— D'ailleurs, poursuivit l'abbé d'un ton plus doux, il y a une Société pour l'entretien des églises pauvres; ainsi, vous n'avez pas à craindre que jamais on reconnaisse ici, à Paris, un meuble vous ayant appartenu.

— Enfin, mon père, si vous le voulez absolument, je vous obéirai.

— Revenez dans quelques jours. Dès que votre offrande sera accomplie, je vous donnerai l'absolution.

Et le prêtre poussa le petit volet du confessionnal.

La dévote présidente fut alors bien forcée de se retirer.

Elle passa dix jours en proie à de cruelles perplexités, écrivant et recevant maintes réponses de curés de campagne, qui lui paraissaient encore trop intelligents pour accepter, sans méfiance, le don du bidet, et lui assigner une place au trésor d'une paroisse.

Enfin, un jour fortuné entre tous, elle reçut la lettre suivante du Berry.

« M'ame la Présidente, moi Joseph Bouton, maire de Sainte-Amarante, j'vous octroie les remerciements les plus efficaces pour l'offre gracieuse qu'vous avé fai à la commune dont pour l'instant j'suis l'maire susnommé; et j'vous informe que l'curé attend avec impatience les magnificences qu'v'ot piété a fait reluire pour sa paroisse. Jeudi prochain, m'ame la présidente, nous aurons l' plaisir d' célébrer une messe solennelle en introduisant vot

cuvette d'honneur dans les fonts baptismaux qui n'ont encore qu'une terrine en terre rouge pour le savonnage originel d'nos enfants, et j'espère qu'vous voudré ben assister à c'te cérémonie ousque nos paysans prieront pour la bienfaitrice d'leu paroisse. Veuillez donc, m'ame la présidente, nous adresser la chose en question et recevoir nos vœux pour elle et pour vous qu'êtes assurément confite en sainteté. »

« JOSEPH BOUTON,

« Cultivateur, maire de la commune de
Sainte-Amarante. »

— Enfin!.. se dit M^{me} Brioux de Bazanville, le ciel a eu pitié de mes angoisses.

Et elle se précipita non pas à genoux, mais sur l'*indispensable*, qu'elle emporta afin d'y faire adapter une anse d'argent qui le transformât en un récipient à eau bénite.

En quarante-huit heures, les deux ob-

jets expédiés grande vitesse arrivaient à l'église provinciale où on les déballait précipitamment.

Ni le curé ni le maire ne connaissaient la forme d'aucun bidet, les paysannes que le curé avait mariées et extrémonciées ne se servaient pas de ces sortes de choses ; ils crurent bénévolement que telle était la forme des piscines baptismales actuellement en vente chez les marchands parisiens.

— C'est étonnant, disait le curé, le rite romain a tout transformé, jusqu'aux objets du culte. Voyez donc ce vase merveilleux, c'est vraiment dommage d'y débarbouiller la tête de nos mioches du péché originel.

— Bah ! répondait le maire tout enorgueilli, nous valons ben les biaux messieurs qui s'en servent dans leux capitales, et nos pompiers n' réfléchiront pas su l'ordonnance d' la messe c' jour-là.

Pendant que les paysans se réjouissaient de la cérémonie religieuse qui allait illus-

trer la paroisse, M^{me} la présidente se décidait à une demi-confiance envers le très illustre cocu Brioux de Bazanville.

— Mon ami, lui annonça-t-elle, sachez que j'ai reçu un aveu de M. de La Marinière concernant la récente aventure qui lui serait survenue avec une femme du monde.

— En vérité ! s'exclama le président stupéfait, il vous a confié le nom de la personne qui lui a offert comme preuve d'amour un... bidet ?

— Il me l'a confié, dit-elle avec emphase, sachant parfaitement que je lui garderais le secret, et encore il m'a chargé de le débarrasser du cadeau en question.

— Et comment vous y êtes vous prise ? insista le président qui n'était pas éloigné de trouver du génie à sa femme.

— Par le conseil de l'abbé Planel, mon confesseur, j'ai offert le bidet en question à une pauvre paroisse du Berry qui changera la nature de l'objet et l'installera à la

porte de son église comme une piscine pour les fonts baptismaux.

— Ah ça, vous voulez m'en imposer ?

— Nullement ; j'ai, de plus, joint le vase que vous avez gagné à cette... loterie de bienfaisance ; j'y ai fait mettre une anse, et il servira à la grand'messe pour les aspersion.

Brioux de Bazanville regarda sa femme à deux fois. Il se demanda si elle le narguait, si elle devenait folle.

— Voulez-vous, lui demanda-t-elle, assister à l'inauguration que l'on prépare pour le bidet de La Marinière dans l'église de Sainte-Amarante ?

Et elle lui montra la lettre du maire.

Il n'y avait aucun moyen de douter, c'était réel, c'était sérieux. Elle n'attendait que son adhésion, et il dut répondre qu'il l'accompagnerait, non sans une secrète angoisse.

— Quelle complicité ! songeait-il avec accablement ; si on vient à découvrir que j'ai été pour quelque chose dans un

pareil événement, je suis bafoué au Palais.

En proie à de sombres pensées, il partit avec sa femme le mercredi ; et le jeudi matin on recevait solennellement le couple présidentiel, qu'on escortait bannières au vent et au son bruyant des trombones jusqu'au banc-d'œuvre.

Or, au moment où le prêtre prononça les paroles de purification : « Asperges me », il eut soin de tremper assez largement son goupillon dans le fameux vase de nuit et de gratifier d'abord d'une copieuse immersion la face de sanglier du gros Brioux de Bazanville.

Celui-ci garda la meilleure contenance possible et se signa dévotement, n'osant s'essuyer le visage dans la peur de commettre une irrévérence, se rappelant soudain que sa digne femme s'était peut-être servie du vase nocturne.

A l'évangile, le curé monta en chaire, et, dans un prône bien senti, raconta l'histoire de sainte Amarante. Par une allusion délicate, il compara ses vertus à

celles de M^{me} de Bazanville. Il parla des largesses de ce couple judiciaire, qui prenait la défense du pauvre et consolait l'orphelin. Il analysa la délicatesse de travail de la piscine sacrée.

— « Allez tous, s'écria-t-il dans un accès de lyrisme, allez tous, mes frères, vous retremper par vos prières à cette source auguste ; qu'elle rappelle à vos souvenirs la fontaine de Siloé, qui faisait marcher les paralytiques quand leurs membres y avaient trempé un seul instant. Mais l'évangile nous assure qu'un ange en remuait l'eau pour qu'elle devînt efficace sur les lépreux ; cet ange aura eu pour vous un précurseur : Madame Brioux de Bazanville, escortée de son respectable époux, qui nous honore de sa présence. »

L'assistance entière parut enthousiasmée et jeta un coup d'œil admiratif du côté de l'auguste président.

— « Oui, mes frères, poursuivit l'orateur, trop bien lancé pour s'arrêter, nos

nouveaux fonts baptismaux ont la forme d'une guitare, vous l'avez remarqué, n'est-ce pas ? C'est pour vous faire songer que tous, devant le Seigneur, vous devez vibrer d'amour comme des lyres vivantes.

« De plus, vous verrez peinte dans la cuvette la figure divine de sainte Amarante, patronne de cette église ; c'est une délicate attention de M. le président, que nous ne saurions trop remercier ni trop bénir. Allons donc processionnellement aux fonts baptismaux et renouvelons dans nos cœurs les vœux qu'un parrain et une marraine catholiques ont proférés pour nous le jour où nous avons été délivrés du péché originel. Ainsi soit-il. »

Le curé descendit de chaire ; l'orgue entonna le cantique :

Quant l'eau sainte du baptême
Coula sur nos fronts naissants...

M. Brioux de Bazanville reçut un cierge

et se vit contraint de marcher à la tête des fidèles jusqu'à cet endroit de l'église où, dans une chapelle des bas côtés, se trouvait placé le bidet de sa femme, devant lequel il se posta sans distinguer en aucune façon le portrait de sainte Amarante, car le bidet était rempli d'eau, que le prêtre bénit consciencieusement.

L'on apporta alors une demi-douzaine de nouveaux-nés, et on leur administra le baptême dans le meuble en question, qui avait reçu en ses ondes primitives les charmes impénitents de la grosse présidente.

Le suisse s'approcha du mari et tendit la bourse de velours où le président dut se fendre d'une vingtaine de francs. On lui faisait encore payer les dragées.

Enfin, la cérémonie terminée, il put se soustraire avec sa femme aux ovations qui les attendaient. Il reprit le train de Paris en grommelant et arriva encore à temps le lendemain pour condamner un ou deux gens de lettres.

— Pourvu que cela ne se sache pas ! répétait-il fou de terreur.

La chose transpira, cependant, car Bazanville dut réclamer l'appui d'un de ses acolytes du tiers-ordre, Francis Teignard, rédacteur en chef du journal le *Barbier* ; Teignard, qu'il avait sauvé de plusieurs embarras judiciaires, lui rendit le service de calomnier quelques libres-penseurs, dont les révélations pouvaient nuire à Brioux. Du reste, le taux de la conscience de Francis Teignard, montant en raison de l'énormité de calomnies qu'il éditait, le journal encaissa de grosses sommes.

La Marinière tenta de se justifier auprès de la présidente ; mais elle ne voulut rien entendre, et, par une exquise attention, durant une semaine elle ne manqua pas d'offrir à son mari les dragées de baptême qui lui étaient expédiées de Sainte-Amarante. Toutefois, le président n'échappa pas au ridicule, car l'un des journaux les plus francs de collier dans l'em-

ploi des termes, n'a pas craint, par l'organe de son rédacteur en chef, de désigner les deux héros principaux de l'histoire sous cette rubrique : *Les chevaliers du bidet.*



CHASTE ET PURE



CHASTE ET PURE

--



PEUT-ETRE ignoriez-vous jusqu'à ce jour que, dans un hôtel du quartier de la Madeleine, où descendent les députés rouges, un certain M. Brumère, trop inconnu pour être redouté de ses collègues, a établi son quartier général? Comme il porte le moins mal possible le bois de cerf traditionnel dont il s'est vu gratifier par sa moitié il y a quelques années, dans le midi, il préfère se loger là où son infortune est connue, afin d'éviter de nouvelles enquêtes. Ce brave cocu combat le divorce, s'il vous

plaît, une petite façon de donner le change à ceux qui ont appris son aventure et de faire dire : — Tiens, ce n'est donc pas ce que l'on croyait !

Voulant se ménager les bonnes grâces de la maîtresse de l'hôtel, il lui a donné la permission de se servir de sa chambre quand il n'est pas à Paris.

— Quoique je l'aie à l'année, lui déclara-t-il une bonne fois, faites-y coucher qui vous voudrez en mon absence ; ce sera toujours autant de gagné pour vous.

— Monsieur le député nous comble ! répliqua la maîtresse de l'hôtel en posant la main sur son cœur. Du reste, c'est l'habitude de Monsieur le député de se montrer galant pour les dames.

— Sans distinction de sexe, répliqua en riant M. Brumère.

— Sans distinction de sexe ? répéta l'hôtesse. Il y a donc différents sexes chez les femmes ?

— Oui. Il y a les femmes qui travaillent et celles qui ne travaillent pas... n'est-ce

pas, docteur ? ajouta le député en se retournant du côté d'un nouveau venu , M. Sonor, médecin militaire, arrivé depuis peu du camp de Châlons.

— Mais je loge des femmes qui travaillent, interrompit la maîtresse de l'établissement. Je loge M^{me} de Monroy, une artiste peintre.

— Est-il possible ! s'écria le docteur Sonor, vous logez cette espèce ?

— C'est une femme très honorable.

— Quand on illustre, comme elle l'a fait, d'un crayon infâme, les *Contes drolatiques* de Balzac, on n'est pas honorable.

— Est-ce que vous achetez ses ouvrages ? demanda la dame interdite.

— Oui, Madame, je les achète pour voir jusqu'où peut aller la démoralisation d'une femme.

— Demain je donnerai congé à M^{me} Stephen de Monroy, s'écria M^{me} Agreste très impressionnée. Une aquafortiste, en effet, ne peut pas être une honnête femme.

— Oh ! mon Dieu, fit M. Brumère, il est possible, après tout, qu'on puisse être aqua-fortiste et honnête.

— Pas quand on fait courir sa pointe à travers les *Contes drolatiques* de Balzac, interrompit le médecin Sonor...

— En tous cas, Madame, confirma le député, ne criez pas trop haut que vous la connaissez ; si votre fille la fréquente, qu'elle s'en cache le mieux qu'elle pourra ; en un mot, sauvez les apparences au sujet de cette liaison et gardez la famille de Monroy si ce sont de bons locataires.

La malheureuse hôtesse resta songeuse ; elle ne voulait pas déplaire au député ni au médecin militaire, et de vives inquiétudes l'étreignirent.

Le député partit trois jours après en vacances pour la Dordogne, et le médecin s'absenta de l'hôtel presque en même temps. Après longues réflexions, M^{me} Agreste se décida à ne prendre de résolution envers les Monroy qu'à la fin du mois.

Le jeudi de la semaine suivante, un

jeune employé du Printemps vint demander un lit. Comme on ne possédait de libre pour l'instant que celui du député, on usa de la permission donnée et on l'installa dans cette chambre dont il laissait la clef chaque matin dans la case en se rendant à son magasin.

Or, par hasard, trois semaines après, M^{me} Brumère arriva de Bergerac, précédant M. Brumère de vingt-quatre heures. Il était trois heures environ. M^{me} Agreste la conduisit en grande cérémonie dans la chambre de son mari, fit naturellement enlever les draps du lit où le commis avait pris ses ébats, et donna l'ordre au garçon, lorsque l'employé reviendrait vers une heure du matin, de lui indiquer une autre chambre pour coucher.

— J'attends monsieur d'un instant à l'autre, dit M^{me} Brumère à la directrice de l'hôtel... cela m'étonnerait qu'il arrivât cette nuit, mais enfin il n'y aurait rien d'impossible.

M^{me} Agreste se trouvait donc prévenue.

Il est bon de rapporter ici un fait aussi rare qu'important : c'est que le gendre de cette mégère de maîtresse d'hôtel ne demandait qu'une chose : se rapprocher de sa jeune femme, que sa belle-mère lui avait enlevée, et dont elle circonvenait l'esprit en l'amenant peu à peu à croire que son mari ne l'aimait pas, au point de l'avoir contrainte à quitter le domicile conjugal, et à la suivre dans cette maison meublée où la pauvrete se voyait tenue prisonnière chez une mère acariâtre.

Bonne et gracieuse, autant que M^{me} Agreste se montrait sèche, méchante et jalouse de toute notoriété, de toute supériorité, M^{me} Dunoyer subissait cette terrible tyrannie. Mais ses heures les meilleures n'en restaient pas moins celles où elle pouvait rêver à son mari... et à une future réconciliation.

De son côté, M. Dunoyer qui savait que sa femme n'était coupable que de faiblesse, cherchait par tous les moyens à pénétrer jusqu'à elle. Il était convaincu que

s'il arrivait à lui parler, il l'arracherait à ce joug détesté. Jeune et intelligent, il voulut essayer de la persuasion avant que leur séparation devînt définitive. Il prit le parti décisif d'entrer dans l'hôtel furtivement.

Ce jour donc où M^{me} Brumère reposait vertueusement dans le lit de son époux, le garçon de l'hôtel, accablé de fatigue, s'endormit vers dix heures. Le commis du Printemps arriva en chancelant, un peu gris, ne trouva ni sa clef, ni son chandelier, et monta quand même à la chambre qu'il avait l'habitude d'occuper.

— C'est toi? fit une voix endormie, partie de l'alcôve.

— Tiens, Phémie est venue coucher avec moi, se dit le commis un peu aviné.

Et tout haut :

— Hein! tu m'attendais avec impatience, ma biche?...

— Certainement que je t'attendais, répéta la même voix endormie, mais pas si

tôt cependant... Tu dois être parti presque en même temps que moi... car j'étais ici à six heures.

— Peste ! tu es restée longtemps... seule alors ! Ah ça, où diable sont cachées les allumettes ?...

Le commis, dont la tête s'alourdisait encore dans l'obscurité, se dirigea à tâtons vers la cheminée où il ne rencontra la trace d'aucun bougeoir. Pendant ce temps M^{me} Brumère continuait son somme interrompu.

— Faut que tu aies joliment sommeil pour ne pas m'aider à trouver le moindre luminaire. Bah ! qu'est-ce que ça fait ? Je n'en ai pas besoin. Je me coucherai sans cela.

Et, tant bien que mal, il se déshabilla.

Au même instant plusieurs coups de sonnette retentirent en bas, à la porte d'entrée. Deux voyageurs se présentaient, et le garçon, complètement réveillé, cette fois, s'empressait de se lever pour caser les

nouveaux venus : un certain voyageur en vins et M. Brumère.

— Il est inutile de réveiller ma femme, fit le député. Donnez-moi n'importe quelle chambre pour cette nuit. Demain vous lui annoncerez mon arrivée.

— Soit, Monsieur, montez au n° 8, le lit est prêt.

M. Brumère monta et entra au n° 8.

— Vous, Monsieur, continua le garçon, s'adressant au soi-disant voyageur en vins, je vais vous disposer un matelas dans la salle à manger. Nous n'avons plus de place.. A moins que je ne réveille M^{me} Dunoier pour vous donner sa chambre.

— Madame loge donc au rez-de-chaussée ?

— Oui, Monsieur : là, la porte à droite. Si vous voulez attendre, je vais...

— Non, non, je ne supporterai pas qu'on la dérange. Mettez-moi dans la salle à manger ; demain, nous verrons.

Pendant que le susdit commis-voyageur prenait possession de la salle à man-

ger, M. Brumère se déshabillait, soufflait sa bougie sur la cheminée et entra dans son lit. Un petit cri étouffé répondit à son insinuation entre les draps. Une petite, très petite personne, jouait l'étonnement, la frayeur et... l'amabilité.

— Comment se fait-il?... Mon Dieu, Madame, pardonnez-moi, je...

Un éclat de rire lui coupa la parole :

— Gros bêta, va!... Est-ce que j'ai peur d'un homme?

— Mais, Madame... Mademoiselle... Ah! vous êtes... très... gentille. Je vous remercie de votre bon accueil...

— Tu n'as pas froid aux pieds... Ernest?

— Oh! non!... — Mon Dieu, pensa le député, ma femme qui est à l'étage supérieur, si elle venait à savoir!... — Mademoiselle, je crois inutile d'insister... sur... mon indiscretion... déplorable.

— Allons, Gustave, allons, mon garçon, du moment que tu es entré dans mon lit, la voile au vent, j'imagine que tu savais

ce que tu demandais. C'est la patronne qui t'a envoyé?

— Oh ! pouvez-vous penser ? une personne aussi chaste, aussi pure !

— Écoute, Anatole, si ça ne finit pas, je me lève et je te flanque dehors.

— Au nom du ciel, ne criez pas, Mademoiselle ; ma femme n'est pas loin... elle est ici...

— Ta femme est ici, et tu es entré chez moi ? Voyons, Arthur, ça n'est pas sérieux.

— Mais si, mais si... Tenez, je vais vous raconter...

— Veux-tu que je me recule, Georges, si tu as trop chaud ?

— Mais non, je n'ai pas chaud... Je suis même transi... car, songez donc, si l'on pénétrait dans cette chambre !

— Eh bien ! est-ce que je n'y suis pas chaque soir ? Est-ce que chaque nuit je n'y reçois pas quelqu'un ? J'ai cru que tu étais celui d'hier, à moins que tu ne sois

l'autre d'avant-hier. Dans tous les cas, tu dois être Émile, à moins que tu ne t'appelles Paul...

— Bon Dieu, que m'apprenez-vous là? une maison si chaste, si pure!...

— Ah çà, mais tout le monde est donc chaste et pur ici? la maîtresse, la demeure, la cuisine, la chatte... Et la nourriture l'est-elle... dis, la nourriture?... et les draps? et le reste?...

Le malheureux député étourdi, ahuri, ne savait quelle contenance adopter... Heureusement que cette contenance s'imposa à lui très naturellement, au bout de quelques minutes, et il eût été fort à plaindre si M^{lle} Laure, ainsi que se nommait son aimable camarade de lit, s'était, à son tour, mis en tête de ne pas savoir ce qu'il voulait.

Pendant que cet incident se passait au n^o 8, le n^o 15, séjour de la digne épouse du non moins digne M. Brumère, était le théâtre d'une scène à peu près identique, dans un ordre renversé. Le commis du

Printemps se couchait enfin aux côtés de la femme du député et lui tâtait les reins avec un sans façon remarquable.

— J'ai sommeil, murmura-t-elle... en dormant à moitié, laisse-moi.

— Pourquoi es-tu couchée ici, alors? demanda-t-il très bas.

On peut se rendre compte de ceci : c'est que la voix de l'employé arrivant affaiblie à l'oreille de M^{me} Brumère, à moitié endormie, la confusion devenait parfaitement possible ; le son connu de leur voix ne pouvait les avertir de leur commune méprise ; et le... jeu du personnage inattendu rappelait sans doute, à faire illusion, celui de l'époux absent, puisque sa vertueuse compagne laissait le nouveau venu complètement libre. A un certain moment il finit même par la réveiller assez pour qu'elle souhaitât enfin, d'elle-même, ce qu'elle avait repoussé dès l'abord. Elle savoura profondément ce baiser, qui lui en rappelait un autre, datant de seize ans en arrière, et rien moins que conjugal. Comme elle se

retournait du côté du mur, il lui demanda, toujours à l'oreille :

— On n'a donc pas élevé de difficultés pour te donner la clef de ma chambre ?

— Il n'aurait plus manqué que ça !

— Mais, mon chien, tu sais, c'était risqué de monter chez moi comme tu y es venue !

— Risqué ! il me semble que c'est mon droit. On n'a pas douté de ma parole, d'abord, et je suppose que je porte ce que je suis sur ma physionomie.

— J'te crois... C'est pour cela que... Enfin, tu comprends, ma biche, faudrait pas que ça se renouvelle... C'est une maison honnête ici... c'est des cléricaux.

Cette fois, M^{me} Brumère furieuse se retourna vivement en se mordant les lèvres.

— Tu comprends, ma fille, que ce n'est pas pour te reprocher...

— Oui, oui, tu n'as pas oublié le... passé.

— Eh ! je me f... pas mal de ceux

qui m'ont précédé... Quand il y en aurait eu dix, quand il y en aurait eu trente, tu conçois... peu m'importe.

— Tu sais bien, dit-elle bas à son oreille, tu sais bien qu'il n'y en a jamais eu qu'un... dans une circonstance unique, une circonstance où j'avais perdu la tête... où j'étais folle ?

— Es-tu bête ! es-tu bête ! Qui est-ce qui t'adresse des reproches ?

— Mais pourquoi as-tu l'air de croire que cela s'est présenté... plusieurs fois ?...

— Dame, écoute, bichette ; je te rappellerai que tu me l'as avoué en m'assurant même que jusqu'à présent je valais mieux qu'eux tous.

— Ciel ! s'écria M^{me} Brumère quasi affolée... je ne sais pas ce que j'ai... je ne reconnais pas ta voix... j'ai peur...

— Allons, bon ! pensa l'employé, j'ai été trop loin, je l'ai houspillée, la voilà qui va avoir une attaque de nerfs. — Allons, Phémie, poursuivit-il à voix haute, allons, embrasse vite ton petit Zidore.

Cette fois M^{me} Brumère poussa un cri effrayant :

— Grand Dieu ! ce n'est pas mon mari !
Au secours ! à moi !

Et elle retomba pâmée, blême sur l'oreiller, pendant que le commis du *Printemps*, non moins effrayé, sautait à toute vitesse hors du lit, et sans même revêtir un pantalon, dégringolait l'escalier.

En touchant au palier du n^o 8, il se trouva face à face avec M. Brumère dans le même costume que lui.

— Monsieur, fit le député, n'auriez-vous pas entendu un cri ?

— Si, Monsieur, j'ai bien entendu un cri... c'est pour cela que je descends...

— Et moi, Monsieur, c'est pour cela que je montais. Venez avec moi, je vous jure que c'est en haut qu'on a crié.

— Je vous affirme, au contraire, Monsieur, que... c'est en bas.

— Voyons... sapristi, il me semble que deux hommes comme nous ne fuiront pas devant un danger ?

— Eh ! mon Dieu, je ne fuis pas, puisque je courais au secours de la victime!

— Dans mon empressement, poursuivait M. Brumère, je n'ai pas même pris le temps de revêtir un pantalon.

— Ni moi un caleçon.

— Je vais vous expliquer mon inquiétude, commença le député en s'accouant à la rampe son bougeoir à la main. C'est que ma femme est arrivée d'hier, me précédant seulement de quelques heures ; moi, je ne suis arrivé que cette nuit et n'ai pas voulu la réveiller. J'ai demandé qu'on me mit n'importe où... lorsqu'il y a un instant... — vous le dirai-je ? — Vous n'êtes pas marié, Monsieur ?...

— Non, Monsieur, Dieu merci, fit le commis défaillant, et prenant le parti de se cramponner à son tour à l'escalier.

— Alors, Monsieur, vous ne pouvez comprendre... ce cri m'a ému, au point que j'ai cru reconnaître la voix de ma femme.

— Et quelle chambre occupe Madame ?

— La chambre n° 15.

— Bigre, pensa le commis, je suis propre ; c'est le mari ! Et mes affaires qui sont là-haut !... Ecoutez, Monsieur, poursuivit-il avec une effusion étonnante, ce que nous avons de mieux à faire, je crois, c'est de regagner nos domiciles respectifs.

— Oh ! pas avant que je me sois assuré que ce cri ne partait pas de la chambre de ma femme.

— Flair de mari trompé, songea le jeune homme. On a beau dire, il y a une destinée...

— Tenez, Monsieur, reprit le communicatif député... tenez, je n'ai pas l'avantage de vous connaître... mais puisque le hasard nous met... nous conduit en face l'un de l'autre... sous l'empire d'un commun sentiment de courage — car enfin, c'est pour courir au secours d'une victime que nous nous sommes arrachés tous deux aux douceurs de la nuit...

— Oui... oui... Monsieur, c'est pour une victime que... nous avons crié, — c'est-à-dire, non, — c'est la victime qui nous a appelés...

— Eh bien, Monsieur, je vous prie de me permettre de vous la serrer cordialement.

Et M. Brumère, tenant son bougeoir d'une main, présentait l'autre au commis, pendant que le jeune Isidore qui n'avait pas de bougeoir et qui serrait le plus possible son pan de chemise de devant et celui de derrière en tâchant de les rapprocher, était obligé d'abandonner sa double bannière à la main gauche afin de répondre à la politesse de son interlocuteur en lui offrant la droite.

— Je me nomme Brumère, député de Tarn-et-Garonne. Je parlerai demain contre le divorce. Venez donc m'entendre ; je serai charmé d'avoir un auditeur comme vous.

— Monsieur, croyez que de mon côté... Ah ! vous parlerez contre le divorce ?

— Oui, Monsieur, et je me flatte que j'étonnerai bien des gens.

— Oh ! je vous en réponds, affirma le commis en passant devant lui, cette fois, sans cérémonie. Je vous en réponds ! En ce cas, cher Monsieur, à un de ces jours, n'est-ce pas ? Je vais réveiller le garçon pour lui commander de me servir mon déjeuner avant huit heures. A l'avantage de vous revoir.

Et Isidore descendit, la tête absolument chavirée, et alla s'enfermer dans un certain endroit du premier étage où il se verrouilla ; là, il s'assit... sur... le siège... prêt à répondre ainsi à la moindre éventualité qui pourrait se manifester dans sa personne.

A ce même instant, au numéro 15, l'épouse Brumère se voyait affectueusement secourue par son époux qui ne remarqua pas la présence des vêtements masculins épars dans la pièce, et s'écriait, dans un transport :

— Quand je disais tout à l'heure que c'était toi !... Ah ! l'on a beau se moquer

de l'instinct, je savais bien que ta voix m'avait appelé dans mon sommeil. Imagine-toi que je suis là depuis un quart d'heure, causant avec un jeune homme qui voulait me soutenir que les cris partaient d'en bas. Mais, moi, certain de mon fait, je te l'ai rabroué d'une belle façon. Imbécile, va !

Deux heures restaient avant le lever du jour, et pendant que M. Brumère se coulait dans les draps conjugaux, qu'Isidore attendait philosophiquement l'instant de sortir de sa prison, un autre personnage muni d'un passe-partout ouvrait une porte du rez-de-chaussée. C'était le commis-voyageur en vins qui, on l'a déjà supposé, ne cachait d'autre individualité que celle de M. Dunoyer, cherchant à s'introduire chez sa femme.

Il marcha à petits pas jusqu'au lit... tâta le corps étendu, évita de toucher à la figure, et, un peu tremblant, entra sans se déshabiller près de celle dont il se savait aimé. Aucun mouvement ne lui indiquant

qu'elle l'avait senti, il se décida à l'entourer de ses bras. Un grognement répondit à son étreinte.

— Comme ma femme est changée ! se dit-il. Autrefois elle m'aurait reçu avec empressement. On voit qu'elle a l'habitude de coucher seule maintenant.

Et voulant lui causer une douce surprise, il la souleva.

— Diable, qu'elle est lourde ! remarqua-t-il.

Il coula sa bouche à son oreille.

— Voyons, tu m'as reconnu ; tu sais que c'est moi, puisque je t'ai avertie avant-hier qu'aujourd'hui tu me recevrais.

Un nouveau grognement lui prouva qu'on l'entendait.

— Elle ne veut pas se compromettre, réfléchit-il. Bah ! nous nous expliquerons au jour ; et, d'ailleurs, la meilleure explication est celle que je lui apporte.

Et sans y mettre plus de cérémonie, il s'empara résolument de celle qu'il venait réclamer au nom de ses droits non répudiés.

Mais, à sa vive surprise, à sa terreur même, une voix dont l'accent le renversa soudain lui cria :

— Va-t'en dans ton lit ! va-t'en, entends-tu ?

Le malheureux poussa un cri effrayant ; il venait de reconnaître la voix de sa belle-mère !

Ouvrir la porte de la chambre et celle de la rue ne fut pour lui que l'affaire d'une demi-seconde.

M^{me} Agreste n'avait pas eu le temps de prendre une autre position, et de s'allonger de son mieux, qu'il atteignait déjà l'église de la Madeleine en proie à une espèce de démence dans laquelle sifflaient à son oreille les derniers mots de la mère de sa femme, croyant s'adresser à M. Agreste :

— Va-t'en dans ton lit ! va-t'en, entends-tu ?

Le jour qui suivit cette nuit mémorable M^{me} Brumère, qui s'était levée dès l'aube pour faire disparaître les vêtements accu-

sateurs et les donner au garçon de l'hôtel, M^{me} Brumère, disons-nous, recevait les tendres soins de son mari. Assise à table à côté de M^{me} Agreste et de sa fille, du docteur Sonor et d'autres locataires de l'hôtel, elle entamait une conversation sur la famille, à laquelle la voix de M^{me} Agreste mêlait sa note approbative.

— A bas les artistes !... Vivent les honnêtes gens ! beugla le sieur Sonor, voulant parler des Monroy et en élevant son verre à la hauteur d'un principe. Si vous m'en croyez, Madame, vous cesserez de loger cette engeance.

— Ils paient bien, cependant, observa timidement la jeune M^{me} Dunoyer.

— Ça gagne donc quelque chose ? demanda le député surpris.

— Je ne sais pas si ça gagne, mais ça paie largement.

— Si vous n'y prenez garde, dit tout bas le sieur Sonor à la maîtresse de l'hôtel, votre fille sera bientôt gangrenée au contact de cette racaille.

— Soyez tranquille, je ne la perds pas de vue un instant.

— Je bois à la vertu ! s'écria le député en s'inclinant du côté de sa femme, par une délicate flatterie.

Et comme il voulait en même temps complaire à M^{me} Agreste, il entonna d'une voix ayant le charme d'un son de casserole, comme s'il eût apostrophé les murs de la salle à manger :

Salut, demeure chaste et pure !



Vient de Paraître

MARC DE MONTIFAUD

DEVANT

L'OPINION PUBLIQUE

~~~~~  
SA JUSTIFICATION

~~~~~  
LETTRE

A M. FÉLIX DELHASSE

Imprimés à Londres, le 20 Octobre 1882

BROCHURE IN-18 TIRÉE A PETIT NOMBRE

En vente 100 exemplaires seulement, à 3 francs.

MARC DE MONTIFAUD

ENTRE MESSE ET VÊPRES

OU LES

MATINÉES DE CARÊME

AU FAUBOURG SAINT - GERMAIN

SEPT VOLUMES IN - 18, PAPIER DE HOLLANDE
AVEC EAUX FORTES DE VAN RUYSS

- Première Matinée : *Ad Majorem Dei gloriam*
— *Un point d'Orgue* 2 fr.
- Deuxième Matinée : *Midi à Quatorze heures*. 2 fr.
- Troisième Matinée : *Une Brimade dans le grand Monde*. — *Comment on entre au Paradis* 2 fr.
- Quatrième Matinée : *Le Père Ambroise*. — *Parce que*. — *Le Salut militaire* 2 fr.
- Cinquième Matinée : *Le Gendarme au Couvent* 2 fr.
- Sixième Matinée : *Un Mariage par expérience* 2 fr.
- Septième Matinée : *Avant la Noce* 2 fr.

ŒUVRES

DE

MARC DE MONTIFAUD

- LES COURTISANES DE L'ANTIQUITÉ : MARIE-MAGDELEINE.**
— Un volume in-18; 8^e édition. 3 50
- HISTOIRE D'HÉLOÏSE ET D'ABAILARD.** — Un volume in-18; 2^e édition (épuisé). — Net. 5 »
- LES VESTALES DE L'ÉGLISE.** — Un volume in-18, nouvelle édition de Bruxelles (ouvrage condamné). . . 10 »
(Les exemplaires de l'édition saisie sont très rares et se vendent 20 fr.)
- LES ROMANTIQUES.** — Un volume in-18 avec le portrait de Victor Hugo datant de l'époque romantique. . . 3 50
- MADAME DUCROISY.** — Un volume in-18 (ouvrage condamné) (épuisé); rare. — Net. 5 »
- LES DÉVOYÉS.** — Un volume in-18. 3 50
- LES NOUVELLES DROLATIQUES.** — 10 volumes petit in-18, papier de Hollande, avec une eau-forte de Harriot à chaque volume. — Les 10 volumes . . . 21 »
- LES VOYAGES FANTASTIQUES DE CYRANO DE BERGERAC.**
— Un volume in-18, papier de Hollande, avec notice. 10 »
- ALOSIE,** par Corneille Blessebois, avec une notice (ouvrage condamné). — Un vol. in-18, papier de Hollande (épuisé); très rare 20 »
- LE LION D'ANGÉLIE,** par Corneille Blessebois, avec une notice. — Un vol. in-18, papier de Hollande (épuisé).
— Net. 6 »

LE ZOMBI DU GRAND PÉROU, par Corneille Blessebois, avec une notice. — Un vol. in-18, papier de Hollande (épuisé). — Net	6 •
LES TRIOMPHES DE L'ABBAYE DES CONARDS, avec une notice.— Un vol. in-18, papier de Hollande (épuisé); rare. — Net.	10 •
RACINE ET LA VOISIN, avec un portrait de la Voisin gravé par Hanriot.— Un vol. in-18, papier de Hollande	10 •
LE HAZARD DU COIN DU FEU, par Crébillon fils, avec une notice et une eau-forte de Hanriot. — Un vol. in-18, papier de Hollande (épuisé); rare	15 •
LES AVENTURES DE L'ABBÉ DE CHOISY HABILLÉ EN FEMME, avec une notice et une eau-forte de Hanriot. — Un vol. in-18, papier de Hollande (épuisé); très rare.	20 •
ENTRE MESSÉ ET VÊPRES OU LES MATINÉES DE CARÊME AU FAUBOURG SAINT-GERMAIN. — 7 vol. petit in-18, papier de Hollande, avec une eau-forte de Van Ruyss à chaque volume. Les 7 vol..	14 •

VIENT DE PARAÎTRE :

SABINE

Troisième volume de la *Comédie contemporaine*. — Un vol. in-18 jésus 3 50

VOLUMES DÉJÀ PARUS DE CETTE SÉRIE :

MADAME DUCROISY. — Un vol. in-18 jésus. 3 50
 LES DÉVOYÉS. — Un vol. in-18 jésus. 3 50

GRANDE IMPRIMERIE
 16, rue du Croissant, Paris. — J. CUSSET, imprimeur.

LES
JOYEUSES NOUVELLES

DE
MARC DE MONTIFAUD

Or, esbaudissez-vous, mes amours, et
gaiement lisez, tout à l'aise du corps, et
au profit des reins. RABELAIS.

III

L'Expulsé de la rue des Postes

EAU-FORTE DE JAN VAN KRUYCK



PARIS

M, DCCC, LXXXII

Droits réservés

1857

LETTERS

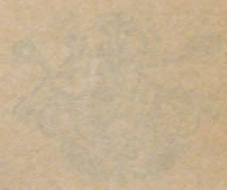
OF

THE

III

OF

OF



THE

OF

OF

LES

JOYEUSES NOUVELLES



LES
JOYEUSES NOUVELLES

DE
MARC DE MONTIFAUD

Or, esbaudissez-vous, mes amours, et
gaiement lisez, tout à l'aise du corps et
au profit des reins. **RABELAIS.**

III

L'Expulsé de la Rue des Postes

EAU-FORTE DE JAN VAN KRUYCK



PARIS

M. DCCC. LXXXII

Droits réservés

L'EXPULSÉ
DE LA
RUE DES POSTES



L'EXPULSÉ

DE LA RUE DES POSTES



ur, mossieu le capucin, ce était moa qui remplaçait médème quand médème il était au village; et je pense pas que mossieu le capucin il trouvera mauvaise que je rende mes soins à loui... Y a-t-il longtemps que mossieu il connaît médème ?

— Parbleu ! s'écria le nouveau venu s'oubliant, je l'ai connue à Trouville quand elle prenait ses ébats dans l'onde. Je l'ai littéralement cueillie au sein d'Amphitrite.

— Au sein d'Amphi...

— Trite...

— Aoh ! je comprenais parfaitement. Médème tétait Amphitrite.

— Comment, elle tétait Amphitrite ?

— Mais, puisque mossieu le révérend il prétendait avoir cueilli médème au sein d'une nommée Amphitrite, c'est donc qu'il a vu médème quand elle était une baby encore en nourrice ; je entendais le français, peut être !

— Oh ! supérieurement.

— Alors, je importiounais pas mossieu ?

— Comment donc, madame ! mais charmé, au contraire...

— Moa, pas médème encore, mossieu le capucin... moa, demoiselle ; moa, pas connaître ce saleté que vo appelez concu... concu...

— Concupiscence, miss Jackson... concupiscence, si vous permettez — ah ! vous n'êtes pas encore... C'est-à-dire vous ne connaissez pas... — la peste soit de la vieille folle. — Excusez un pauvre capu-

cin qui ne sait rien de la vie, très excellente, miss Jackson.

— Oh ! je excusais toujours quand on était poli avec moa. Je étais pleine d'indiolgence... je demandais qu'à instruire moa des vérités de le sainte religion...

— Oh yes ! — Allons bon, voilà que je parle comme elle. — Tiens, vous cherchez comme ça à vous instruire... à connaître... ce qui se passe?..

— Oh ! ce est le plou fervent désir que je nourrissais. Je attendais depuis longtemps le mystère du rédemption... médème doit tenir moa aux fonds de baptême... dès que l'instruction quétholique il aura éclairé le cœur de moa.

— Bigre de bigre... qu'est-ce que j'entends...

— Hein ! plaît-il, mossieu le capucin ?

— Rien, miss Jackson ; c'est une expression... latine qui signifie : « la paix soit avec vous. »

— Very well. Je remerciais baocoup. Ce « bigre » il est toujours dans moa, par-

ce que moa avais l'âme pure ; je ai vécu constamment avec le « bigre », et je espérais mourir avec loui.

— Ainsi soit-il. Savez vous si madame tardera à rentrer ?

— No. C'est-à-dire, si mossieu le comte il rentre, médème tardera baocoup. Mais, si mossieu le comte il reste longtemps, médème sera vite ici.

— En voilà une situation entortillée ! J'avais averti cependant M. de Jussac de mon arrivée. N'a-t-il pas reçu une lettre ce matin ? une lettre lui annonçant la visite du révérend Pépin d'Hérisal ?

— Aoh ! Very well, je me souviens, maintenant ; mossieu il a commandé maigre tout le temps du séjour de mossieu le capucin.

— Bien obligé.

— Oh ! mossieu le révérend il peut être tranquille... Je empêcherai le beurre dans le légume et dans le soupe ; je mettrai l'huile, et je fricasserai ploutôt moa le

cuisine, que laisser le gras entrer dans le corps à mossieu le capucin...

— Que le diable les emporte ! Ça promet, grommela le visiteur en s'asseyant d'un air résigné. — Merci, miss Jackson, merci ; je reconnâtrai votre zèle.

— Je travaillai pour le salut de moa ajouta sentencieusement miss Jackson, car je volais mourir dans le « bigre » du seigneur.

Et elle ajouta :

— Je vais chercher mon bible pour mossieu le révérend, afin de l'aider à se distraire de l'absence de médème le comtesse.

Et elle sortit après une révérence.

— Est-ce que cette vieille toquée se fiche de moi ? se demanda le soi-disant prêtre en arpentant le salon à grands pas... Y a-t-il moyen de comprendre un mot à ce qui se passe ? Le comte est absent ; la comtesse ne me marque aucun empressement... Ah !... fit-il avec un sou-

dain ravissement dans la voix, c'est elle, enfin !

La porte vitrée du jardin s'ouvrit rapidement. Une jeune femme se jeta dans les bras du moine.

— Toi ici, Fernand ? Quelle folie ! dans ce costume !

— Que veux-tu ? Après l'algarade que j'ai eue au cercle avec ton mari, impossible de revenir chez toi autrement que sous ce déguisement.

— Comment t'y es-tu pris pour te masquer ainsi ? interrompit-elle, riant de toutes ses forces de la singularité du travestissement.

— Parbleu ! j'ai profité de l'expulsion des jésuites pour faire écrire à M. de Jussac, par l'intermédiaire de l'abbé Félix, qu'il eût à préparer un appartement destiné au père Pépin. C'est le nom sous lequel j'ai été rue des Postes réclamer l'assistance du supérieur, auquel j'ai persuadé que des raisons majeures m'obligeaient à conserver l'incognito près des autres pères. On me

croit, rue des Postes, chargé d'une mission particulière de la cour de Rome, et l'on n'a pas trop osé m'adresser de questions dans la crainte de désobéir aux ordres du général des jésuites, duquel on est convaincu, je te le répète, que j'ai reçu des ordres secrets.

Mathilde écoutait avec ravissement, ne doutant pas que son ami n'eût inventé un délicieux stratagème, lorsque la porte se rouvrit de nouveau, et miss Jackson apparut souriante, une bible énorme entre ses bras.

— Je venais prévenir le révérend que la chambre il était préparée.

— C'est bien, miss Jackson. — Ne m'accompagnez-vous pas, madame la comtesse ?

— Je suis à vos ordres, mon père. Miss Jackson, veuillez presser le dîner.

M^{me} de Jussac sortit, suivie du religieux.

— Ah ça ! où as-tu rencontré cette vieille diablesse ? demanda Fernand en re-

levant sa fausse barbe et en se jetant sur le divan de la chambre.

— N'en dis pas de mal ; elle nous sert.

— Elle nous sert, oui, des plats maigres...

— Comment ?

— C'est-elle qui m'a averti qu'elle empêcherait un atome de beurre de m'entrer dans le corps, attendu que M. de Jussac n'avait commandé qu'une cuisine entièrement à l'huile, en vue de mon séjour chez lui.

— Rassure-toi, Fernand ; demain je lui raconterai que tu as une dispense ; tu ne mangeras maigre que ce soir.

— En attendant, il y a assez longtemps que je jeûne d'autre chose, et cette dispense-là, il n'y a que toi qui me la puisse octroyer.

— Plus tard, se défendit-elle en le repoussant.

— Non, tout de suite...

Et elle voulut s'enfuir, mais lui, entr'ou-

vrant sa robe de moine, trouva moyen de l'envelopper dans un pan de l'étoffe de bure. Ainsi étroitement enfroquée, elle dut subir le baiser monastique.

— C'est singulier comme aujourd'hui tes caresses ont une saveur imprévue! murmura la comtesse impressionnée.

— C'est qu'elles empruntent du vêtement dans lequel elles sont données un caractère plus ardent que sous mon déshabillé mondain.

Et il l'enveloppa encore une fois.

— Beau pénitent, il ne te manque que la tonsure, dit-elle en lui coulant ses doigts effilés dans les cheveux.

— Tonsuré ou pas, répliqua-t-il, je prends le pain des forts, non des mains d'un prêtre, mais à même l'autel.

Au moment psychologique de ce nouvel enserrement, un coup sec résonnant à la porte les rejeta à distance.

— Que veut-on? demanda la comtesse, pendant que Fernand rajustait précipitamment sa fausse barbe.

— Qu'en tout temps, à toute heure, Jésus-Christ soit dans mon cœur !

Et miss Jackson inaugura ainsi son entrée en baissant les yeux.

— On ne peut donc pas donner l'absolution tranquillement ? s'écria le faux moine en feignant de se mettre en colère.

— Ah ! ce était le absoluchionne que médème était en train de recevoir il y a un instant ? Je demandai pardon à médème. Je me retirai.

— L'effet de l'absolution est nul quand on a remué, riposta Fernand.

— Oh ! moa, je jiorai à mossieu que je remuerai pas quand loui il donnera le absoluchionne quétholique.

— Mais vous n'aurez pas à recevoir l'absolution, s'écria la comtesse avec dépit, puisque ce sera le baptême qu'on vous donnera, et que le baptême efface tout.

— Je priai médème d'excuser moa, si je préfèrai le absoluchionne à le baptême.

Et miss Jackson fit briller un regard

qui prouvait aux deux amants qu'elle avait pu les voir à travers la serrure.

— Vous n'avez pas le choix, s'exclama le capucin exaspéré.

— Mon ami... mon père, se reprit la comtesse avec une inflexion de prière qui signifiait :— prenez garde, elle est capable de nous livrer.

— Vous n'avez pas le choix, poursuivit Fernand qui comprit soudain ; c'est pourquoi, miss Jackson, je vous offrirai d'abord le baptême et...

— Aoh ! very well, et l'absoluchionne en même temps ? interrogea l'anglaise rassérénée.

— Non, l'un après l'autre... si vous le permettez, chère miss.

— Oh... je allai préparer moa à être absolument quétholique, all right ! Je remerciai baocoup, mossieu le révérend... Je promettaï le abjuréchionne quand il voudra.

— Enfer et eau bénite ! murmura Fernand.

— Que disai mossieu ?

— Mon Dieu, miss Jackson, vous n'ignorez pas qu'il y aura plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repend que pour quatre-vingt-dix-neuf justes.

— Yes, je avais vu ça dans mon Bible.

— Eh bien, chère miss, permettez-nous d'être entièrement à la joie en fêtant votre « abjuréchionne, » et commandez un dîner gras ce soir au lieu d'un dîner maigre.

— Aoh ! je comprenais... je étais charmée ; ce était pour moa que mossieu le capucin il réclamait le gras ?

— Pour vous, miss Jackson, en votre honneur ; car M^{me} la comtesse est catholique depuis longtemps.

— Je demeurai confouse, very confouse. Je courais prévenir de souite master couisinier.

— Et allez donc ! cria Fernand quand il la vit enfin partie.

Et il recommença avec M^{me} de Jussac la formule d'une nouvelle absolution.

Trois heures après, et le dîner achevé,

comme Fernand, debout dans son travestissement, récitait les grâces, afin de donner le change aux gens, le comte arrivait.

— Oh! mon père, quel honneur pour notre maison! Croyez que si j'avais pu deviner votre présence si prompte...

— Plus prompte, en effet, que je ne le croyais moi-même, répliqua le moine en grossissant sa voix pour ne pas se trahir. On ne nous a pas laissé le temps de nous reconnaître; l'expulsion nous a prise en pantoufles... je veux dire en sandales.

— Quelles épreuves pour l'Église, mon révérend!

Et, comme la comtesse, se levant, s'empressait de sortir :

— Où allez-vous donc, chère amie? demanda M. de Jussac.

— Je vous abandonne à votre entretien, répliqua-t-elle en affectant un dédain subit envers l'homme de Dieu.

Et elle se retira.

— Excusez-la, mon père. M^{me} de Jussac n'aime pas la confrérie de Jésus. Elle a été

élevée d'une façon déplorable, quoique religieuse, cependant.

— J'ai cru remarquer, en effet, dans M^{me} la comtesse, certain éloignement à l'égard de... notre ordre.

— Vous aurait-on manqué, chez moi ?

— Oh ! grand Dieu, non ! L'éducation de M^{me} de Jussac est de celle qui se plie aux moindres exigences mondaines...

— J'espère que, dans quelques jours, vous cesserez d'être un étranger pour elle, mon père.

— Vous l'espérez... je veux le croire ; mais, si ma présence l'importunait, je m'empresserais d'aller frapper ailleurs...

— Je n'y consentirais jamais ! s'écria M. de Jussac d'une voix éclatante.

— De grâce, monsieur, modérez ces pieux transports, dont la vivacité peut vous entraîner à des paroles... regrettables.

— Il n'est que trop vrai, je suis très impétueux ; aussi, mon père, je réclamerai de vous une faveur.

— Laquelle ? monsieur le comte.

— Celle de m'entendre en confession dans quelques instants.

— Ne voulez-vous pas dîner avant ?

— Merci, je sors de table.

— Ouais ! songea Fernand, tu savais qu'on ferait maigre chez toi...

— Que dois-je augurer de votre silence, mon père ? que vous consentez à recevoir mes aveux ?

— Sur-le-champ, répliqua le moine, dont les yeux parurent s'animer du zèle de la charité. Je vous suis, monsieur le comte.

Cinq minutes après, Fernand, installé dans un fauteuil, sa joue dans son mouchoir, pour mieux masquer son profil, recevait les confidences de son hôte, agenouillé près de lui.

— Et quelle est votre situation avec M^{me} la comtesse ? demanda le confesseur au pénitent, lorsqu'il eut entendu certains récits assez piquants qui n'apprirent rien de nouveau à l'abbé.

— Hélas ! je suis obligé de la violenter

pour... vous m'entendez de reste, n'est-ce pas, mon père ?

— Parfaitement. Eh bien, ne la violemez pas, laissez-la revenir tranquillement à vous.

— Alors... je suis sûr que ce ne sera pas de sitôt.

— Vous l'avez donc blessée d'une façon profonde...

— Bah ! vous connaissez les femmes... c'est-à-dire... pardon, vous ne les connaissez pas...

— Faites comme si je les connaissais. Achevez.

— Voyez-vous, j'ai peut-être été un peu tracassier... un peu jaloux... surtout d'un de mes amis intimes, Fernand de Pampelune, un bellâtre dont elle me paraissait impressionnée.

— Ah ! ah ! Et aviez-vous des raisons de croire que M^{me} de Jussac ?...

— Ça, jamais, par exemple... mon père. Ma femme peut être légère, inconsidérée, mais sa vertu est aussi intacte que

le jour où je l'ai reçue des mains de sa mère. D'ailleurs, le vicomte de Pampe-lune ne reviendra pas chez moi; je l'ai vertement prié de terminer ses relations avec nous.

— C'est une faute grave, mon fils... C'est même une faute qui vous rendra l'absolution difficile à obtenir... car vous avez porté préjudice à la réputation d'un galant homme en lui refusant le droit de se présenter dans une maison honorable.

— Mais, permettez... il faisait la cour à ma femme,

— Puisque vous êtes certain qu'elle n'a pas failli.

— Je suis certain... je suis certain... mais c'est en prévision des pièges de cet animal de Pampelune que j'ai pris mes précautions.

— Ecoutez, mon frère, il vous faut écrire une lettre d'excuses à votre ennemi et le prier de revenir chez vous. L'Eglise, dont vous êtes un des soutiens, n'admet pas les haines entre gens du même monde.

— Ça, jamais ! par exemple.

— L'absolution est à ce prix.

— Sacré mille diables !...

— Après ça, si vous préférez ne pas avoir l'absolution... et rester en état de péché mortel... seulement, vous devez comprendre que, dans ce cas, M^{me} la comtesse ne pourrait plus cohabiter avec vous...

— C'est une fichue corvée que je remplirai là, convenez-en ?

— Le vicomte de Pampelune n'est pas rancuneux, il vous pardonnera... et, tenez, poursuivit imperturbablement le faux père, je me chargerai de la commission, si vous le désirez. Votre amour-propre sera ainsi sauvegardé.

— Comme cela, ça me coûtera moins... mais, c'est ma femme qui n'y comprendra rien.

— Je regrette que M^{me} de Jussac m'ait témoigné autant d'éloignement, car je l'aurais pu entretenir quelques instants et

la détourner d'une liaison coupable avec M. de Pampelune.

— Ciel ! s'écria l'époux transporté, et prêt à exécuter un bond de joie ; quoi ! vous connaissez sur le compte de Fernand des choses qui écarteraient ma femme de lui ?

— Oui... mais comment m'y prendre, puisqu'elle éprouve pour moi... une... répugnance invincible.

— J'en fais mon affaire... et je l'obligerai bien à vous écouter.

— Pour cela, je vous permets d'user à son égard de vos droits de mari, et de l'y contraindre par toutes les voies.

— J'en userai, je vous le jure, afin de l'amener ici à vos pieds... et elle y viendra, ou, ma foi, c'est que je cesserai de m'appeler de Jussac.

— Et soyez convaincu que vos réprimandes ne seraient rien à côté des menaces de feux éternels que j'évoquerai aux yeux de M^{me} de Jussac ; et si, par hasard, elle se trouvait tentée d'enfreindre les lois du mariage...

— Les feux éternels... Je ne vous répondrai pas que la comtesse gèbera la chose... et je ne sais si elle redoute les supplices de l'éternité... Enfin, allez-y quand même des feux de l'enfer... mais croyez que les siens flambent dans un autre endroit que celui dont vous lui offrirez la peinture.

— Nous verrons, dit le capucin ; je ne suis que le plus humble des oints du Seigneur, mais j'ai remporté des victoires jugées perdues.

— Dieu de Dieu ! de quelle paix vous me remplissez, car si je peux à présent, dignité mise de côté, vous avouer mes transes... mes perplexités...

— Avouez... avouez...

— En ce cas, sachez que je redoute davantage d'être cocu que d'être damné... vous ne pouvez pas comprendre cela, vous, la sainteté, l'austérité en personne.

— Je ne comprends pas, mon frère, mais je partage vos craintes au sujet de...

— De mon cocuage...

— Allons, dites : c'est ma faute, que je vous donne l'absolution.

— *Mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa.*

Et le comte, ayant récité dévotement la fin du *Confiteor*, le capucin lui demanda :

— Voyons, pour votre pénitence, voulez-vous réciter cinq *Pater* et cinq *Ave*... ?

— Peuh... ! je ne sais pas si j'irai jusqu'au bout.

— Voulez-vous faire maigre tout un jour?... mercredi prochain, par exemple ?

— Je me connais, voyez-vous ; je ferai bien maigre au déjeuner ; mais au dîner je querellerai la cuisinière...

— Eh bien, je verrai, je réfléchirai ; nous en reparlerons dans quelques jours, quand vous aurez signé la paix avec M. de Pampelune. En attendant, envoyez-moi madame aussitôt que possible, et allez en paix. *In nomine Patri et Filii et Spiritu Sancti. Amen.*

Quelques secondes après, le comte attaqua résolument sa femme pour qu'elle

vint s'agenouiller au pied de père Pépin.

— Je vous déclare, répétait-elle en feignant une grande irritation, que je ne me soucie pas de causer avec ce prêtre-là.

— Vous le trouvez trop austère, n'est-ce pas, madame ? Vous n'aimez que vos damoiseaux de la Madeleine.

— Et quand cela serait ? J'ai le droit de choisir un confesseur, peut-être ?

— Ecoutez, Mathilde, si vous ne voulez pas vous confesser à ce digne homme, accordez-lui au moins un instant d'entretien.

— Cela, dit-elle en affectant de se calmer, est moins difficile que de m'agenouiller à ses pieds... Si vous le désirez... mon Dieu... je l'entendrai.

— Ah ! ma chère amie, vous ne sauriez imaginer combien cette preuve de déférence de votre part me touche.

— Quand désirez-vous que j'aille trouver le père Pépin ?

— Verriez-vous un inconvénient à y aller de suite ?

— Soit, répliqua-t-elle en dissimulant mal son envie de rire et en acceptant le bras de son mari.

— Mon père, annonça M. de Jussac en entrant d'un air triomphant chez Fernand, voici M^{me} de Jussac qui se rend à votre exhortation.

Le religieux salua froidement, et fit signe à la jeune femme de s'asseoir.

— Ne soyez pas trop sévère, murmura le comte à l'oreille de Fernand; elle est impressionnée à votre vue.

Et, saluant sa femme et le capucin, il se retira discrètement.

— Non, s'exclama le vicomte en verrouillant sa porte, non, je ne l'aurais pas encore supposé d'une aussi jolie force.

Et s'adressant à M^{me} de Jussac qui se renversait sur le canapé sans chercher à se retenir de rire.

— Venez, lui ajouta-t-il, chère et auguste pécheresse, venez m'avouer votre péché.

Alors, tout en déshabillant cette nouvelle Cadière, ce non moins nouveau

père Girard lui raconta ce qui venait de se passer entre lui et le comte.

— Mais tu es donc le diable? s'écria la jeune femme.

— Puisque je suis devenu ermite, répliqua-t-il en emportant sa proie au fond de l'enfer, c'est-à-dire dans son lit.

*
**

— Eh bien! il me paraît que vous avez réussi dans vos petites affaires, reprenait le même soir le comte de Jussac en se promenant, escorté du faux frère, le long de la terrasse de son habitation.

— Dame! observa modestement Fernand, je suis un capucin d'attaque.

— Et si vous n'aviez pas réussi, soyez persuadé, mon révérend, que j'aurais pris la suite de vos affaires auprès de ma femme.

— J'en doute.

— Si, si, je vous l'affirme, mon père, et revenant à la charge après vous, je l'aurais convaincue.

— Elle ne vous aurait pas permis de revenir à la charge après moi.

— Vous croyez ?

— J'en suis certain.

— J'ose espérer que vous consentirez, mon révérend, à célébrer la messe de demain dans la chapelle du château. Ce sera un honneur pour nous.

— Quoi ! ne put s'empêcher de réclamer le religieux, vous voulez que...

— Ne me refusez pas cette insigne faveur. Nos paysans sont convaincus qu'un prêtre de Paris les conduit plus directement au salut qu'un curé de campagne.

— J'ai prononcé un vœu d'humilité, et c'est un honneur qui reviendrait de droit au desservant de ce village. — Que je sois pendu si je sais jamais dire une messe, songea Fernand.

— Trêve de modestie. Acceptez de prendre pour demain la place de notre curé et à baptiser miss Jakson.

— Puisque vous l'exigez... je suis à vos ordres. — Oui, comptez-y ! Demain

je me serai donné une entorse ; je n'ai que cette seule ressource pour m'en tirer. Passe encore de confesser... mais, sacre-bleu ! célébrer la messe... en voilà une bonne !

Comme le comte allait rentrer, il aperçut dans une allée... quelque chose qui.., au lieu de le faire rebrousser chemin, l'arrêta subitement.

— Ah ça ! s'écria-t-il, perdant toute mesure, à qui appartient ce paroissien-là ?

Et il s'avança à pas de loup sur le délinquant qui s'était dévoilé dans sa nudité coupable au clair de la lune.

— Ce paroissien-là, riposta l'abbé, qui oublia son rôle un instant, parbleu ! c'est celui de votre jardinier.

— Drôle ! cria M. de Jussac, que je t'y reprenne dans mes plates-bandes !

Et il alla droit au rustre qui se sauva en oubliant de relever sa culotte, pendant sur ses talons, sans remarquer que miss Jakson se promenait à l'écart. La fureur de M. de Jussac avait eu des

témoins. Les gens de l'office arrivèrent pendant que lui et l'abbé rentraient au salon.

— Qu'y a-t-il donc? demanda le cocher à la dame de compagnie... en flairant l'endroit du sinistre.

— Oh! ce était mossieu qui avait crié après le... paroissien de Jean.

— Bon, bon, fit le cocher. J'comprends, sauf vot' respect, mademoiselle. C'est, en effet un drôle de paroissien, que ce pistolet-là. Il ne se gêne guère... venir se soulager sous les fenêtres du salon!

— Very well! Je savais pas, en France, il était d'usage de donner des noms de livres d'église à des endroits... cachés. Mais je oublierai pas... maester Henri, je oublierai pas le renseignement.

Et elle vint au salon où l'on causait de la messe du lendemain, et où Fernand essayait en vain de persuader au comte qu'il était indigne de l'honneur qu'on lui offrait, en lui demandant une messe. Les

yeux de la comtesse lui disaient cependant : cédez.

— Voyez-vous, concluait M. de Jus-sac, vous n' imaginez pas comme je tiens à ce que vous célébriez la messe demain matin pour mes paysans.

— Mais, mon ami, objectait timidement sa femme, nos paysans sont si niais qu'ils n'entendront rien à ce que M. l'abbé leur prêchera. Ce sont des gens qu'il faut laisser faire leur salut sans les catéchiser.

— C'est très juste, riposta M. de Jus-sac. Je vous concéderai même qu'ils sont ignorants au point de ne pas savoir leur *Credo*. Leurs femmes viennent aux vêpres avec de vieux paroissiens crasseux, dont l'odeur vous suffoque, et dans lesquels elles ont promené des doigts suintant la graisse.

— Aoh! goddam! s'exclama miss Jackson, ce était répougnant! Comment, il est possible que l'odeur du paroissien à elles produise le pâmoison de vô?

— Hélas! ma chère miss, lorsque no-

tre chapelle aura été inaugurée par le digne père Pépin, vous pourrez, si vous le voulez, toucher du doigt la vérité de certains détails.

— No, no, je refusai positivement, mossieu le comte. Je volais pas toucher le... paroissien de eux. Je trouvais inconvenante le plaisanterie...

— Mon Dieu, vous n'en mourrez pas, interrompit la comtesse impatientée, votre paroissien, à vous, après après avoir été neuf deviendra vieux.

— Je remerciai médème, je savais fort bien que je étais plous jeune, ni de premier grâce... Yes, je savais; mais je tenais pas à ce que médème dise des choses pareilles de moa.

— Mon Dieu, miss Jackson, je ne parle pas de vous, ni de ce qui se voit chez vous, et qui est encore très agréable, reprit M^{me} de Jussac en se pinçant les lèvres; je parle de votre paroissien...

— Je ferai remarquer que le paroissien de moa il est aussi âgé que le reste de

moa, puisqu'il a pas quitté moa, et jamais ce paroissien il a incommodé médème de son odeur ?

— Non, certes, miss Jackson, jamais. D'ailleurs, je ne sais seulement si je l'ai vu, en admettant que je l'aie fleuré, répliqua naïvement M^{me} de Jussac.

A ces paroles, miss Jackson se leva majestueuse, terrible !

— Je déclarai, médème, je déclarai à vo que je ai jamais montré le paroissien de moa à personne, et quand à fleurer loui... je pensai pas avoir importiouné de son exhalaison le nez de médème ?

— Bon Dieu, ma chère miss, laissons de côté ces susceptibilités ; puisque je vous ai déjà affirmé que tout vieux qu'était mon paroissien, à moi, il me serait impossible de m'en séparer...

— Yes... je comprenais...

— Et comme j'ignore s'il exhale le moisi ou non, la critique que je fais d'un vieux paroissien s'adresse aussi bien au mien qu'au vôtre... il est inhérent aux anciens

objets de sentir le moisi... Jugez ce que c'est lorsque nos paysans en exhibent dans notre chapelle qui ont traîné dans les endroits les plus sales?... C'est pourquoi j'affirme à M. l'abbé qu'il sera incommodé de ce grouillement de fidèles à la messe de huit heures.

Miss Jackson, suffoquée, prit le parti de baisser la tête sur son ouvrage et de travailler avec acharnement; mais au bout de quelques minutes elle le pliait pour rentrer dans sa chambre :

— Ecoutez, chère miss, ajouta gracieusement la comtesse, avant de vous coucher, venez et je vous donnerai deux gousses de vanille, que vous insinuerez dans l'étui de votre paroissien.

Cette fois, miss Jackson, absolument interdite, sortit en fermant la porte avec fracas.



— Fernand, Fernand, ouvre, c'est moi ! disait à voix basse, quelques minutes après, M^{me} de Jussac.

Le vicomte de Pampelune se montra à demi déshabillé.

— J'ai cru que tu n'arriverais jamais pour nous concerter ensemble. Ah ça ! comment vais-je me débarrasser de cette messe, demain ?

— Tu n'as qu'à étudier mon Manuel du chrétien.

— Trêve de manuel, mon ange ; j'aime mieux lire dans un paroissien complet, qui sera ton adorable petit corps.

Et ils se couchèrent ; mais Fernand en était à peine à l'introït que la porte grinça.

— Ciel ! fit la comtesse piquant une tête dans les draps et se coulant aux pieds du lit.

— Qui est là ? demanda le vicomte.

— Le bigre du seigneur il soit avec mossieu le capucin.

— Que voulez-vous ? gronda le faux prêtre pris de fureur.

— Aoh ! je avais des scrupioules... baocoup. Médème il avait donné à moa de la vanille...

— Après... mille noms de noms!..

— Et je avais commencé à placer le vanille où... je devais ; mais, pas moyen de le conserver dans... l'endroit de moa où médème a ordonné à moa de le placer...

— En vérité, miss Jackson ? et où donc madame vous a-t-elle engagée à placer votre sacrée vanille ?

— Dans l'étui du paroissien de moa, mossieu le révérend ; mais, impossible. Dès le première tentative, le gousse de vanille a quitté l'endroit ou je avais déposé loui...

— Mon Dieu, c'est un petit malheur...

— Oh yes, répéta l'Anglaise en sanglotant, ce était au contraire un grand méheur.

— Mais pourquoi ? s'écria Fernand, qui malgré lui, piétinait la comtesse au fond du lit, et qui tremblait que la terrible camériste ne s'aperçût de quelque chose.

— Pourquoi ? monsieur le capucin il demande pourquoi, à moi ? Mais parce que mon paroissien il sentira le moisi, et il incommodera médème, qui m'a fait jouer de parfumer lui.

— Cette fille est folle, songea le vicomte, qui reprit d'un ton résigné : — Ecoutez, miss Jackson, apportez-moi demain votre paroissien ; j'y mettrai de la vanille de mes propres mains, et je vous affirme, oui, je vous affirme, que ça tiendra.

Miss Jackson sortit en levant les bras au ciel.

— Mais où es-tu donc, toi ? demandait le vicomte en se mettant à la pêche de M^{me} de Jussac, qu'il ramenait par une jambe à la surface du monde habité.

Vers trois heures du matin, ils s'endor-

maient; lorsqu'à sept heures un nouveau coup à la porte leur causa un sursautement.

— Sapristi! grommela le vicomte, on ne peut pas être tranquille ici. Va vite au fond; encore... encore... mais, ma chérie, plonge donc, encore une fois.

Vains efforts, la partie la plus charnue de la personne de M^{me} de Jussac se trémoussait sous les draps, ce que voyant, Fernand, d'un effort désespéré, tenta de l'aplatir en se jetant dessus.

— Dieu d'Israël et de Jacob, songeait-il, on est toujours puni d'avoir convoité la femme de son voisin.

Au même instant, M. de Jussac entra.

— Qu'est-ce que vous faites donc là? demanda-t-il, stupéfait de voir le jeune homme les bras étendus et crispés sur la couverture.

— Ne m'en parlez pas, mon cher comte, j'ai une dent qui me cause de prodigieuses souffrances... je me cramponne à mon lit pour ne pas crier.

— Criez, criez, insista le comte avec bonhomie, cela soulage toujours.

— Ah! ah! ah! ouf!... Oh! ahaan! ahaan!...

— Très bien... ça va se passer. Mais quelle dure position... vous vous mettez le sang à la tête.

— Voyez-vous, ajouta le jeune homme, qui affecta de se prendre le menton d'une main, pendant que, de l'autre, il tenait toujours... le... tond de M^{me} de Jussac, j'ai failli cette nuit m'envoyer une balle dans le crâne.

— Un suicide! chez moi! Monsieur l'abbé, oubliez-vous que c'est contraire à notre sainte religion?

— Je n'oublie rien, mais je souffre à en mourir.

— Peu importe; dès à présent je me constitue votre garde-malade, et je saurai, certes, vous empêcher d'attenter à vos jours, si précieux pour l'Eglise... Voyons, montrez-moi votre bouche, mon révérend.

Fernand se vit alors contraint d'abandonner ce qu'il tenait en se retournant et d'ouvrir la bouche.

— Je ne vois rien de rien, assurait le comte en inspectant la mâchoire du faux religieux ; vous avez les dents saines comme un jeune loup.

— Je vous jure que j'ai une mollaïre...

— Ah ! bon... une mollaïre. Attendez moi un instant, je vais vous l'enlever ; j'ai pratiqué sur mes paysans quand ils n'avaient pas de quoi payer un médecin.

Et M. de Jussac courut à son cabinet.

— Ah ! mais non ! ah ! mais non ! s'écria Fernand... non, jamais je n'y consentirai... c'est trop fort !...

— Monstre , murmura Mathilde, en pleurant sous les draps, vous ne m'aimez plus... vous ne m'avez jamais aimée !

— Ma chère amie, je vous adore ; seulement, permettez-moi de garder mes dents intactes.

— Si vous m'aimiez comme vous l'assurez, que vous importerait la souffrance ?

— Bigre ! me laisser arracher une dent !

M. de Jussac rentrait.

— Monsieur l'abbé, commença-t-il onctueusement, au nom de l'Évangile, préparez-vous à bien souffrir.

— Au nom de l'Évangile, au nom de tous les dentistes, je vous enjoins de me...

La bossuosité onduleuse que Fernand ne perdait pas de vue un instant parut exécuter une fluctuation désespérée.

— Non, fit le jeune homme, qui se calma; tenez, je sens que ça va déjà mieux.

— Vrai ? s'écria M. de Jussac. Eh bien, je préfère cela, voyez-vous... parce que l'opération dentaire aurait produit chez vous une hémorragie qui vous aurait empêché de dire la messe.

— En effet. Permettez donc que je me prépare à célébrer le saint sacrifice par une méditation qui m'est habituelle.

— Que je ne vous trouble pas, mon

révérend, agissez comme chez vous ; je me retire et vous ne me reverrez qu'à la chapelle.

Et M. de Jussac se retira en saluant à reculons.

— Le Ciel a eu pitié de nous ! s'exclama la comtesse en se décidant à montrer son nez rose hors des draps.

Fernand s'habillait d'un air sombre. La comtesse le regardait, en chemise, perdue dans ses réflexions.

— Ecoute, lui dit-il en prenant un ton décisif, je n'ai qu'un moyen d'échapper à cette messe que je ne peux pas offrir... c'est de filer ce matin sous mes habits de religieux, et de revenir après-demain, avec ma figure de Fernand de Pampelune, rappelé par les excuses de M. de Jussac et m'empressant de répondre à son appel.

— C'est peut-être le meilleur moyen, cria-t-elle avec enthousiasme ; tu nous tires ainsi d'embarras. Sois tranquille, j'expliquerai ta brève disparition.

Le timbre de la porte d'entrée annon-

çait un visiteur. L'un et l'autre coururent à la fenêtre et virent non sans stupeur l'abbé Félix descendre de voiture et saluer le comte qui s'avancait à sa rencontre.

— Vite, mon Fernand, sauve-toi, supplia la comtesse, tu n'es pas capable de soutenir ton rôle en face de ce prêtre-là. C'en est un pour de bon, celui-ci. Sauve-toi!

Aussitôt vêtu et grimé, Fernand embrassa M^{me} de Jussac qui, enfilant un peignoir, se sauva dans sa chambre. Le vicomte rencontra au bout du corridor miss Jackson qu'il aborda résolument.

— Mon confrère, l'abbé Félix, visitera votre paroissien et vous expliquera s'il est orthodoxe ou non, lui déclara-t-il à brûle-pourpoint, afin d'éviter une interpellation. S'il n'est pas orthodoxe, il est inutile de le conserver; par conséquent, d'y introduire de la vanille.

Et il gagna la porte de sortie à toutes jambes, se dérochant sous une allée couverte.

Miss Jakson le regarda courir, toujours stupéfaite.

— Oh ! ce était wery difficultueux pour moa d'apporter my poor bottom à ce digne révérend M. l'abbé Félix ; je savais plous m'y reconnaître, et mon paroissien comme ils appellent my bottom, il n'aura jamais son vanille ; je étais désolée.

Et, se lamentant, elle alla dans sa chambre.

— Ma chère amie, disait alors le comte à sa femme, je vous annonce un nouvel hôte, M. l'abbé Félix.

— Qu'il soit le bien venu, répondit-elle avec calme.

— Je vais prévenir le père Pépin que son digne collègue l'attend.

— C'est inutile, le père Pépin vient de me faire ses adieux.

— De vous faire ses adieux !... L'aurez-vous blessé, madame ? vous étiez si prévenue contre lui.

— Je ne sais si je l'ai blessé... En tout cas, il m'a assuré que, s'étant mis dans une

violente colère ce matin, il se sentait indigne de célébrer la messe.

— C'est un saint ! s'exclama M. de Jussac enthousiasmé ; on n'a jamais vu un pareil exemple d'humilité.

— Que s'est-il donc passé ? demanda-t-elle très innocemment.

— Imaginez-vous qu'il a violemment souffert d'une crise de dents pendant cette nuit.

— Après ?

— Après, madame, il s'est impatienté ; il a proféré des paroles... peu en rapport avec l'habit qu'il porte.

— Eh bien ?

— Eh bien, c'est en souvenir de ce moment de colère qu'il s'est privé de dire la sainte messe. Avouez qu'il agit d'une façon scrupuleuse. Ne pas oser exercer son ministère parce qu'il lui est échappé un mouvement trop vif !

— Enfin, conclut-elle en levant les épaules, je suis heureuse d'en être débarrassée. Il me déplaisait.

— Il vous déplaisait, parce que, je le répète, ce n'était pas un freluquet de vicair. Mais nous le reverrons, prochainement, je l'espère, et vous lui ferez bon accueil, entendez-vous, madame?... ou je me fâcherai.

Elle lui tourna le dos, et le comte se vit obligé de sortir en maugréant.

Dix minutes après, M^{me} de Jussac opérât son apparition à la chapelle, où le premier coup de sonnette annonçait la messe de l'abbé Félix. Mais elle resta pétrifiée de surprise en voyant son mari rentrer, escorté de Fernand qu'il avait réussi à rattraper.

— Nous sommes perdus, réfléchit Mathilde. Deux augures ne peuvent se regarder sans rire; Fernand va commettre quelque imprudence.

Deux heures après, la petite société était réunie dans le salon de M. de Jussac; Fernand résolut de se tirer de sa situation par un coup d'éclat.

— Le scandale est dans l'Église, cria-t-il subitement d'une voix de tonnerre,

parce que ses membres ont perdu la chasteté.

— Je le croirais assez, affirma naïvement M. de Jussac.

-- Que sont devenues les antiques règles de la pénitence où l'on domptait la chair par le fouet de la discipline, poursuivit encore le vicomte en roulant des yeux terribles. Que sont-elles devenues, je vous le demande ?

L'abbé Félix suait à grosses gouttes ; il était convaincu que le père Pépin devait être un envoyé secret du père général chargé de le renseigner sur ce qui se passait rue des Postes.

— Pour mon compte, je suis prêt, s'écria-t-il, je suis prêt à offrir mon corps en pâture au frère charitable qui aura l'extrême bonté de m'administrer une flagellation méritée que je n'ai pas eu le courage de me donner... très régulièrement, je l'avoue.

— Ni moi, repartit M. de Jussac. Je déclare que je suis un peu douillet, et que,

sous ce rapport, je n'ai guère pratiqué la mortification.

La comtesse prit le parti de sortir pour ne pas éclater d'un rire fou.

— Oh ! s'exclama M. de Jussac, voilà mon chagrin : ma femme n'est pas unie de foi et d'intention avec moi. Elle ne consentira jamais à se laisser fouetter.

— En lui assurant qu'elle perdra sa part du paradis ? demanda le fameux père Pépin.

— Oh ! j'ai dans l'idée que ça ne lui ferait absolument rien. Elle est si douillette.

Le père Félix ne songeait nullement à sa stalle au paradis ; mais il se répétait que cet envoyé secret possédait sans doute un mandat effrayant, pour parler avec une telle assurance, et il avait grandement peur du rapport qui serait écrit sur lui. Aussi s'empressa-t-il de paraître ému d'un grand zèle.

— Ah ! mon père, balbutia-t-il, remplissez auprès de nous, qui sommes indignes

de votre sainteté, l'office de père correcteur et donnez-nous la discipline. Au moins, aucune faiblesse ne causera de tremblement à vos mains.

— Je vous en réponds, mon frère.

— Holà! cria M. de Jussac, appelant un domestique, qu'on apporte le martinet à battre les meubles.

Le martinet apporté, on ferma les portes, on baissa les rideaux, M. de Jussac et l'abbé Félix se dépouillèrent de tout vêtement, et se mirent en posture de recevoir le fouet, en présentant chacun aux coups leur « francis magnard », c'est-à-dire ce qui représente la physionomie principale de l'individu de ce nom, puisqu'on ne l'a jamais vu que de dos.

— Ah! tu as voulu me forcer à rester, songeait Fernand, en s'emparant du martinet, attends un peu.

Et, retroussant sa manche, il commença :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit!

— Amen ! répliquèrent les deux autres en lui offrant consciencieusement chacun sa contre-figure.

Les coups tombaient avec mesure ; Fernand y apportait une telle impartialité qu'aucun des deux pénitents ne put se plaindre d'avoir été négligé. Le comte eut bientôt les fesses en sang, et il implora du père Pépin un instant de répit, que celui-ci s'empressa de lui accorder.

— Je me retire en méditation dans la chapelle, ajouta solennellement le religieux, et après je reprendrai le chemin de Paris pour acquérir par moi-même des preuves que nos malheureux frères ont trouvé des asiles en quelques maisons bienfaisantes comme celle-ci.

Et il marcha lentement vers la porte en jetant des yeux courroucés sur les deux hommes.

Pour être sincère, nous affirmerons que, cette fois, le comte de Jussac ne tenta pas de courir après lui.

— Il est dévoré du zèle des saints, songeait-il en se frictionnant la peau.

— Je t'assure, disait quelque temps après Fernand, qui avait retrouvé la comtesse, que je leur ai offert des preuves cuisantes de mon apostolat. Maintenant, je pars, et je reviens, comme nous en étions convenu, en reprenant mon identité de Fernand de Pampelune.

Le jeune homme la quitta, pour de bon cette fois.

*
* *

Après le départ du moine, la comtesse feignit d'ignorer les événements du matin ; elle affecta une grande tranquillité le reste de la journée et donna même une preuve d'austérité de langage qui charma son mari.

Une douzaine de verres mousseline s'étant brisés, miss Jakson s'emporta après le domestique qui prétendit que c'était le chat qui avait causé cet accident en remuant sa queue.

— On ne doit pas prononcer ce mot de *queue*, interrompit sévèrement M^{me} de Jussac, s'adressant, devant miss Jackson, au valet réprimandé; dites, si vous voulez, la « suite du chat », ou bien « la suite du chien », ou encore « la suite du cheval, de l'âne, du perroquet », etc., mais n'empruntez jamais l'expression de « queue » ; c'est indécent.

Le comte regarda l'abbé Félix comme pour lui demander :

— Hein! trouvez-vous qu'il y a progrès chez ma femme? Je me plais à constater que le passage du père Pépin a adouci en elle certaines locutions vicieuses.

L'abbé Félix se contenta d'incliner la tête en signe d'adhésion, car il se sentait atteint d'une grosse fièvre depuis la fessée catholique du matin. Il demanda même à aller se coucher.

Comme il menaçait d'être fort malade, le comte envoya chercher un médecin, qui, en entrant dans la chambre du prêtre,

pria M. de Jussac de le laisser seul avec l'ecclésiastique.

Le comte ne demandait pas mieux, et alla également se mettre au lit, ce dont il avait grand besoin.

Cinq minutes après, le docteur appelait miss Jakson et la chargeait de l'exécution de l'ordonnance.

— Il s'agit d'un refroidissement, lui dit-il; vous administrerez cette potion destinée à amener une transpiration chez M. l'abbé, et vous lui poserez des sangsues à la suite.

— Aoh! s'exclama douloureusement miss Jakson lorsqu'elle demeura seule avec le prêtre, ce était prodigieux, inthead! le commissionne dont on chargeai moa.

Une demi-heure après les remèdes apportés, elle fit boire tant bien que mal au prélat la fiole calmante, et la comtesse s'étant retitée dans sa chambre, elle s'apprêta à achever le reste du traitement et enleva avec résolution la couverture sous laquelle gisait le corps du jésuite.

Elle posa d'abord trois sangsues, puis six, puis douze.

Les damnées petites bêtes posées ainsi à la... suite mordirent à belles dents. Le prêtre poussa un rugissement, voulut sauter sur miss Jakson, qui se sauva épouvantée. Un domestique accourut et trouva l'abbé en chemise, gigotant comme un forcené.

Il fallut longtemps pour arracher les voraces animaux qui se repaissaient sans vergogne après la viande humaine.

— Quelle maison ! gémissait le prêtre en se retournant dans ses draps ; on y reçoit une drôle d'hospitalité : des coups, le matin au verso, et autre chose... au recto. En vérité, j'aime mieux fuir.

Il se rendormit toujours enfiévré.

Mais mis Jakson se rappela les paroles du père Pépin dans le corridor :

— « Mon confrère, l'abbé Félix, visitera votre paroissien et vous déclarera
« s'il est orthodoxe ou non. S'il n'est pas

« orthodoxe, inutile de le conserver, par
« conséquent d'y mettre de la va-
« nille. »

— Je préférerais choisir le ténèbre pour
montrer à ce saint homme qui vit dans le
« bigre du Seigneur » ; je préférerais ce mo-
ment pour montrer à l'ouï le paroissien de
moa.

— Qu'avez-vous donc, miss Jakson ?
lui demanda M^{me} de Jussac qui l'enten-
dait soupirer.

— Je craignais beaucoup, médème, que
mon paroissien il était pas orthodoxe.

— Qu'importe, répartit distraitement la
comtesse, vous en accomplirez le sacrifice,
voilà tout.

— Oh no... jamais je pourrai.

— Cependant vous voulez être catho-
lique ?

— Yes, je voulais, c'est-à-dire je ferai le
possible. Je communiquerai le paroissien
de moa à l'abbé Félix, comme le père Pé-
pin il m'avait engagé.

— En effet, c'est un bon conseil ; mais, enfin, il se peut que notre digne abbé le trouve trop ancien pour vous..., et qu'il vous ordonne de le jeter au feu ; vous devez une entière obéissance.

— Aoh, médème, je avoue... que je serai very désolée de pas exécuter l'ordre, mais comme le disé un auteur à vo..., le nommé Molière, je croyais : « Guenille si vo volez, le guenille de moa, il était cher à moa (1). »

— Eh ! bon Dieu ! gardez votre guenille... non, votre paroissien, s'écria la comtesse exaspérée.

Et elle alla se coucher en congédiant sa dame de compagnie.

Miss Jakson, persuadée que la coutume du rite catholique exigeait l'exhibition de l'endroit le plus secret de sa personne, avant la réception du baptême, miss Jackson, qui voulait être catholique à tout prix, résolut d'aller jusqu'au bout.

(1) Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère.

— Yes! s'écria-t-elle émue d'un superbe mouvement, je ne placerai de vanille dans le paroissien de moa que quand on m'aura déclaré qu'il est orthodoxe..., c'est-à-dire quand on aura reconnu... quand on aura jugé que... mon paroissien il est comme au jour de mon naissance, et que personne n'a lu loui... il me faut ce déclaréchionne... je porterai pas de vanille avant...

Trois heures sonnaient au coucou de la digne catéchumène, lorsque, vêtue d'un peignoir de mousseline transparente, sans aucune chemise en dessous, elle se rendit dans la chambre où l'abbé assoupi ne l'entendit pas entrer.

Quel ne fut pas l'effarement de l'homme de Dieu, tiré brusquement de son sommeil, lorsque, en ouvrant les yeux, il aperçut non pas une tête séraphique, mais une de ces apparitions qui, d'après les légendes, étaient familières à saint Antoine.

— Seigneur ! si cette vision ne peut

passer, que votre volonté s'accomplisse et non la mienne, murmura-t-il en se signant.

Miss Jackson continua en silence à montrer son séant au brave homme qui s'assit sur le sien.

— Ayez pitié de moi ! continua le religieux, vous qui avez consenti à être tenté, je sens que ça mord ;... c'est-à-dire non... ce sont les piqûres de sangsues qui me lancillent...

Il écarquillait les yeux ; pas moyen de douter ; ce qu'il voyait était vraiment nature.

Miss Jackson offrait de mieux en mieux à l'abbé Félix, en y apportant une sincérité indéniable, ce qui passe, nous l'avons déjà écrit, pour être la partie noble du sieur Magnard, ou du moins le côté qu'il a l'habitude de présenter dans une affaire d'honneur.

— Mon Dieu ! priait-elle mentalement, faites qu'il reconnaisse le paroissien de

moa orthodoxe... car il l'est ! il n'a jamais servi à personne.

— Va-t'en aux flammes éternelles ! balbutia le prêtre ; va-t'en figure sortie de l'enfer !

— Grâce ! mon révérend, implora l'Anglaise ; jamais je consentirai à jeter loui dans un brasier. Le corps de moa il ne révélait aucune impioureté.

— J'ai des hallucinations de l'ouïe ou c'est quelqu'un de la maison ! s'écria l'ecclésiastique qui regarda de très près cette fois les deux hémisphères de la fille d'Albion.

— Eh oui ! je souis le dame de compagnie de médème le comtesse.

— Ah ! ah ! et qui vous a engagée à venir me relancer ainsi ?

— Ce était le père... le père... le vieux parapluie.

— Comment ! le vieux parapluie ?

— Le père Pépin, mon révérend, le père Pépin. Mais comme en parlant d'un parapluie on dit... toujours un pépin, je

pensai avoir suffisamment désigné monsieur le capucin Pépin.

— Tout s'explique, songea subitement l'abbé Félix. Il s'est servi de cette femme comme d'un agent provocateur pour m'éprouver et savoir si je gardais mon vœu de chasteté... Ouf! observa-t-il, je l'ai échappé belle...

Et sautant sur une cruche d'eau, placée à côté de sa toilette, il en lança le contenu au derrière de miss Jackson, qui bondit à travers la chambre.

— Tiens! glapissait l'abbé en la poursuivant, tu vois comme je te reçois, tentatrice! tiens, encore cette potée d'eau, païenne! et encore ça, huguenote!... et encore celle-ci... et encore celle-là... Ah! tu ne crois pas à la vertu des hommes de la rue des Postes... Voilà pour t'apprendre...

Le peignoir de mousseline collé aux flancs de l'Anglaise dessinait si exactement ses formes qu'elle paraissait nue.

— Grâce ! cria-t-elle en se sauvant ; grâce, mossieu le prêtre ! Je jjourai à vo que je avais agi de la sorte que par ordre de ce père Pépin.

Et elle quitta enfin la chambre de l'abbé Félix.

— Je le sais bien, répétait mentalement le jésuite ; je le sais bien, que c'est d'après ses ordres qu'elle agissait, la pécore ! Aussi j'étais frais, si je m'étais laissé aller à la tentation, comme cela m'est arrivé avec la femme de chambre de la duchesse d'Olmütz... Oui, je l'ai échappé belle en démasquant le plan de l'envoyé secret du père général.

Et il se recoucha presque heureux d'avoir pu donner des preuves palpables de sa continence.

Le lendemain, sans explication, il prenait cérémonieusement congé du comte et de la comtesse, qui, pour toute hospitalité, ne lui avaient offert que le fouet, des sangsues et une attaque à la chasteté, la nuit.

Que se passa-t-il entre M^{me} de Jussac et miss Jackson ? Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on constata vite qu'après lui avoir donné à subir un interrogatoire en règle, au sujet de son refus d'abjuration, la comtesse était souvent prise d'accès d'hilarité dont elle refusait de donner l'explication à son mari.

Fernand de Pampelune fit annoncer son arrivée par un courrier ; M. de Jussac alla au devant de lui et le ramena triomphalement de la gare.

— Ah ! mon ami, soupira le comte, encore endolori, en lui pressant la main, que n'étiez vous ici il y a vingt-quatre heures ! Vous y auriez entendu un jeune père de la Compagnie de Jésus, qui nous a positivement remués, la comtesse et moi.

— Parlez pour vous, mon ami, observa malicieusement M^{me} de Jussac en offrant sa main à Fernand, parlez pour vous ; quant à moi, je ne puis souffrir cette éloquence âpre et farouche.

— Ne sauriez-vous l'inviter à passer quelques jours ici, demanda Fernand, très sérieusement, à M. de Jussac.

— Non, oh non, Pampelune ! Il est bon, certes, d'entretenir de temps à autre ces messieurs..., mais, la grande austérité qui les anime leur inspirant des préventions, au sujet de nos innocents divertissements, je préfère, voyez-vous, que nous ayons la latitude de vous recevoir à notre aise et de faire trêve à certaines pratiques pieuses qui, je le crois, ne plaisent pas à ma femme... Et, comme je ne veux pas la contrarier...

La comtesse affecta de baisser les yeux.

— Allons, allons, je ne vous l'impute pas à crime, et je vais me mettre au lit, ajouta de Jussac en marchant d'un pas allourdi vers la porte. Ne m'en voulez pas de vous quitter, n'est-ce pas ?

— Comment donc ? Si vous vous gênez, je me retire.

— Ce brave Fernand, poursuivit de Jussac en lui donnant une vigoureuse

poignée de main. Ça me rend joyeux de m'être réconcilié avec lui... Ma foi, mon excellent bon, vous me croirez si vous voulez, mais, en dépit de nos dissensions, je vous ai toujours regardé comme étant de la famille.



Vient de Paraître

MARC DE MONTIFAUD

DEVANT

L'OPINION PUBLIQUE



SA JUSTIFICATION



LETTRE

A M. FÉLIX DELHASSE

Imprimée à Londres, le 20 Octobre 1882

BROCHURE IN-18 TIRÉE A PETIT NOMBRE

En vente 100 exemplaires seulement, à 3 francs.

MARC DE MONTIFAUD

ENTRE MESSE ET VÊPRES

OU LES

MATINÉES DE CARÊME

AU FAUBOURG SAINT - GERMAIN

SEPT VOLUMES IN - 18, PAPIER DE HOLLANDE
AVEC EAUX-FORTES DE VAN RUYSS

- Première Matinée : *Ad Majorem Dei gloriam*
— *Un point d'Orgue* 2 fr.
- Deuxième Matinée : *Midi à Quatorze heures*. 2 fr.
- Troisième Matinée : *Une Brimade dans le grand Monde*. — *Comment on entre au Paradis* 2 fr.
- Quatrième Matinée : *Le Père Ambroise*. —
Parce que. — *Le Salut militaire*. 2 fr.
- Cinquième Matinée : *Le Gendarme au Couvent* 2 fr.
- Sixième Matinée : *Un Mariage par expertise* 2 fr.
- Septième Matinée : *Avant la Noce* 2 fr.

ŒUVRES

DE

MARC DE MONTIFAUD

LES COURTISANES DE L'ANTIQUITÉ : MARIE-MAGDELINE. — Un volume in-18; 8 ^e édition..	3 50
HISTOIRE D'HÉLOÏSE ET D'ABAILARD. — Un volume in-18; 2 ^e édition (épuisé). — Net.	5
LES VESTALES DE L'ÉGLISE. — Un volume in-18, nou- velle édition de Bruxelles (ouvrage condamné). . .	10 »
<i>(Les exemplaires de l'édition saisie sont très rares et se vendent 20 fr.)</i>	
LES ROMANTIQUES. — Un volume in-18, avec le portrait de Victor Hugo datant de l'époque romantique. . .	3 50
MADAME DUCROISY. — Un volume in-18 (ouvrage con- damné) (épuisé); rare. — Net..	5 »
LES DÉVOYÉS. — Un volume in-18.	3 50
LES NOUVELLES DROLATIQUES. — 10 volumes petit in-18, papier de Hollande, avec une eau-forte de Harriot à chaque volume. — Les 10 volumes . . .	21 »
LES VOYAGES FANTASTIQUES DE CYRANO DE BERGERAC. — Un volume in-18, papier de Hollande, avec notice.	10 »
ALOSIE, par Corneille Blessebois, avec une notice (ou- vrage condamné). — Un vol. in-18, papier de Hollande (épuisé); très rare	20 »
LE LION D'ANGÉLIE, par Corneille Blessebois, avec une notice. — Un vol. in-18, papier de Hollande (épuisé). — Net	6 »

LE ZOMBI DU GRAND PÉROU, par Corneille Blessebois, avec une notice. — Un vol. in-18, papier de Hollande (épuisé). — Net	6 »
LES TRIOMPHEs DE L'ABBAYE DES CONARDS, avec une notice.— Un vol. in-18, papier de Hollande (épuisé); rare. — Net.	10 »
RACINE ET LA VOISIN, avec un portrait de la Voisin gravé par Hanriot.— Un vol. in-18, papier de Hollande	10 »
LE HASARD DU COIN DU FEU, par Crébillon fils, avec une notice et une eau-forte de Hanriot. — Un vol. in-18, papier de Hollande (épuisé); rare	15 »
LES AVENTURES DE L'ABBÉ DE CHOISY HABILLÉ EN FEMME, avec une notice et une eau-forte de Hanriot. — Un vol. in-18, papier de Hollande (épuisé); très rare.	20 »
ENTRE MESSÉ ET VÊPRES OU LES MATINÉES DE CARÊME AU FAUBOURG SAINT-GERMAIN. — 7 vol. petit in-18, papier de Hollande, avec une eau-forte de Van Ruyss à chaque volume. Les 7 vol..	14 »

~~~~~

VIENT DE PARAÎTRE :

**SABINE**

Troisième volume de la *Comédie contemporaine*. — Un vol. in-18 jésus . . . . . 3 50

VOLUMES DÉJÀ PARUS DE CETTE SÉRIE :

MADAME DUCROISY. — Un vol. in-18 jésus (épuisé); rare . . . . . 5 »  
 LES DÉVOYÉS. — Un vol. in-18 jésus. . . . . 3 50

---

GRANDE IMPRIMERIE  
 16, rue du Croissant, Paris. — J. CUSSET, imprimeur.

LES  
JOYEUSES NOUVELLES  
DE  
MARC DE MONTIFAUD

---

Or, esbaudissez-vous, mes amours, et  
gaiement lisez, tout à l'aise du corps, et  
au profit des reins. RABELAIS.

IV

*Auquel des Deux?  
Les Moustaches du Capitaine.*

EAU-FORTE DE JAN VAN KRUYCK



PARIS

M. DCCC. LXXXIII

Droits réservés

LES ÉLÉMENTS DE LA GRAMMAIRE

FRANÇOIS DE SAINTE-PH

PARIS, CHEZ LA SOCIÉTÉ ANONYME D'ÉDITIONS SCIENTIFIQUES, 1819.





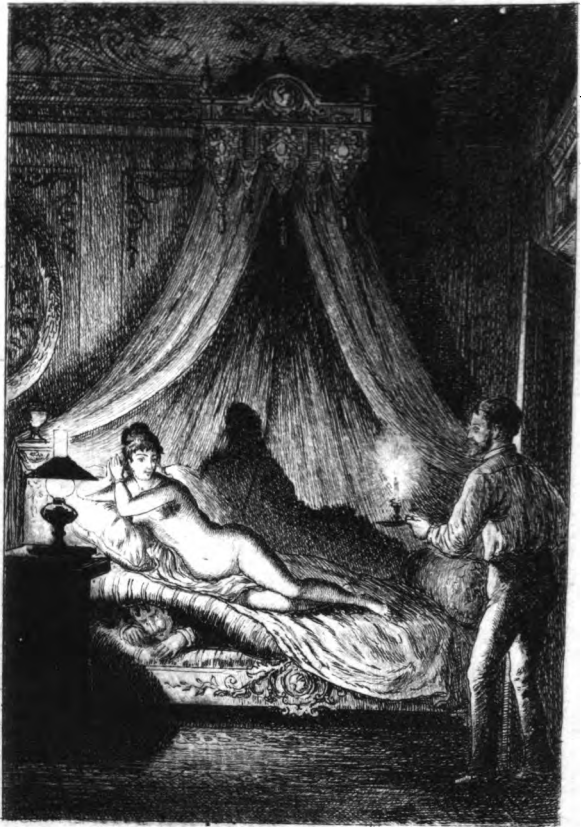


LES  
JOYEUSES NOUVELLES













LES  
JOYEUSES NOUVELLES

DE  
MARC DE MONTIFAUD

---

Or, esbaudissez-vous, mes amours, et  
gaiement lisez, tout à l'aise du corps et  
au profit des reins. RABELAIS.

IV

*Auquel des Deux?  
Les Moustaches du Capitaine.*

EAU-FORTE DE JAN VAN KRUYCK



PARIS

M . DCCC . LXXXIII

Droits réservés



AUQUEL DES DEUX







## AUQUEL DES DEUX ?

---



Il était dix heures du soir. La belle M<sup>me</sup> de Saint-Prix venait d'offrir une dernière tasse de thé à cinq de ses amis très intimes qui ne se jaloussaient pas, tout en se sachant du dernier mieux, les uns après les autres — ou plutôt en même temps les uns que les autres — avec la maîtresse de la maison. Un coup de sonnette ayant retenti, la femme de chambre entra effarée.

— C'est monsieur qui revient de Cou-lommiers, cria-t-elle, sous le coup d'une épouvante justifiée.

Les cinq jeunes gens se levèrent un peu vexés.

— Du sang-froid, messieurs, du sang-froid, fit Julie de Saint-Prix en s'apprêtant, le sourire aux lèvres, à recevoir le mari bien et dûment... cocufié.

— Mais, qu'allez-vous répondre ? demanda le capitaine Jurasson.

— Oui, qu'allez-vous faire ? insista à son tour un ingénieur des ponts et chaussées, Gaston Fugère.

— Mon avis est de filer par ici, remarqua le petit Ernest, employé au cadastre.

— Qui a parlé de filer ? interrompit le capitaine en roulant sa moustache.

Sur quoi, chacun se tut.

— Un instant, supplia Julie. Je ne vous prierai que d'une chose : c'est de ne pas me démentir dans ce que je vais dire à mon mari.

M. de Saint-Prix entrait.

— Ah ! mon ami, quelle surprise ! s'exclama sa femme en lui sautant au cou.

Suffoqué à la vue de nouveaux visages, M. de Saint-Prix restait bouche bée.

— Que regardez-vous ainsi ? recommença-t-elle en le câlinant. Parions que vous ne savez pas quels sont ces messieurs ?

Les cinq hommes se tenaient cois, au port d'armes, prêts à entamer un feu de peloton — traduction libre : à enlever la belle entre leurs dix bras.

— Répondrez-vous ? continua la jeune femme en caressant la barbe de son mari. Qui supposez-vous, je le réitère, recevoir ici, chez vous ?

— Mais, riposta M. de Saint-Prix, dont la confiance conjugale manquait un peu de force, il me semble que ce serait à vous, ma chère, de m'expliquer la singularité de la présence de ces personnes-là, à cette heure ?

— Là ! j'en étais sûre qu'il ne devinerait pas, s'écria-t-elle sans se troubler et en se retournant vers ses complices. Est-ce que je ne pariais pas avec vous, il y a une heure : « Aristide n'est pas ca-

pable de deviner la vérité. » L'ai-je dit, oui ou non ?

— Elle l'a dit ! crièrent les cinq jeunes gens ensemble.

— Mais parlez donc ! tonna M. de Saint-Prix. Qu'est-ce que j'avais à deviner ? Est-ce que vous me croyez assez sot pour ne pas comprendre ?... Répondez-vous à la fin... ?

— Vous serez vexé, je vous en avertis, répliqua M<sup>me</sup> de Saint-Prix ; mais tant pis pour vous, cela vous apprendra à manquer de politesse quand vous saurez à qui vous avez eu l'honneur d'offrir l'hospitalité ce soir.

Et désignant le groupe des galants, massés en tas dans un coin du salon :

— Je vous présente mes cinq frères, prononça-t-elle lentement et avec majesté.

— Vos frères !... répéta à son tour M. de Saint-Prix stupéfait, dont la fureur tomba. Vos frères !

— Et maintenant, renouvelons nos

adieux ! reprit M<sup>me</sup> de Saint-Prix, en allant, sans embarras aucun, vers les jeunes gens, et en leur offrant sa tête blonde.

— Adieu, ma chère Julie ! fit le capitaine en l'embrassant sur les deux joues.

— Adieu, Sophie ! appuya Ernest.

— Adieu, Euphémie ! ajouta un troisième.

— Au revoir, Coralie ! continua le quatrième.

— A bientôt, Félicie ! conclut le dernier en la serrant dans ses bras.

Là-dessus, la troupe des cinq emboîta la marche, au pas de charge, dans l'antichambre, et de là dans l'escalier, d'où l'on entendit la voix du capitaine, qui chantait :

Un épicier, c'est une rose...

— Vos trères, c'étaient vos frères ! s'écriait pendant ce temps M. de Saint-Prix.

— Et qu'y trouvez-vous d'étonnant, s'il vous plaît ?

— Mais vous étiez fille unique... Je ne vous ai jamais connu une parenté semblable.

— Qui vous dit que ce soient mes frères... légitimes ?

— Ah ! bah ! fit Saint-Prix, dont la colère s'éteignit encore une fois. Votre père aurait...

— Eh oui, gros bêta ! appuya-t-elle en haussant les épaules ; tout ça c'est du passé de papa, et tu t'imagines bonnement... et tu t'en vas chercher midi à quatorze heures...

— Mais voyons, ma Ninie, interrompit-il à son tour en l'attirant contre sa poitrine, conviens aussi que c'est un peu fort, et qu'en rencontrant chez moi quatre ou cinq solides gaillards, je ne pouvais pourtant pas supposer qu'il me tombait ainsi subitement une famille inconnue...

— Non, vous aimez mieux croire votre pauvre femme coupable.

— Mais non, mais non... seulement, j'étais étonné.

— Oui, et vous m'avez presque battue.

— Battue, moi !... en voilà une idée ! J'ai fait un geste comme ceci... et puis ça a été tout.

— Et vous ne leur avez seulement pas offert la main... vous les avez regardés en ayant l'air de vouloir les dévorer.

— Dame, la surprise !... écoute donc... ton père t'avait donnée à moi comme fille unique.

— Voulez-vous pas qu'il entamât sa confession, le pauvre homme.

— Je ne le prétends pas... mais pourtant il aurait pu m'avouer à l'oreille...

— Oui, pour que vous alliez raconter la chose à maman.

— Sapristi, en voilà une aventure ! qui s'en serait douté ? Dis donc, il allait bien, ton père... cinq garçons ! et rablés !... Et l'on m'avait assuré que tu étais venue au monde après quinze ans de mariage et qu'on désespérait de t'avoir.

— Tiens, cette bêtise ! si je ne suis pas née plus tôt, qui vous prouve que ce soit



la faute de papa au lieu de celle de maman ?

— Le fait est que ç'a m'en a l'apparence. Et puis, quand on a eu ainsi cinq enfants de cette corpulence-là, on est peut-être un peu...

— Un peu quoi ?

— Enfin on éprouve le besoin de... se reposer avant de bâtir sur nouveaux plans.

— Ce qu'il y a de certain, c'est que vous avez été d'une impolitesse, d'une grossièreté dont mon frère le capitaine emportera le souvenir.

— Je lui adresserai mes excuses quand nous le reverrons... car il reviendra, n'est-ce pas ?

— J'en doute, ayant reçu un accueil pareil. Vous comprenez qu'il n'attend pas après nous.

— Il en a une chance, ton père ! Mettre six enfants au monde et les voir les uns et les autres dans de jolies positions. Ma parole, il y a un dieu pour les bâtards.

— Aussi me témoignent-ils une affection dont vous auriez dû être touché.

— Oui, oui, ils se sont emparés de toi à tour de rôle !... Ils t'ont embrassée à t'étouffer.

— Dame ! s'il faut se gêner avec ses parents.

— Par exemple, remarqua M. de Saint-Prix, il n'existe pas le moindre air de famille entre vous, pas le moindre. Mais, sarpesjeu, elle est fameuse celle-là ! c'est moi qui ne me serais pas douté que j'étais le beau-frère d'un capitaine.

— Le bien vient en dormant, répondit-elle en allumant une bougie pour passer dans sa chambre, et rien ne vous empêche d'en tenter l'expérience.

— A propos, demandait quelques instants après M. de Saint-Prix en achevant de se deshabiller, explique - moi donc pourquoi tes frères t'ont donné chacun un nom différent en t'adressant leurs adieux ?

— C'est que jamais papa n'a voulu

qu'ils m'appelassent de mon véritable nom, dans la crainte qu'on ne devinât la vérité en les entendant parler de leur jeune sœur.

— Ah ! ah ! fit le mari en ôtant une jambe de son caleçon.

— En sorte que, ajouta-t-elle effrontément, pour l'un j'étais Sophie, pour l'autre Julie, pour le troisième Coralie, ou encore Euphémie, etc.

— Ah ! ah ! répéta encore Saint-Prix qui restait devant sa femme son caleçon à la main, ne trouvant rien à répondre, et prenant le parti de se coucher sans chercher à causer davantage.

— Gredin de beau-père ! songeait le lendemain M. de Saint-Prix en allant retrouver au café du Helder le père de sa femme ; et ça veut imposer de la morale à son gendre.

Sous l'empire de je ne sais quelle inquiétude, il but deux absinthes de suite, et se sentit légèrement monté lorsque

M. Montgolfier arriva pour sa partie de dominos habituelle.

— Ah ! vous voilà ! commença Montgolfier ; ma foi je ne suis pas fâché de votre retour, ma fille se plaignait de sa solitude ; il n'est pas bon qu'une femme reste seule. Tel que vous me voyez, jamais je n'ai quitté la mienne.

— Tiens, tiens, tiens !

— Que voulez-vous dire avec votre : « Tiens, tiens, tiens ? »

— Je veux dire que vous ne m'en imposerez jamais.

— Parbleu ! je ne prétends pas avoir été un saint.

— C'est heureux.

— Mais jamais je n'ai fait des absences aussi prolongées que les vôtres.

— J'entends ; c'était près de votre femme que vous... consommiez certains petits rapt.

— Euh, euh ! certains petits rapt... j'ai eu plus souvent affaire à des femmes mariées qu'à d'autres.

— Ah, ah ! très roublard le beau-père, de cette façon le mari endossait...

— Endossait quoi ?

— L'enfant, parbleu !

— Mais, sacré nom d'un sort... je ne pense pas avoir été jusque-là.

— Oh ! je ne tiens pas à vous arracher vos secrets ; à tout péché miséricorde.

— Je veux l'espérer. Mes intrigues n'ont pas duré, l'une dans l'autre....., neuf mois.

— Farceur, va !... très fort le beau-père, excessivement fort. — Ah ! pas neuf mois, l'une dans l'autre ? en sorte qu'un champ n'était pas plutôt ensemencé que vous passiez à un autre ?...

— Mais vous parlez par énigmes de mes folies d'autrefois ! il n'a pas résulté... que je sache, aucun témoin compromettant.

— Rassurez-vous, M. Montgolfier ; si par hasard cela était, ce n'est pas moi qui vous l'imputerais à crime. Vous ne voulez pas vous fier à ma discrétion et me racon-

ter vos petites affaires du passé... à votre aise...

— Mon gendre, il y a quelque chose que vous ne m'avouez pas... est-ce que par hasard vous me croyez coupable ?...

— Rassurez-vous, beau-père, il n'y a que ma femme et moi qui le sachions. A quoi bon ruser pour nous ? Nous avons vu, vu vous dis-je, ce qui s'appelle vu.....

— Que vous ayez soupçonné, je l'admets encore ; comme je vous le répétais : je ne suis pas un saint. Mais vu une preuve de ma culpabilité, ça dépasse l'entendement, le sens le plus carabiné.

— Avec cela qu'il est possible de cacher quelque chose aux femmes !

— Vous me donnez le trac !... La mienne doit être informée à l'heure qu'il est...

— Espérons que Julie n'a pas parlé ! En tout cas, je cours la prévenir si vous voulez.

— Oui, courez, c'est-à-dire j'y vais en même temps que vous... Et penser que des événements datant de vingt-cinq ou

trente ans au moins se dévoilent subitement... et l'on assure qu'il est des choses que la justice ne déterre jamais...

— Il est certain que je ne m'en serais guère douté. C'est hier, quand je suis rentré de Coulommiers que...

— Achevez, mon gendre.

— C'est dur à vous expliquer, beau-père ; mais aussi vous êtes par trop cachot-tier.

— Mais, mon pauvre garçon, le passé appartenait si bien à l'histoire ancienne pour moi que je n'aurais pas soupçonné qu'il pût vous arriver d'en déterrer une parcelle.

— Ma femme me l'avait toujours caché ; mais hier, j'ai en quelque sorte mis le doigt sur une de vos intrigues. — Sapristi ! comment lui raconter... ? ne lui nommons qu'un de ses enfants, ça l'épouvantera moins, et nous l'amènerons doucement à des aveux... .

— Sur une de mes intrigues ?...

-- Si vous l'aimez mieux sur votre fils

le capitaine... — Out ! c'est dur à lâcher quand même.

— Ah ça, mais je rêve... ! Vous êtes fou !... c'est de l'idiotisme, du crétinisme !...

— Oh ! pas de gros mots, beau-père ! Vous avez avoué il y a un instant, ne reprenez pas ce que vous avez dit.

— Saperlotte, j'en conviens, j'ai avoué des fredaines, des liaisons passagères ; mais je n'ai pas voulu prétendre qu'il en soit rien sorti.

— Puisque je vous répète que votre fils, le capitaine, était hier chez moi, ou pour mieux parler, chez ma femme, qui l'appelait : mon frère.

— Mais, nom de Dieu ; le capitaine qui ? le capitaine quoi ?

— Je ne lui ai pas demandé son nom, j'ai trop de délicatesse dans l'âme. Mais il sait qu'il est votre fils.

— Il sait qu'il est mon fils, et il ne me l'a jamais dévoilé ?



— C'est ce qui vous prouve la noblesse de son caractère.

— Je vous jure, mon gendre, que j'ai beau chercher, je ne vois pas à qui j'aurais pu... offrir un pareil souvenir de mes œuvres... Encore faudrait-il que je sache à quelle date ça remonte ?

— Rassemblez vos souvenirs.

— Ma foi, il y avait d'abord la femme du notaire de Quimperlé. Mais je l'ai si peu... touchée, et encore ça n'a eu lieu que deux fois.

— C'est plus que suffisant... Et les autres ?

— Je me souviens aussi de la femme du receveur... Mais, si j'ai bonne mémoire, elle m'a obligé à poser trois matinées pour... rien. Ça ne peut pas être celle-là.

— Evidemment. Si vous êtes sûr d'y être allé pour rien...

— sûr comme je vous vois; même elle voulait se tuer après... elle avait des remords.

— Elle avait des remords ? Elle n'était

donc pas si innocente ; on n'a pas de remords quand on n'a commis aucune faute.

— Si. C'était une imagination très timorée ; elle voulait se confesser chaque fois qu'elle m'avait serré la main.

— Passons, passons. Ne voyez-vous aucun incident qui vous conduise à une piste ?

— A moins que ce ne soit ma première maîtresse-d'hôtel. Ah ! une gaillarde, celle-là ! qui prenait ses précautions, et répétait toujours : « A moi prudence. » Elle m'eût réclamé une pension alimentaire... en cas d'accident.

— Bah ! qui sait ? Si elle vous a remplacé avec avantage ?... ça se voit, des histoires pareilles ; elle pouvait se déclarer veuve, mère d'un jeune fils ; ça pose très joliment une femme, ces choses-là.

A moitié hébété, à moitié convaincu, M. Montgolfier et M. de Saint-Prix arrivèrent rue Castiglione, où M<sup>me</sup> Montgolfier sonnait chez sa fille.

— Pourvu que ce diable de capitaine

ne paraisse pas pendant que ma femme est ici, songeait M. Montgolfier, saisi d'un tremblement nerveux.

Au même instant un coup de timbre retentit, et la bonne annonça :

— M. le capitaine jurasson.

— Bonjour, ma sœur, fit le capitaine en entrant.

Il n'avait cru lancer qu'une plaisanterie, mais il recula, un peu embarrassé, en rencontrant la famille au complet.

— Bonjour, mon frère, riposta Julie en empruntant le même ton de gaieté.

— Que dit-il donc ? demanda M<sup>me</sup> Montgolfier à son mari.

— Ne vous étonnez pas, belle-maman, interrompit Saint-Prix, venant généreusement au secours de son beau-père ; j'aime le capitaine comme un frère, et c'est pour cela qu'il appelle Julie « ma sœur ».

— Monsieur est le bienvenu dans notre famille, reprit avec émotion Montgolfier, en allant au capitaine et lui saisissant

la main. J'espère que, désormais, il regardera notre maison comme la sienne.

— Mille fois trop bon, répéta le capitaine en relevant sa moustache et en regardant le singulier groupe ; on profitera de la permission.

— Je pars, murmura Montgolfier à son gendre, prévenez ma femme ; j'ai peur d'une lettre anonyme dans la soirée. Ça ne rate jamais, ces choses-là.

Et il sortit, étouffé par l'émotion.

— Vous permettez, n'est-ce pas, monsieur, que je cause un instant avec ma belle-mère et que je m'absente quelques minutes, demanda Saint-Prix au capitaine d'un air aimable.

— Comment donc, Monsieur, mais j'allais vous en prier, répliqua le capitaine, ne sachant plus ce qu'il répondait.

— Il allait m'en prier !... Il est un peu familier... C'est vrai qu'il est de la famille !

— Voulez-vous venir dans mon cabinet, belle-maman ?

— De quelle importance est donc l'en-

retien que nous devons avoir ? interrogea M<sup>me</sup> Montgolfier, un peu étonnée de l'arrivée inattendue du beau capitaine, et ne sachant ce que signifiait l'air solennel de son gendre.

— Ecoutez-moi, poursuivit celui-ci en attachant sur elle un regard pénétrant, écoutez-moi ; l'indulgence est la première de toutes les vertus.

— Certainement. Qui est-ce qui vous prêchera le contraire ?

— Vous avez eu une jeunesse, n'est-ce pas ?... Vous savez ce que c'est pour une femme de se laisser séduire par un homme ?...

— Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! s'écria M<sup>me</sup> Montgolfier, qui pâlit subitement. Mon mari est sorti il y a un instant sans me regarder.

— Je vous le réitère, poursuivit imperturbablement Saint-Prix en continuant à la regarder avec un air qui la fit sursauter, je vous le réitère, une femme peut être tentée, succomber... et alors...

M<sup>me</sup> Montgolfier devenait de plus en plus rigide.

— C'est fini de mon bonheur, n'est-ce pas ? c'est fini ! Je n'ai désormais qu'à mourir, murmura-t-elle d'une voix brisée.

— Qui vous répond cela ? reprit M. de Saint-Prix. Vous voilà bien, poussant les choses à l'extrême... Voyons, belle-maman, il est des faiblesses qu'il faut savoir pardonner... Celle dont je veux parler est du nombre...

— Ah monsieur ! gémit encore M<sup>me</sup> Montgolfier, on a découvert la vérité. Mon mari connaît le passé : je suis perdue!...

Et elle roula évanouie au bas du canapé.

— Allons ! en voici d'une autre ! réfléchit alors Saint-Prix en tapant dans les mains de sa belle-mère. Jusqu'à elle qui a *fauté*, qui a eu sa petite aventure, son petit badinage... Mais nous roulons dans le crime ! Et, j'y songe, ce beau

capitaine ! Julie l'a mis sur le dos de son père... si c'était plutôt le fruit coupable de M<sup>me</sup> Montgolfier ? Oui, par amour pour sa mère, elle n'aura pas voulu m'avouer... Sapristi !... sapristi !... qui s'en serait douté ? Oui, mais motus, pour le coup. C'est ça qui amènerait un scandale dans la maison. Laissons le beau-père croire que le capitaine est son fils. Si par hasard c'est celui de sa femme... ma foi tant pis ! il l'ignorera, et il en a assez fait à M<sup>me</sup> Montgolfier pour qu'elle lui ait rendu la pareille dans son temps. Auquel des deux est-il ? A ma belle-mère ou à mon beau-père ?... Quelle famille ! bon Dieu, quelle famille !...

Et il donna un coup de sonnette qui fit accourir la bonne, Julie et le capitaine. Chacun s'empressa autour de la malade, qui rouvrit les yeux.

— Où suis-je ? murmura-t-elle faiblement.

— Chez vos enfants, parbleu ! riposta le capitaine qui n'y entendait pas malice.

— Ça doit être le fils de ma belle-mère, songea alors M. de Saint-Prix. Elle n'a rien répondu, parce qu'elle a peur de se vendre; mais, pour sûr, j'ai deviné! De quel ton il a dit : « Chez vos enfants ! »

— Allons, belle-maman, du courage ! Il n'y a pas un *seul* étranger pour vous ici, souligna-t-il non sans intention.

— Non, pas *un seul*, répéta le capitaine qui crevait d'envie de s'en aller.

— Elle n'a pas soufflé mot; assurément, remarqua Saint-Prix, c'est à elle. Et moi qui l'ai fait reconnaître au mari tout à l'heure; il est vraiment trop bête, le beau-père. — Colonel, reprit-il à voix haute et la main dans son gilet, colonel — car si vous ne l'êtes pas encore, vous n'en êtes pas moins digne de l'être — j'espère que vous resterez à dîner ici ce soir ?

— Avec plaisir! répliqua le capitaine, que Julie venait de regarder amoureusement.

Et il ajouta à part lui en enveloppant la belle-mère et le gendre d'un coup d'œil :



— Tas de pékins, va !

Il n'y avait pas eu d'autres explications entre M. de Saint-Prix, sa femme et sa belle-mère. Saint-Prix cessa d'agiter des questions aussi orageuses; il se disait que Julie n'ayant pas voulu charger sa mère forçait M. Montgolfier d'endosser la paternité du capitaine. Quant aux quatre autres soi-disant bâtards, il pensait que son beau-père en arriverait peu à peu à les avouer, mais qu'il était inutile de le questionner.

— Il a encore quatre aveux à nous divulguer, réfléchissait-il; cela lui donnera quatre fois l'occasion de nous payer du champagne. Je m'arrangerai pour rendre les politesses que je dois, les jours où mon beau-père nous déclarera ses fredaines. Si seulement je prévoyais le soir où ça arrivera, j'adresserais mes invitations à l'avance.

Fort de ces réflexions, il résolut d'aller en parler à sa femme quoiqu'il fût onze heures du soir. Comme il arrivait sans

lumière, il lui sembla entendre chuchoter. Étonné, il ouvrit doucement et entra chez Julie. Il marcha en tâtonnant, posa une main au bord du lit et, de l'autre, caressa un... crin assez significatif.

— Palsembleu ! cria-t-il en écumant ; cette fois, je ne me trompe pas : il y a du monde... Madame, vous avez un amant !

Et furieux d'être sans lumière, il courut dans l'appartement, sonnant les domestiques à tour de bras.

Pendant ce temps, le capitaine avait eu le temps de se couler entre les deux matelas, et Julie jetait dans une armoire, dont elle enlevait la clef, les vêtements accusateurs.

Lorsque le mari revint, muni d'un bougeoir, il la vit couchée, la paume de la main appuyée sur une brosse à habits.

— Qu'est-ce que ça signifie ? cria-t-il n'en croyant pas ses yeux.

— Aurez-vous bientôt fini de crier

comme cela ? riposta-t-elle sans se troubler.

— Mais enfin, qu'est-ce que cette brosse ? poursuivit-il interloqué, oubliant sa fureur, oubliant de chercher sous les tables et dans les coins en présence de l'objet placé au milieu de l'oreiller.

— Cela signifie que, comme j'ai l'habitude de m'endormir les doigts passés dans ta barbe, lorsque tu n'es pas là, je prends une brosse pour m'imaginer que c'est toi ; sans cette précaution, je ne parviendrais pas au sommeil, l'habitude étant chez moi une seconde nature.

— Comment ! s'exclama-il radieux ; c'est une brosse que je viens de toucher il y a un instant ?

— Que veux-tu que ce soit ?

— Mais j'ai cependant senti une peau humaine...

— C'était le dos de ma main qui était à côté... naturellement.

Il n'y avait rien à redire. Il prit le parti

de se coucher près de sa femme qui espérait vainement le voir se retirer.

Or, le capitaine serré sous les deux matelas étouffait et voulut opérer une diversion du côté où le poids se trouvait moins lourd, c'est-à-dire du côté de M<sup>me</sup> de Saint-Prix.

— Mais ce lit est bâti en montagne, s'écria le mari en donnant un coup de poing dans le matelas.

— Sacré mille bombes ! jura le capitaine qui nageait en plein sommier.

Saint-Prix essaya d'enlacer sa femme. Au moment où ils allaient ne plus faire qu'un, il reçut une secousse qui le renversa sur le dos.

— Qu'est-ce que ça signifie ? cria-t-il, enragé ; on croirait que quelqu'un se promène sous le matelas.

Le capitaine soufflait comme un phoque.

— Je n'ai pas la berlue ; j'ai entendu respirer, observa Saint-Prix.

— C'est vous qui cherchez des prétext-

tes pour expliquer votre froideur à mes côtés, répliqua-t-elle, feignant la colère.

— Mais je te jure, chère amie, que c'est toi-même... qui... tu le sais bien... voyons !

— Qu'est-ce que je sais ? Vous m'avez subitement lâchée...

— Lâchée, par exemple ! C'est toi qui, en te rejetant violemment... hors de moi, m'as coupé la... respiration.

— Allons, vous m'insultez, maintenant. Je ne vous ai pas prié de venir ; c'est vous qui êtes arrivé troubler mon sommeil.

— Notre sommeil, remarqua l'amant en son for intérieur et recommençant ses évolutions. Cramponne-toi, ça recommence.

Et il rejeta Julie sur son mari.

— Ma chère amie, si tu tiens à manœuvrer comme ça tout le temps, j'aime autant m'en aller.

Il se releva pour se servir d'un périvier.

— Sauvé, mon Dieu ! murmura l'offi-

cier. Mais tâchez qu'il en ait au moins pour dix minutes.

— Positivement, Marianne mériterait qu'on l'obligeât à se relever pour nous arranger des lits en pente comme ça.

— C'est moi qui le lui ai demandé. J'aime à avoir la tête haute.

— Bon ! voilà que tu te secoues comme si tu avais le feu au corps.

— C'est votre faute. Vous venez me réveiller pour... rien.

Vexé, Saint-Prix se décida à reprendre son bougeoir éteint et retourna chez lui. Quant au capitaine, il sortit de dessous les matelas, aplati comme une galette, se rhabilla comme il put, et, jurant et sacrant, parvint enfin à sortir sans bruit.

— C'est égal, songeait-il, installer son nid dans celui des autres, c'est souvent indigeste.

En effet, il eut l'estomac serré au moins vingt-quatre heures. Mais, par un sentiment d'amour-propre, il tenait bon,

à cause des quatre soi-disant frères de Julie, qui lui avaient cédé la place.

L'éveil étant donné, Saint-Prix surveilla attentivement sa femme. Elle remarqua qu'il jetait surtout des coups d'œil interrogateurs dans l'alcôve. Aussi s'arrangea-t-elle pour détourner les soupçons.

— Mon ami, lui dit la rusée coquette un jour qu'elle le voyait prendre sa mine d'Othello, je m'aperçois que vous ne m'avez pas pardonné mon lit en pente.

— Il paraît que c'est votre goût, répliqua-t-il avec aigreur. Car, en ce moment, on croirait qu'il recèle pour le moins un ou deux étrangers.

— Sculevez le matelas, je vous le demande.

Il le souleva, et sa main rencontra une caisse, un panier, différents objets qu'il attira un à un.

— Qu'est-ce que cela ? interrogea M. de Saint-Prix étonné.

— Ouvrez, vous le saurez.

Il ouvrit et tira successivement de la caisse et du panier, des fruits, du gibier, du vin.

— Ah, ah ! fit-il en se passant la langue entre les lèvres... un cadeau de votre père...

— Non, de mon frère le capitaine, et comme je ne voulais pas que vous en sachiez rien, je les avais placés là, attendant le moment de les déballer, vilain jaloux ! et je me résignais à dormir dessus jusqu'au jour de la surprise que je vous destinais.

Saint-Prix embrassa sa femme, soulagé d'une terreur énorme.

— Voilà donc pourquoi nous étions si mal couchés l'autre nuit ?

— Sans doute, je craignais en remuant d'écraser un légume ou un faisan.

— Si tu veux, ma biche, nous donnerons un dîner de réconciliation à la famille, y compris ton frère ?

— J'allais vous y engager.

— C'est égal, lorsque je pense que tou-



tes ces viandes-là, ont été tassées par nous!... je tremble qu'elles ne soient gâtées.

A peu près rassuré, Saint-Prix cessa d'espionner. Pourtant, le soir qui suivit cet entretien, il éprouva le désir d'aller dire quelques mots à Julie. Le capitaine, en l'entendant, n'eut que le temps de piquer une tête dans les draps.

Pour M<sup>me</sup> de Saint-Prix, elle se glissa entre le mur et le matelas.

— Julie, Julie, appela le mari.

Pas de réponse.

Saint-Prix, ainsi que nous l'avons vu, était archi-myope. Il avança les mains, et trouva la contre-figure du capitaine, près de laquelle il approcha son nez.

—Allons, bon! songea-t-il, voilà encre qu'on cache des provisions dans les draps... C'est insupportable de coucher avec ces machines-là. Ceci, pour le moins, doit être un chapon, et il est diablement faisandé!

Cette idée l'ayant débarrassé de toute

velléité amoureuse, il prit le parti de s'en retourner.

— Marianne, annonça-t-il le lendemain à la cuisinière, je crois que vous nous préparez un chapon pour ce soir.

— Tiens ! comment monsieur sait-il ça ?

— Mais oui, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil significatif à sa femme. Mais oui, je le sais pour l'avoir fleuré cette nuit dans la cachette ordinaire de madame. — Hein ! tu ne t'attendais pas à celle-là ? Mais j'ai idée qu'on a tardé trop longtemps pour le manger.

— Explique-toi, mon ami, demandat-elle en rougissant.

— Je sais ce que je dis, et, je t'en prie, ordonne à Marianne de l'assaisonner d'une sauce très relevée, parce que, vois-tu, ça ne sera pas mangeable ; et même tu devrais le faire mariner, ton chapon.

Le soir, lorsqu'on apporta le fameux chapon, que madame était allée dans la journée acheter aux halles, le capitaine ne

put s'empêcher de regarder M<sup>me</sup> de Saint-Prix, dont la figure parcourait la gamme entière des couleurs du prisme. Bien entendu, M. et M<sup>me</sup> Montgolfier assistaient au dîner.

On découpa la volaille, et, lorsque chacun eut mangé quelques bouchées :

— Ma foi, s'écria Saint-Prix, il est meilleur que je ne croyais. Imaginez-vous, capitaine, que le hasard m'ayant amené à mettre la main sur le dos de la bête, je la supposai d'abord fort coriace. De plus, mon odorats'étant trouvé désagréablement frappé par sa suffocante exhalaison, jamais je n'aurais cru à un morceau aussi délicat.

Et il offrit de nouveau une aile au capitaine, qui la dévora silencieusement.

M. Montgolfier regarda son soi-disant fils et, poussant un soupir :

— Capitaine, faites-moi un plaisir.

— Deux, si vous voulez, répliqua l'officier, la bouche pleine.

— Puisque mon gendre vous aime

---

comme un frère, appelez-moi aussi : mon père.

— Si ça peut vous être agréable, on tâchera.

— Et, ajouta M<sup>me</sup> Montgolfier qui, tremblant que son passé n'eût été découvert grâce à son gendre, cherchait à flatter le penchant de son mari, appelez-moi de même : ma mère.

— Ah ça, ils veulent m'obliger à dire : Papa, maman, comme à un animal de foire, songea le capitaine, qui entassait les morceaux dans son assiette sans répondre.

Quant à Saint-Prix, son œil investigateur allait de M. à M<sup>me</sup> Montgolfier, et il réfléchissait :

— Est-ce à lui ? Tout le fait présumer. Et, cependant, son émotion, à elle, ses paroles précédentes prouvent que ce serait plutôt le sien... Mais, nom d'un petit caporal, à qui ressemble-t-il, ce trouper-là ? Ni à l'un ni à l'autre. Alors, auquel des deux ?...

---



# LES MOUSTACHES DU CAPITAINE





## LES MOUSTACHES DU CAPITAINE

---



INSI, lieutenant, v's êtes sûr que le cap'taine a changé deux fois de moustaches cette semaine?

— Sûr comme je v'vois, m'colonel... On dirait d'la teinture à cinquante francs le flacon.— Dame, ça tient... s'fisamment. Jeudi dernier elles étaient pos'tivement... brunes.

— Brunes ? v's êtes sûr lieutenant ? m' faites pas poser ?

— Oh ! m'colonel... terrogez v' même.

— Impossib', lieutenant, impossib'... le décorum... M' fiche de ça après tout... v' comprenez ? m' fiche de ça... v'drais



pourtant m' rendre compte... drôle, pas vrai ?...

— M' colonel... paraît que ces dames exigent cette preuve d'attachement...

— V' m'tonnez, lieutenant, v' m'tonnez cessivement... car enfin,... j'ai eu aussi, dans mon temps... v' m'tendez, n'est-ce pas ?...

— Faitement, colonel, faitement...

— Eh bien j' v' jure que... n' feriez dire des bêtises, lieutenant — j' v' jure qu'aucune n'aurait demandé... Cré nom ! sais pas c'ment v's insinuer la... chose.

— Pas b'soin, colonel, saisis très bien, ni pour moi non plus, aucune n'aurait osé... j' v' prie de croire...

— Ainsi v'rappelez la petite Joliette des Félicités dramatiques ?

— Tendez donc... colonel... une blonde... déjà... mûre... ?

— V's y connaissez pas, lieutenant, pas mûre du tout... verte... juteuse comme une pomme verte... contraire.

— Pardonnez - moi , m' colonel... j' croyais... j' avais vu... m' semblait...

— V's aviez mal vu, lieutenant, v' dis qu'elle était blonde... blonde... pâle... m'y connais p't-être...?

— Oh! m' colonel... v's avez de bonnes raisons pour ça...

— V'jure qu'tout l'temps... v's tendez bien?... tout l'temps... mes moustaches sont d'meurées noires, comme avant, sans qu'la petite m'demande d'les teindre en... en... roux.

— Parbleu, m' colonel, c'est l'cap'taine qui leur fourre ça dans la caboche... une idée d'détraqué.

— V' dites vrai, lieutenant, un détraqué que l'cap'taine. Bon camarade, brave, sans cela... mais détraqué pos'tivement; une chose m'épate, v's avoue. Oui, une chose m'confond. C'est qu' la moustache de c't'animal-là est si crânement teinte qu'dirait du vrai.

— Eh! eh! m' colonel, y en a qui prétendent... En vérité, sais pas si j'oserai...

— Osez, lieutenant, osez... v'l'ordonne...

— M' colonel, c'est que... si c'tait exact... c'serait tellement d'pravé...

— Mais, crond'dieu, lieutenant, s'pliquez-vous. Suis pas un conscrit.

— Alors m' colonel... vais v'prier d'scuser.

— Sacrebleu ! lieutenant m'taites perdre patience. Répondez ! où l'cap'taine prend-il ses moustaches?... sont donc pas à lui?...

— Paraît que non, m' colonel, paraît que chaque paire est un cadeau... que l'cap'taine s'ccroche... s'l'nez... tant qu'dure la liaison. — La liaison f'nie, le cap'taine lâche la moustache avec la dame de qui i'la tient...

Et le lieutenant s'épongea le front en regardant son supérieur, qui le regarda à son tour, au point que l'un et l'autre restèrent plusieurs secondes sans pouvoir renouer la conversation. L'explication avait été donnée le plus délicatement possi-

ble, aussi n'y avait-il pas moyen d'accuser le lieutenant d'une mauvaise plaisanterie. Le colonel reprit le premier :

— C'prend, lieutenant, c'prend v's hésitations; tout d'même drôle... Farcœur d'cap'taine... s'on peut... Ah! ah! f'dra le plaisanter un peu pour voir... Et les maris de ces dames? Ah, ah, ah! f'rais craquer ma tunique tant j'ris. M'en f... pas mal, bout d'compte... pas vrai, lieutenant? Mais v'drais savoir à qui appartient en ce moment... Ah, ah! v' m'tendez d'reste, v'drais savoir...

Et le colonel se renversa sur le divan sans parvenir à achever.

— Pourrait pas v' dire ça, m' colonel. En c'moment, les moustaches du cap'taine sont pos'tivement... pos'tivement... rousses.

— Eh non, lieutenant, v'voyez roux partout.

— V'jure, colonel... qu'elles sont rousses.

— M't... pas mal, lieutenant ; suis pas marié, m'est égal. Mais v'garantis qu'elles sont chataines.

— M'colonel, c'matin, elles étaient rousses... à moins que d'puis c'matin...

Le colonel allait riposter énergiquement lorsque l'arrivée du marquis Gortran de Luc interrompit la conversation. Le lieutenant voyant le marquis et le colonel entamer la question du Tonkin se déroba par déférence et entra dans la salle de jeu.

La causerie précédente s'était tenue au Club des Jobards, entre huit et neuf heures du soir. A minuit, la nouvelle circulait par les boulevards ; à trois heures du matin, le capitaine Jolibois, beau garçon de trente-trois ans, caressait avec plaisir ses fausses moustaches dans le boudoir de la personne dont il portait les couleurs. L'un et l'autre ne se doutaient guère que le Paris mondain se demandait à la minute

présente à quel arbuste femelle le brillant capitaine pouvait avoir dérobé les menus fils d'or frisés, qui composaient l'ornement de sa lèvre supérieure.

Le plus enragé entre les clubmen se trouvait être le marquis Gontran de Luc, marié depuis trois ans, professant hautement le scepticisme à l'égard de la vertu de toutes les femmes, excepté de la sienne, et se moquant à outrance des maris qui se laissaient surprendre.

— Oui, répétait-il pour la vingtième fois, demain soir, à dix heures, nous tenterons l'expérience. Ne prévenez aucune des inculpées; mais soyez exact à vous rendre chez ma femme à l'heure précise, et, quoi qu'il arrive, dites comme moi. C'est convenu, n'est-ce pas?

— Convenu, répétèrent les conjurés.

— Seulement, ajouta Gontran de Luc en souriant, n'amenez aucun homme marié; ce serait peut-être une trahison envers l'une de ces dames. Nous nous con-

tenterons de chercher à surprendre quelle est celle qui s'est prêtée obligeamment... à donner un peu d'elle-même pour embellir le menton du capitaine.

— A demain ! crièrent les jeunes gens en délire.

A dix heures du soir, le lendemain, la chambrée était complète chez la marquise de Luc. Ces dames s'entretenaient à mots couverts de la nouvelle en question. La marquise, rien moins que bégueule, riait sans discontinuer en faisant remarquer sa chevelure blonde comme un épi mûr.

— Il faut vous avouer, mesdames, pérorait Gontran de Luc, qui depuis quelques instants jouissait du succès de son récit, il faut vous avouer que nous avons poussé assez loin nos investigations.

— Comment cela ? s'écria en rougissant la baronne d'Albret, car ses cheveux offraient une belle couleur d'ambre.

— Pauvre baron ! songea de Luc, je crains bien que ce ne soit lui... Sa femme

me paraît avoir la teinte requise... *et tout le reste de sa personne* doit posséder cette même nuance... Oui mesdames, poursuivit-il, nous croyons mettre bientôt un fil à la patte de l'oiseau doré qui a fourni de son plumage à notre infernal séducteur pour... la confection de ses moustaches.

Ces dames devinrent sérieuses en même temps.

— Il est certain, remarqua Fernand de Rizer, qu'il caresse amoureusement son ornement postiche. Il le file entre le pouce et l'index, s'offrant ainsi à la face de chacun l'attouchement de la femme aimée.

— Ah, ah ! s'exclama Gontran de Luc, vous imaginez-vous le mari de celle qui s'est montrée si prodigue envers Jolibois, causant avec lui pendant qu'il relève délicatement ses pointes blondes à son nez, à sa barbe... non, c'est trop fort, ma parole d'honneur !

— Enfin, interrompit Aurélie de Luc, vous prétendiez, il y a un instant, avoir



découvert le moyen de planter le cap sur la personne qui... trompait si ingénieusement son maître légitime au profit du capitaine ?

— Eh oui, parbleu ! je l'ai découvert, ma chère amie. Et vous, mesdames, puis-je aller de l'avant en restant certain de votre discrétion ?...

— Votre recommandation est peu galante, marquis, remarqua la vicomtesse de Pierreville, une autre blonde non moins séduisante. Nous supposez-vous capables de divulguer le nom de la femme qui... s'amuserait de la sorte ?...

— Votre question est injurieuse, acheva la petite baronne reprenant son aplomb.

— Ne voyez-vous pas que Gontran s'imagine être plus intéressant en introduisant des conditions imprévues à l'achèvement de son récit ? C'est une manière de chauffer notre attention, n'y prenez pas garde, interrompit M<sup>me</sup> de Luc.

— Soit, ma chère amie, repartit gaiement Gontran, prêtez-moi des intentions subversives. Je vais droit au fait, ainsi qu'il convient en pareille aventure.

--- Voulez-vous une tasse de thé ? lui demanda sa femme, affectant de l'interrompre.

— Si chacune de vous consent à y jeter un morceau de sucre... je la boirai avec ivresse...

— Oh ! marquis, marquis, c'est mal de nous faire ainsi enrager.

— Je ne recommencerai plus, murmura Gontran en essayant d'emprisonner les jolies petites mains qui le menaçaient, me voici au terrible nœud gordien de l'aventure.

Il avala une gorgée de thé. Ces dames tirèrent leurs aiguillées de tapisserie fébrilement.

— Figurez-vous que le capitaine Jolibois, ayant l'habitude de dormir quelques instants après son déjeuner, j'ai

réussi à me procurer quelques brindilles de la moustache tameuse, fabriquée avec les fils de la vierge... que... qui sont les câbles avec lesquels on l'a enchaîné en ce moment.

— Assez de métaphores, cria Robert d'Allouville, tu as coupé quelques brindilles de l'objet en question, c'est entendu. Où les as-tu mises ? Que sont-elles devenues ?

— Vous le confierai-je, mesdames ?... J'ai porté mon larcin, mes brindilles de soie frisées chez une somnambule.

Le timbre de voix du marquis changea subitement, son organe paraissait trembler légèrement, ce qui ne surprit point les jeunes gens ; mais ces dames ne pouvaient se douter qu'il piochait un effet.

— Oui, chez une somnambule. Cela vous donne envie de rire ? Haussez les épaules ! Moquez-vous de moi !.. J'ai vu autrefois des choses si étranges... J'ai constaté par moi-même des événe-

ments si inattendus, que l'inexplicable m'impose malgré tout et qu'en face de ce que je ne comprends pas je me tais ; mais je ne saurais railler...

Le marquis passa sa main sur son front comme en proie à des souvenirs tragiques. Il se composa en quelques minutes un masque tellement imprévu de pâleur et d'effroi, qu'aucune des amies de sa femme ne douta qu'il n'eût jadis été témoin de quelque chose d'effroyable à l'aide du somnambulisme. Seuls, les jeunes gens songèrent :

— Quel comédien que ce Gontran ! c'est qu'on croirait qu'il a éprouvé ce dont il parle.

— Oui, acheva le marquis en ayant l'air de vouloir chasser de sa mémoire un souvenir pénible, oui je vous racontais donc que ce matin j'avais mis sous les yeux d'une somnambule de 1<sup>re</sup> classe le petit duvet blond en question. Aucune de vous n'ignore que ces femmes-là vous pré-

disent l'avenir d'une personne même éloignée, si vous lui apportez rien qu'une mèche de cheveux de cette personne, fût-elle à Pondichéry ou à Chandernagor.

— Eh bien ? demanda d'un accent haletant la petite baronne.

— Eh bien ? firent les autres dans un chœur un peu tremblant.

— C'est singulier, remarquèrent les jeunes gens, à les entendre, on croirait qu'elles ont toutes participé à la formation de la moustache du capitaine.

— Eh bien, mesdames, acheva intrépidement Gontran, voici pourquoi je vous ai réclamé le secret au sujet d'une démarche dont je me repens maintenant, souligna-t-il hypocritement. Et il acheva : — Oui, voici pourquoi. C'est que la somnambule, après avoir examiné les poils follets que je lui avais donnés à regarder à la loupe, m'a dit positivement : « Monsieur, ceci appartient à un être différent de votre sexe, et ne fait pas partie d'une

tresse de cheveux mais... provient d'autre chose... On a pris ce... spécimen à un endroit qui est... l'opposé de celui où... on les prend généralement. Celle qui en était possesseur passe sa vie dans le grand et le meilleur monde... malheureusement »...

Ici la somnambule hésita un instant.

— Poursuivez, je vous en prie, madame, m'écriai-je... Craindriez-vous pour le sort de l'inconnue qui nous occupe ?

« Je ne vous le cacherai pas, monsieur, continua cette femme, que l'objet de vos appréhensions, actuellement choyé, adoré, le sujet sur lequel a été opéré ce larcin... — Suivez-moi, je vous prie, mesdames — cet être chéri mourra prochainement d'une mort épouvantable ; en vain vous voudriez conjurer son sort, il est écrit, et sous peu de temps un trépas qui surprendra beaucoup de monde... »

Le marquis de Luc s'interrompit et se redressa subitement, éperdu, anéanti : sa

femme venait de glisser évanouie de son fauteuil en poussant un gémissement.

\*\*\*

— Et quelles nouvelles, très cher, demandaient le lendemain les intimes en voyant arriver Gontran comme à son ordinaire au cercle des Jobards.

— Peu de chose. Aurélie est presque remise maintenant; c'est une indisposition passagère motivée par...

Et il acheva la confidence à l'oreille de Fernand de Rizor.

— Ah bah ! fit celui-ci en lui serrant la main vigoureusement. Mes compliments, mon bon !

— Cela m'a d'autant mieux surpris que la marquise avait jugé à propos de me taire sa grossesse; l'évanouissement d'hier l'a entraînée à un aveu que je n'attendais guère... — Ah ! vous voilà, capitaine. Comment va ? Vous pou-

vez vous vanter d'avoir défrayé nos médisances hier, en petit comité, chez ma femme.

Et il alla secouer la main du capitaine.

— Est-il plus bête ou plus roué que les autres ? réfléchissait Fernand en le voyant entraîner le capitaine à une table de jeu. Qu'est-ce que cela signifie ? Ils sont les meilleurs amis du monde.

La journée s'achevait paisiblement, et les jours suivants, on put voir le capitaine Jolibois et le marquis de Luc inséparables. Fernand prit le parti d'aller aux nouvelles chez la vicomtesse de Pierreville. On lui répondit que madame était très souffrante. De là, il se rendit chez la baronne d'Albret, à laquelle il trouva les yeux rouges.

— Ah ça, est-ce qu'elles ont toutes les trois coopéré à l'œuvre de la moustache ? songeait de Rizer.

Cependant, remarquant la souffrance réelle peinte sur ce gracieux visage, il voulut se montrer généreux.



— Figurez-vous, commença-t-il en roulant dans sa main la manche d'un écran, que ce diable de de Luc pourrait bien avoir dit vrai l'autre soir à propos de la mort future à laquelle la somnambule avait fait allusion pour la belle inconnue du capitaine.

— Quoi, s'écria presque ingénument la baronne, est-ce que l'état d'Aurélié se serait aggravé ?

— Méchante ! répliqua le jeune homme en la regardant entre les deux yeux.

— Mais dame, continua-t-elle, il me semble que jusqu'à présent elle a filé à son amant des jours tissés d'or...

— Je vous répète, moi, risposta Fernand, que ce n'est pas d'elle dont il s'agit.

— Vous conviendrez qu'elle s'est évanouie assez à propos pour qu'on suppose que les menaces de la devineresse ou plutôt... la ruse de son mari l'a pu frapper au cœur, car elle n'est pas forte en fait de sang-froid, cette pauvre marquise.

— Peuh! riposta Fernand, le marquis ne lui tendait aucun piège, ne lui menageait aucune surprise. Il a parlé selon qu'il avait agi.

— Allons donc! Il était allé chez une somnambule?

— Il y était allé.

— Et elle lui avait prédit la chose?

— Et elle la lui avait prédite.

— Ah ça, voyons, plaisantez-vous? reprit-elle d'une voix altérée, la sorcière aurait prophétisé vrai?

— Très vrai; seulement, de Luc n'a pas présenté à la somnambule des brindilles de la moustache du capitaine, mais des poils fauves de la queue de la chienne de sa belle-mère, qui est morte hier matin d'indigestion. Et voilà le tour que vous a joué Gontran, persuadé que ce serait un excellent moyen pour découvrir, à la confusion de l'une de vous, laquelle des amies de sa femme accordait ses... bontés à Jolibois. Il s'est trouvé que M<sup>me</sup> de

Luc s'est évanouie au moment fatal, cela vous a donné le change ; mais elle ne doit pas plus mourir que... celles de ses complices qui auraient sacrifié un peu... de... leurs cheveux... Vous m'entendez, baronne ?

— Oui... mon ami...

— Un peu de *cela* pour... monter une moustache d'honneur à ce damné capitaine.

Ayant perpétré avec aplomb ce pieux mensonge, Fernand prit congé pour aller le répandre ailleurs. Il eut la satisfaction de voir les couleurs de la santé revenir sur chacun des visages blonds qu'il rencontra ; il demeura même effrayé de la créance facile qu'on lui accorda.

Le soir en dînant il fut interpellé par le colonel d'Hauteceur.

— Ah, ah ! vicomte, paraît qu' c'était drôle l'aut' soir. V's avez tous assisté à la chose !... Toujours pensé qu' Luc f'nirait par là...

— Mais, mon colonel, pourquoi serait-il épargné ? Du reste, rien ne prouve que la marquise...

— L'ssez donc, vicomte..... il l'est ; c't'évident, il l'est... l'aurait parié v'dit... mais les autres ?

— Quelles autres, mon colonel ? les autres maris ?...

— Non ! les particulières qu'ont frni d'... qu'ont prêté... — M'feriez articuler un'sottise, vicomte.

— Ah ! vous voulez parler de la baronne d'Albret, de la vicomtesse de Pierreville et des bonnes petites amies de M<sup>me</sup> de Luc ? Je viens justement de leur tendre la perche...

— D'leur tendre... la perche... C'ment x'pliquez-vous ça ? Est-ce que v's'aspirez à remplacer c'garnement d'Jolibois... près de ces pécores ?...

— Mon colonel, je veux dire que je les ai rassurées au sujet de l'annonce de leur mort future, dont cet animal de Gon-

tran les avait convaincues... Si vous saviez quels adieux à la vie elles paraissaient exprimer lorsque je me présentai chez elles, c'était navrant et bouffon. Chacune se croyait seule aimée. En sorte qu'elles sont tombées ensemble dans le piège auquel Gontran s'est pris à son tour. Seulement, elles ont pu dissimuler en notre présence, tandis que la marquise de Luc, douée, en apparence, d'une certaine énergie, nous a jetés dans le plus profond étonnement en s'évanouissant.

— N'm'étonne pas s'l'moustaches de c't'animal sont si fournies.

— Dame, s'il épuise toute la série des blondes...

— C't'à croire qu'il aura bientôt d'quoi s'fabriquer un matelas pour s'rouler dessus.

— Ou, du moins, un coussin.

— L'aperçois là-bas; m'en vais, il a l'bonheur insolent... souffrirai pas c't'aplomb... s'que j'affiche c'mm'ça mes sucès, moi?

Et le colonel, ayant salué le vicomte, quitta le cercle où Fernand de Rizor mit ses intimes au courant d'une chose qui devint bientôt de notoriété publique.

Cependant, lorsque la marquise de Luc accouchait, quelques mois après, d'un bébé qui ne ressemblait pas précisément à son mari, chacun remarqua que le capitaine Jolibois avait changé sa moustache blonde contre une châtaine.





*Vient de Paraître*

---

MARC DE MONTIFAUD

DEVANT

L'OPINION PUBLIQUE

---

SA JUSTIFICATION

---

LETTRE

A M. FÉLIX DELHASSE

*Imprimée à Londres, le 20 Octobre 1882*

---

BROCHURE IN-18 TIRÉE A PETIT NOMBRE

En vente 100 exemplaires seulement, à 3 francs.



MARC DE MONTIFAUD

---

# ENTRE MESSE ET VÊPRES

OU LES

MATINÉES DE CARÊME

AU FAUBOURG SAINT - GERMAIN

SEPT VOLUMES IN - 18, PAPIER DE HOLLANDE  
AVEC EAUX-FORTES DE VAN RUYSS

---

- Première Matinée : *Ad Majorem Dei gloriam*  
— *Un point d'Orgue*. . . . . 2 fr.
- Deuxième Matinée : *Midi à Quatorze heures*. 2 fr.
- Troisième Matinée : *Une Brimade dans le*  
*grand Monde*. — *Comment on entre au*  
*Paradis* . . . . . 2 fr.
- Quatrième Matinée : *Le Père Ambroise*. —  
*Parce que*. — *Le Salut militaire*. . . . 2 fr.
- Cinquième Matinée : *Le Gendarme au Couvent* 2 fr.
- Sixième Matinée : *Un Mariage par exper-*  
*tise* . . . . . 2 fr.
- Septième Matinée : *Avant la Noce* . . . . 2 fr.

# ŒUVRES

DE

MARC DE MONTIFAUD

---

|                                                                                                                                                             |      |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------|
| <b>LES COURTISANES DE L'ANTIQUITÉ : MARIE-MAGDELINE.</b><br>— Un volume in-18; 8 <sup>e</sup> édition.. . . . .                                             | 3 50 |
| <b>HISTOIRE D'HÉLOÏSE ET D'ABAILARD.</b> — Un volume<br>in-18; 2 <sup>e</sup> édition (épuisé). — Net. . . . .                                              | 5    |
| <b>LES VESTALES DE L'ÉGLISE.</b> — Un volume in-18, nou-<br>velle édition de Bruxelles (ouvrage condamné). . .                                              | 10 » |
| <i>(Les exemplaires de l'édition saisie sont très rares et se<br/>vendent 20 fr.)</i>                                                                       |      |
| <b>LES ROMANTIQUES.</b> — Un volume in-18, avec le portrait<br>de Victor Hugo datant de l'époque romantique. . .                                            | 3 50 |
| <b>MADAME DUCROISY.</b> — Un volume in-18 (ouvrage con-<br>damné) (épuisé); rare. — Net.. . . . .                                                           | 5 »  |
| <b>LES DÉVOTÉS.</b> — Un volume in-18. . . . .                                                                                                              | 3 50 |
| <b>LES NOUVELLES DRÔLATIQUES.</b> — 10 volumes petit<br>in-18, papier de Hollande, avec une eau-forte de<br>Harriot à chaque volume. — Les 10 volumes . . . | 21 » |
| <b>LES VOYAGES FANTASTIQUES DE CYRANO DE BERGERAC.</b><br>— Un volume in-18, papier de Hollande, avec notice.                                               | 10 » |
| <b>ALOSIE,</b> par Corneille Blessebois, avec une notice (ou-<br>vrage condamné).— Un vol. in-18, papier de Hollande<br>(épuisé); très rare . . . . .       | 20 » |
| <b>LE LION D'ANGÉLIE,</b> par Corneille Blessebois, avec une<br>notice.— Un vol. in-18, papier de Hollande (épuisé).<br>— Net . . . . .                     | 6 »  |

|                                                                                                                                                                                                 |      |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------|
| <b>LE ZOMBI DU GRAND PÉROU</b> , par Corneille Blessebois, avec une notice. — Un vol. in-18, papier de Hollande (épuisé). — Net . . . . .                                                       | 6 »  |
| <b>LES TRIOMPHES DE L'ABBAYE DES CONARDS</b> , avec une notice.— Un vol. in-18, papier de Hollande (épuisé); rare. — Net. . . . .                                                               | 10 » |
| <b>RACINE ET LA VOISIN</b> , avec un portrait de la Voisin gravé par Hanriot.— Un vol. in-18, papier de Hollande                                                                                | 10 » |
| <b>LE HASARD DU COIN DU FEU</b> , par Crébillon fils, avec une notice et une eau-forte de Hanriot. — Un vol. in-18, papier de Hollande (épuisé); rare . . . . .                                 | 15 » |
| <b>LES AVENTURES DE L'ABBÉ DE CHOISY HABILLÉ EN FEMME</b> , avec une notice et une eau-forte de Hanriot. — Un vol. in-18, papier de Hollande (épuisé); très rare.                               | 20 » |
| <b>ENTRE MESSE ET VÊPRES OU LES MATINÉES DE CARÊME AU FAUBOURG SAINT-GERMAIN.</b> — 7 vol. petit in-18, papier de Hollande, avec une eau-forte de Van Ruyss à chaque volume. Les 7 vol. . . . . | 14 » |



VIENT DE PARAÎTRE :

**SABINE**

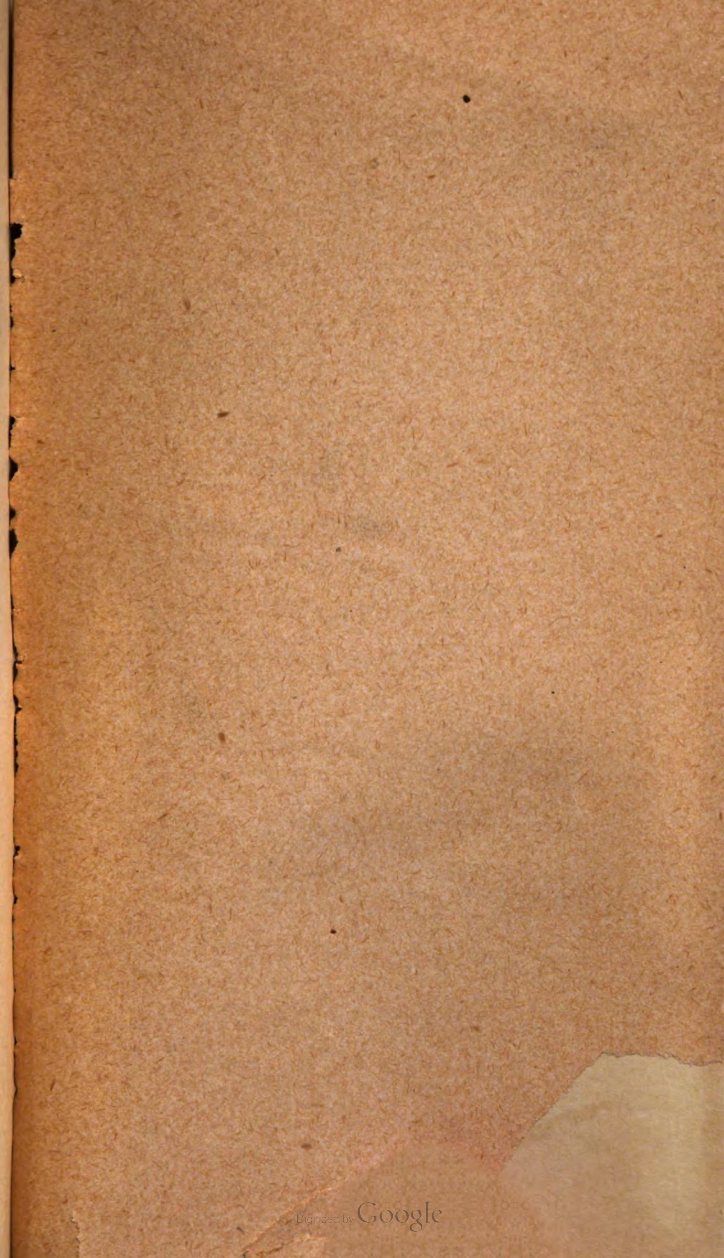
Troisième volume de la *Comédie contemporaine*. — Un vol. in-18 Jésus . . . . . 3 50.

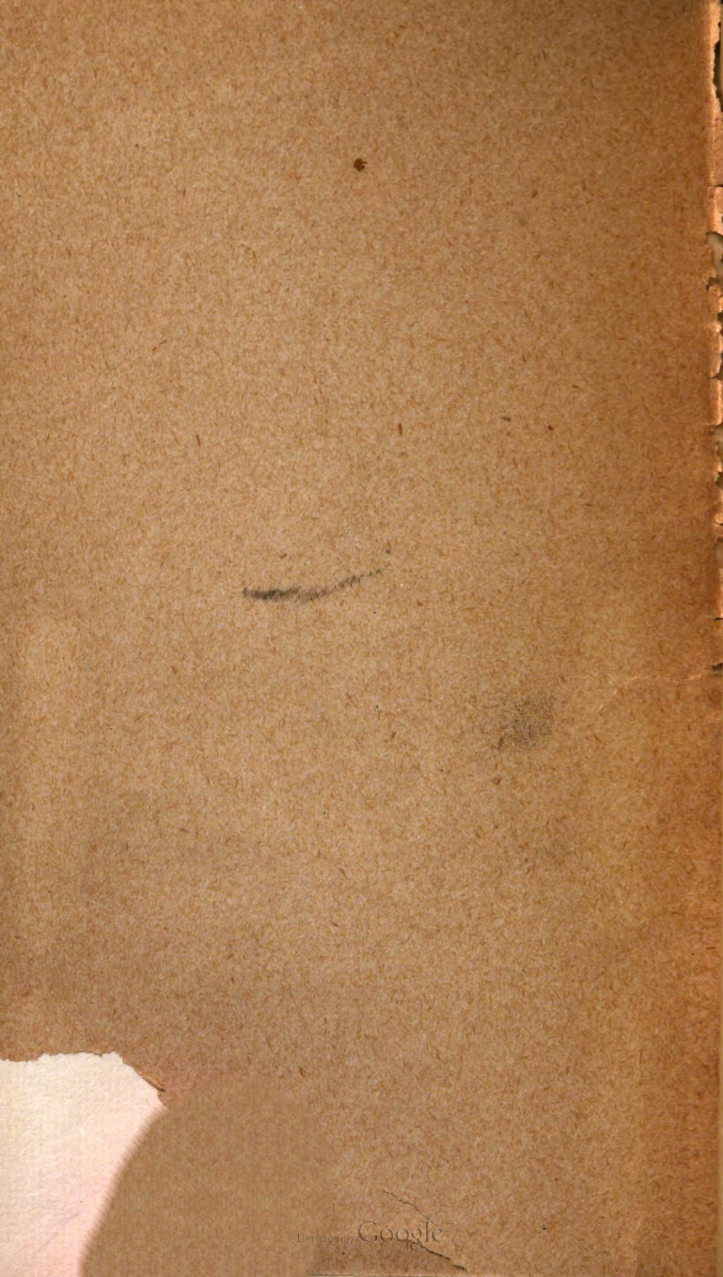
VOLUMES DÉJÀ PARUS DE CETTE SÉRIE :

**MADAME DUCROISY.** — Un vol. in-18 Jésus (épuisé); rare . . . . . 5 »  
**LES DÉVOYÉS.** — Un vol. in-18 Jésus. . . . . 3 50

---

GRANDE IMPRIMERIE  
16, rue du Croissant, Paris. — J. CUSSET, imprimeur.









LES  
NOUVELLES DROLATIQUES

DE  
MARC DE MONTIFAUD

*Jolis volumes in-18 illustrés par Hanriot*

SOMMAIRE DES DIX VOLUMES :

|                                                                                                                                                            |   |   |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---|---|
| Premier volume : <i>Les Délices de l'Esprit-Saint et la Bassinoire; — Le Calice de Mme de Trigonec</i> (ouvrage condamné). — Se vend à Bruxelles . . . . . | 3 | » |
| Deuxième volume : <i>Un Mariage à Constantinople; — Un Point de tapisserie.</i> — Prix. . . . .                                                            | 2 | » |
| Troisième volume : <i>Un Sérail à vendre; — La Pénitence du curé de Tilly.</i> — Prix. . . . .                                                             | 2 | » |
| Quatrième volume : <i>La Chaste Suzanne; — Une Messe blanche.</i> — Prix . . . . .                                                                         | 2 | » |
| Cinquième volume : <i>L'Amende honorable; — Le Téléphone.</i> — Prix. . . . .                                                                              | 2 | » |
| Sixième volume : <i>Le Curateur; — Le Nécessaire et le Superflu.</i> — Prix. . . . .                                                                       | 2 | » |
| Septième volume : <i>La Nourrice sèche; — Par procuration.</i> — Prix. . . . .                                                                             | 2 | » |
| Huitième volume : <i>Le Commis de chez Richard.</i> — Prix. . . . .                                                                                        | 2 | » |
| Neuvième volume : <i>Le Phonographe du Seigneur; — Ce pauvre M. Duclamel.</i> — Prix. . . . .                                                              | 2 | » |
| Dixième volume : <i>Le Jugement de Paris; — La Rue Sainte-Amendée.</i> — Prix . . . . .                                                                    | 2 | » |

NOTA. — Adresser les demandes à l'auteur, 38, rue de Bruxelles, à Paris, en les accompagnant d'un mandat-poste ou d'un chèque sur Paris.











FQ  
2384  
.Q75J8  
1882  
v. 1-4

QUIVOGNE DE MONTIFAUD  
Les joyeuses nouvelles

039077

Vol 5 1854 No. 2 '543 Bindery

UNIVERSITY OF CHICAGO



097 259 365